BnF Gallica

Mère et maîtresse (5e édition) / par Louis Ulbach

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Ulbach, Louis (1822-1889). Auteur du texte. Mère et maîtresse (5e édition) / par Louis Ulbach. 1888.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

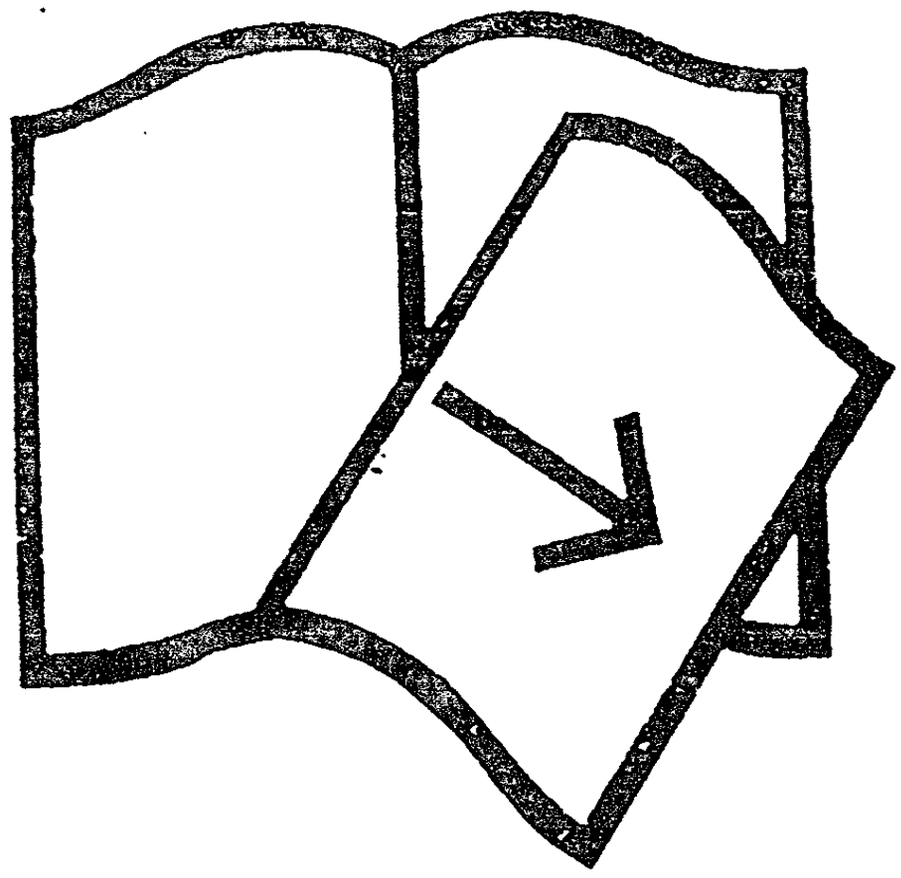
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Couverture supérieure manquante

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

DUC D'AUMALE	f. c.
Histoire des Princes de Condé, t. [illegible]	[illegible] »

A. BARDOUX	
Mélanges [illegible] 1 v. [illegible]	7 50

DUC DE BROGLIE	
Marie-Thérèse Impératrice, [illegible], 2 vol.	15 »

DÉSIRÉ NISARD	
Souvenirs et notes [illegible], 2 vol.	7 50

EDMOND SCHERER	
Melchior Grimm, 1 vol.	7 50

LUCIEN PEREY	f. c.
Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle. — La princesse Hélène de Ligne. — La comtesse Hélène Potocka, 2 vol.	15 »

COMTE DE RAMBUTEAU	
Lettres du maréchal de Tessé, 1 vol.	7 50

ERNEST RENAN	
Drames philosophiques, 1 vol.	7 50
Histoire du peuple d'Israël, t. I	7 50

G. ROTHAN	
La Prusse et [illegible] pendant la [illegible]	7 50

Format grand in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

ANONYME	vol.
La Neuvaine de Colette	1

L'AUTEUR DES HORIZONS PROCHAINS	
Dans les prés et sous les bois	1

RENÉ BAZIN	
Une Tache d'encre	1

PAUL BOURDE	
En Corse	1

RHODA BROUGHTON	
L'Amour est [illegible]	1

ÉDOUARD CADOL	
Mariage de princesse	1

MARQUIS DE CASTELLANE	
Madame [illegible]	1

ÉDOUARD DELPIT	
La Vengeance de Pierre	1

ALBERT DURUY	
L'Armée royale en 1789	1

H. DE LA FERRIÈRE	
Amour mondain, Amour mystique	1

A. GENNEVRAYE	
Les [illegible] d'un capitaine de dragons	1

F. DE GIRODON-PRALON	
Péché originel	1

GYP	
Pauvres p'tites femmes !	1

COMTE D'HAUSSONVILLE	
Prosper Mérimée — Hugh Elliott	1

H. LAFONTAINE	vol.
L'Élève [illegible]	1

ANATOLE LEROY-BEAULIEU	
La France, la Russie et l'Europe	1

EUGÈNE MANUEL	
Poésies du Foyer et de l'École	1

ADRIEN MARX	
Petits mémoires de Paris	1

DÉSIRÉ NISARD	
Considérations sur la Révolution française et sur Napoléon Ier	1

RICHARD O'MONROY	
La Bonne et la [illegible]	1

PAUL PERRET	
Après le crime	1

A. DE PONTMARTIN	
Souvenirs d'un vieux Critique, [illegible] série	1

HENRY RABUSSON	
Le [illegible]	1

J. RICARD	
La Course à l'amour	1

PIERRE SALES	
Mariage [illegible]	1

L. DE TINSEAU	
Ma cousine Pot-au-Feu	1

LOUIS ULBACH	
La Belle et la Bête	1

Paris. — Imprimerie J. Cathy, 3, rue Auber.

MÈRE

ET

MAITRESSE

8° Y²
45093

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES DE LOUIS ULBACH

Format grand in-18

L'AMOUR MODERNE.....	1 vol.	LETTRES DE FERRAGUS..	1 vol
AUTOUR DE L'AMOUR....	1 —	LETTRES D'UNE HONNÊTE FEMME	1 —
LES AVENTURES DE TROIS GRANDES DAMES A LA COUR DE VIENNE		LE LIVRE D'UNE MÈRE...	1 —
— LA PRINCESSE MORANI	1 —	LOUISE TARDY.....	1 —
— MAGDA.....	1 —	MADAME GOSSELIN.....	1 —
— COMTESSE DE THYRNAU.....	1 —	LA MAISON DE LA RUE DE L'ÉCHAUDÉ.....	1 —
LE BARON AMÉRICAIN...	1 —	LA MAITRESSE DU GÉNÉRAL	1 —
LES BONNES FEMMES....	1 —	LE MARI D'ANTOINEITE..	1 —
LES BUVEURS DE POISON.		MARIAGE DE POUCHKINE.	1 —
— LA FÉE VERTE.....	1 —	LE MARTEAU D'ACIER....	1 —
— NOÈLE.....	1 —	MÉMOIRES D'UN ASSASSIN. CYRILLE.....	1 —
CAUSERIES DU DIMANCHE.	1 —	MAXIME.....	1 —
LE CHATEAU DES ÉPINES.	1 —	MÉMOIRES D'UN INCONNU.	1 —
LA CHAUVE-SOURIS	1 —	MISÈRES ET GRANDEURS LITTÉRAIRES.....	1 —
CINQ DOIGTS DE BIROUK.	1 —	M. ET Mme FERNEL.....	1 —
LA COCARDE BLANCHE...	1 —	MONSIEUR PAUPE.....	1 —
LE COMTE ORPHÉE.....	1 —	NOS CONTEMPORAINS....	1 —
LA CONFESSION D'UN ABBÉ.	1 —	PAPA FORTIN.....	1 —
LE CRIME DE MARTIAL...	1 —	LES PARENTS COUPABLES.	1 —
LA CSARDAS.....	1 —	PARRAIN DE CENDRILLON.	1 —
ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES.....	1 —	PAULINE FOUCAULT.....	1 —
L'ENFANT DE LA MORTE..	1 —	LE PRINCE BONIFACIO....	1 —
ESPAGNE ET PORTUGAL..	1 —	QUINZE ANS DE BAGNE..	1 —
LA FLEURIOTTE.....	2 —	RÉPARATION.....	1 —
FRANÇOISE.....	1 —	LA RONDE DE NUIT.....	1 —
GUIDE SENTIMENTAL DE L'ÉTRANGER DANS PARIS.	1 —	ROUÉS SANS LE SAVOIR..	1 —
HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS.....	1 —	LE SACRIFICE D'AURÉLIE.	1 —
LA HOLLANDE ET LA LIBERTÉ DE PENSER....	1 —	SECRET DE Mlle CHAGNIER.	1 —
L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR.....	1 —	LES SECRETS DU DIABLE.	1 —
L'HOMME AU GARDÉNIA..	2 —	SIMPLE AMOUR.....	1 —
LE JARDIN DU CHANOINE.	1 —	SUZANNE DUCHEMIN.....	1 —
		LE TAPIS VERT.....	1 —
		LA VOIX DU SANG.....	1 —
		VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER	1 —

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

MÈRE

ET

MAITRESSE

R.F. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

PAR

LOUIS ULBACH

CINQUIÈME ÉDITION

C·L

DÉPÔT LÉGAL
Seine
Rᵉ 2305
1891

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1888

Droits de reproduction et de traduction réservés,

(C.)

MÈRE ET MAITRESSE

I

PHILIPPE DE LUZAY A GEORGES MONCAMP

Paris, juin 188..

Tu veux savoir, mon ami, toute la vérité que tu as devinée à moitié? Je n'hésite plus. Je la confie à ta discrétion, à ton honneur, à ton amitié.

J'ai bien souffert de ne pas t'avoir tout dit au début. Mais tu n'aurais pas pu me préserver, pas plus que tu ne pourrais me sauver. J'avais peur de ton ironie; je voulais m'y dérober; je n'ai pu me dérober à ta clairvoyance, et tes soupçons ont vaincu ma fierté.

Est-ce bien de fierté qu'il s'agit pour moi? En tout cas, ma folie se résigne au jugement de ta raison.

Je ne te demande pas de conseil. Nos deux consciences, si sincèrement parallèles, et qui ont toujours vu, l'une dans l'autre, sans se regarder, se trouvaient depuis trois ans, gênées, troublées par un voile qui s'était épaissi entre nous. Notre amitié n'a de pudeur que pour l'amour. Elle l'épargne pieusement, par égoïsme, pour en être épargnée.

Il n'y aura plus de voile, et je te livre la nudité de mon âme. Ce sera mon expiation. Je trouverai de la force dans le voisinage de ta force, comme j'ai déjà trouvé un encouragement dans l'idée que tu vas tout savoir.

Je veux sortir seul de l'abîme où je suis tombé; seul, mais sous ton regard!

Ce qui manque à bien des hommes pour avoir l'intrépidité d'un héros, c'est un témoin. Il faut être trop fort, pour l'être assez dans la solitude. Je ne serai pas lâche, puisque tu vas me voir.

Eh bien, oui, mon ami, ce que tu as deviné

est vrai. Je suis l'amant de madame de Grémilly, de l'amie de ma mère, qui est d'âge à être ma mère, et c'est cette maternité-là qui nous a perdus!

Elle a plus de quarante ans; j'en ai vingt-deux. Cette liaison disproportionnée est pourtant si loyale jusqu'ici, que je n'en sortirai pas, sans un déchirement affreux, pour elle, sans un scandale peut-être (car je devine les sourires qui nous défient), sans un remords pour moi.

Est-ce que je puis signifier à cette femme excellente, dont le cœur est resté jeune, et qui se sent grandir avec moi, sans s'apercevoir qu'elle vieillit, quand je grandis, que je veux marcher seul désormais, en homme majeur, à la conquête d'une femme, que ma mère attend de moi, d'une famille, d'un devoir social?

Est-ce que je puis la contraindre à une désillusion qu'elle éloigne? Est-ce que je puis lui montrer sa première ride? lui avouer la lassitude fatale? trouver un prétexte pour rompre? paraître la mépriser, quand je l'adore, à me-

sure que je l'aime moins; quand je suis tout à la fois, plein de pitié pour sa faiblesse et de respect pour sa candeur?

Elle se croit néccssaire à mon ambition. Cette femme supérieure, à qui il n'a manqué que la vanité d'écrire, pour être, aux yeux de tous, une femme de génie, a concentré sur moi tous les rêves de son génie féminin. La réveiller serait plus sacrilège que ne le paraîtrait notre amour aux yeux du monde, et pourtant je ne puis m'endormir davantage!

Mariée jeune, à un vieux mari, restée veuve sans enfants, elle a souffert noblement, avec une impatience de tendresse qu'elle croyait n'être que des regrets, et, quand venu de ma province, il y a trois ans, adressé à elle par ma mère, qui, depuis dix ans, me parlait d'elle comme d'une fée, je me suis présenté avec le tremblement d'un néophyte, pour connaître les grands mystères parisiens, lui demandant l'initiation du monde, elle m'a adopté avec une ardeur de bonté qui m'a ébloui. Je crois que je l'aimais d'avance.

Tu connais la nièce qu'elle a près d'elle,

qu'elle a élevée, qu'elle aime beaucoup. Elle n'a jamais pu en faire sa fille. Il semble qu'il y ait, entre ces deux créatures charmantes, l'antipathie d'un même sexe. Il lui fallait un fils, pour avoir une âme virile à façonner. Mais ce fils s'est révélé dans l'amant. Je te parle sans fatuité; je ne te cache rien; je n'ai rien à excuser.

Sa beauté m'a pris, son cœur m'a gardé. Elle n'a pas fait un effort pour me cacher son âge. Elle me le faisait oublier par le rayonnement d'une grâce que rien n'avait flétrie, et l'effort que je faisais pour m'élever à la hauteur de sa raison, l'a trompée sur nos deux âges.

Qui de nous deux a séduit l'autre? Les belles femmes de provinces me parurent tout à coup très vieilles, quand je vis cette Parisienne, mince, éclatante, épanouie, avec le voile d'une virginité de passion qui mettait une lueur si douce dans ses yeux, une chaleur si tendre sur sa bouche.

Elle me trouva sérieux : je la trouvai jeune, comme une immortelle. Je fus longtemps troublé, sans savoir pourquoi. Elle fut long-

temps inquiète de mon trouble visible, et, quand elle l'eut pénétré, elle en sourit, en pleura, en fut attendrie et se donna, dans une caresse de déesse, pour me rassurer.

N'évoque pas madame de Warens, ni ce cuistre de Jean-Jacques ! Il n'y eut rien de pareil entre cette femme, irréprochable de conduite jusque-là, et moi. Ce fut une œuvre mystérieuse, tacite, de nos deux êtres, sans remords, sans calcul, dans l'enivrement de nos sens et de nos cœurs pareils !

Je connais des ménages aussi disproportionnés et qui sont heureux. Avec autant d'honneur que tu peux en cautionner en moi, je serais son mari, je braverais les médisances mondaines ; si, malheureusement, nous n'avions pas mis dans cette union plus d'amour que n'en comporte le mariage, et si nous ne sentions pas instinctivement, l'un et l'autre, que nous reprendrions nos âges, le lendemain d'une consécration, plus semblable à un châtiment qu'à une récompense.

Elle ne voudrait pas être ma femme. L'idée de devenir à son tour, pour moi, ce qu'a été son mari pour elle, la rendrait malheureuse,

la désenchanterait. Le jour d'un contrat brutal, qui dit les âges, la maternité, qu'elle trompe, s'imposerait : nous nous fuirions en criant.

Nous semblons ne penser à aucune séparation, et pourtant, je vois bien qu'elle a une peur vague de l'avenir. Nous ne nous regardons plus aussi bien ; nous nous regardons davantage. Il lui devient plus facile de me dire : « Mon enfant ! » et je lui dis plus souvent : « Madame ! » comme si on nous écoutait !

Elle m'a présenté au ministre des affaires étrangères, et en a reçu de belles promesses ; mais elle hésite à en demander la réalisation, tout en me grondant de ne rien faire. Elle me retient, et pourtant elle tremble de me retenir, de peur que je ne m'échappe. Elle a des heures de pure tendresse maternelle qui me ravissent en extase et, quand la passion se rallume, j'ai des horreurs d'inceste.

Ce serait un crime d'arriver à la haïr et pourtant ce serait un mensonge de paraître l'aimer, comme il y a trois ans.

Elle a tant de prestige, que, si l'on soupçonne

notre liaison, on la plaint et le mépris ne menace que moi. N'est-elle pas très riche? Ne peut-on, sans me connaître, m'accuser d'une spéculation infâme? Si je me sentais capable de l'aimer encore, comme je l'ai aimée; si je croyais que l'immolation de ma jeunesse pût la tromper sur moi, quand elle ne se trompera plus sur elle-même, je ne redouterais pas la calomnie. Mais je braverais vainement les préjugés : je ne pourrais pas braver ma jeunesse.

Faut-il t'avouer que, dans mes heures les plus découragées, je voudrais chercher un autre amour, pour me donner l'intrépidité d'une trahison? mais, hors de cet amour, qui m'impose encore tant de reconnaissance, quand je ne le ressens plus guère, je ne vois que débauche ou niaiserie sentimentale.

Je ne veux songer à rien, surtout au mariage, dont elle me donne la vision sereine et inaccessible, tant qu'elle ne m'aura pas rendu ma liberté. Comment me la rendrait-elle? Je ne la prendrai certes pas. Ses larmes me feraient honte. Je me trouverais vil de la quitter, et je mens désormais, en lui restant fidèle !

Voilà, mon ami, le secret de la tristesse que tu as remarquée en moi. Si je n'avais pas la confiance absolue que je dois à ton amitié, je ne t'aurais pas écrit une lettre qui, dans les mains d'un ami banal, serait une arme. Mais tu es mon honneur, en partie double. Ce lien secret doit se dénouer en secret.

Encore une fois, c'est pour que tu souffres et non pour que tu me guérisses, que je te dis mon mal. Ton amitié, en partageant ma fièvre, finira par m'inspirer le moyen de la calmer. Je sortirai de cet amour qui m'enlace, que je ne veux pas briser, qui est ma gloire intime mais mon affreux tourment.

Ne viens pas me voir, pour m'apporter ta réponse.

Ton invincible ami,

PHILIPPE DE LUZAY.

GEORGES MONCAMP A PHILIPPE DE LUZAY

Paris, juin 188...

Mon cher ami,

Je t'obéis, je ne vais pas te voir. Je t'écris, et quand, demain, je te serrerai la main, je ne te dirai rien de ta lettre; ce qui me permet de te répondre hardiment.

Tu peux sortir de ta liaison; tu ne sortiras pas de ton amour. Tu transporteras sa flamme sur un autre autel, et peut-être bien que la femme magnifique qui l'a allumée en toi, sera la première à te montrer cet autel nouveau.

Ne crains rien, ni d'elle, ni de toi. La crise est inévitable. Vous ne pouvez pas vous séparer sans une déchirure; mais vous serez fiers de vos douleurs, comme vous l'avez été de vos joies : l'ivresse du nectar ne laisse pas de fâcheux réveil.

Tu m'as bien dit tout, n'est-ce pas? Mais peut-être ne sais-tu pas tout ce qui se passe en toi, et ne me caches-tu que ce que tu ignores!

Je ne t'interroge pas, mon ami; mais ne t'étonne pas, plus tard, d'avouer qu'en effet tu ne savais pas aujourd'hui tout ce que j'apprendrai de toi, bientôt.

Tout à toi, aujourd'hui et toujours,

GEORGES MONCAMP.

II

Ai-je besoin de peindre madame de Grémilly, après les quelques traits échappés à l'admiration douloureuse de celui qu'elle avait accueilli comme un fils et qu'elle avait habitué à l'assiduité quotidienne d'un amant?

C'était, ainsi qu'il l'écrivait, une très belle et très excellente personne, très riche, ne se souciant pas d'avoir un salon, parce qu'elle ne donnait que le moins possible de sa vie aux banalités du monde, et parce qu'elle n'avait pas l'ambition médiocre de s'occuper de commérages politiques, d'intrigues académiques.

Ce que n'a pu dire Philippe de Luzay de lui-

même, c'est qu'il apparut, un jour, à cette solitaire, portant secrètement le deuil d'un amour, mort avant de naître, dans un éclat de beauté naïve, de force, d'intelligence poétique qui devait donner appétit aux Parisiennes un peu blasées.

A leur première entrevue, madame de Grémilly, qui l'écoutait avec une attention avide, presque jalouse, se disait que son amie provinciale était bien heureuse d'avoir un pareil fils; elle sentait sa poitrine se gonfler de gros soupirs.

Elle interrogea maternellement cet enfant qu'on lui recommandait d'adopter. Elle fut ravie de trouver en lui un esprit droit, une imagination saine, tout le parfum de cette fleur de santé physique et morale.

Philippe avait, naturellement, des idées élevées sur toutes choses. Il tenait, de sa mère, non pas une éducation religieuse, dans le sens maladroit que l'on veut donner aujourd'hui à ce mot, mais une éducation assez dévote, pour garder le respect reconnaissant des croyances, qu'il n'aurait plus osé défendre.

On ne sait pas assez ce que la sentimentalité d'une pareille éducation prépare d'amour profane dans le cœur d'un néophyte d'amour mystique, et d'amour humain.

Ce beau garçon robuste étonnait et devait charmer une femme restée jeune par les sens et par l'esprit, lorsqu'il découvrait sa délicatesse intime.

Madame de Grémilly se dit tout d'abord :

— Je l'empêcherai bien de tomber entre les ongles d'une de nos coquettes. Ce serait dommage !

L'idée de protection fit fleurir vite l'idée d'occupation.

— Je l'aimerai tant, cet enfant, qu'il n'écoutera que moi !

Voilà pourquoi, résolue à l'aimer de toutes ses forces, cette femme très honnête, qui n'avait plus de devoirs qu'envers son cœur, ne se défendit pas contre le feu du vertige qui s'empara de Philippe, devant cette beauté expansive, devant l'émanation de cette âme. à fleur de peau.

Il n'y eut pas de réveil après la faute. Il y

eut la prolongation d'une extase, puis une double mélancolie, plus sérieuse dans le cœur de la femme de quarante ans, plus entrecoupée de délires dans l'admiration de l'amoureux de vingt ans.

Trop purs, tous les deux, malgré cette chute, pour ne pas garder, comme un cordial, ce qu'il y avait de meilleur dans leur faiblesse, ils se résignèrent à cette sorte de mariage clandestin, sans espérer l'autre, attestant leur amour pour sacrement, et ne prenant de précautions que contre les curiosités mondaines.

Philippe de Luzay était le fils unique d'un gentilhomme de province, devenu fermier, par désenchantement d'opinion politique. Ce fils des croisés partait tous les matins pour visiter ses bois et ses terres, comme il fût parti pour la croisade. Il était mort d'un coup de sang. Philippe s'était trouvé tout à coup à la tête d'une exploitation considérable. Plus ambitieux d'activité d'esprit que d'exercice corporel, n'entendant rien aux calculs, ne devant à la vie champêtre qu'une belle et forte santé, instruit, et continuant à vouloir s'instruire, poète en

action, par tous ses élans, il se gardait bien d'écrire des vers; mais il les aimait et récitait les meilleurs, comme une fanfare de sa vie.

Sa mère, femme énergique, intelligente, élevée à Paris, au couvent, puis confinée, par son mariage, dans le bien-être d'une vie provinciale, avait dit à son fils :

— Je reste reine ici. Je me charge de tes rentes. J'ai tenu les livres de ton père, en même temps que je t'aidais à apprendre les tiens; va à Paris, choisir ta carrière. Je n'ai peur de rien. Ce ne serait pas la peine de t'avoir donné des idées justes et solides, pour trembler des papillons qui vont les effleurer. Je t'adresse à une ancienne amie de couvent, à une femme de mon âge. Elle est bonne et elle a l'expérience du monde, du meilleur. Elle te conseillera, elle te protégera, elle continuera ma tâche. Je te ferais un peu honte avec mes façons qui se sont durcies dans ma vie paysanne, si j'allais te présenter moi-même aux belles dames de ma connaissance. Jeanne de Grémilly fera mieux que moi cette besogne. Ne te presse pas de devenir ce que tu voudras être, un fonc-

tionnaire, à un titre quelconque. Deviens d'abord un homme, comme tu es un beau garçon. Écris-moi; viens me voir, de temps en temps, et sois béni par toutes les femmes, comme tu es béni par ta mère.

Il y avait bien une petite pointe d'esprit du XVIIIe siècle, dans le dernier souhait de cette mère qui se mirait dans la beauté de son fils. Elle lui avait dit cela devant des portraits de sa famille, qui lui rappelaient, par leurs allures, que les derniers ancêtres de Philippe consommaient plus de poudre à poudrer que de poudre à canon.

Elle était de belle humeur, indulgente d'avance, pour ses succès, dont elle n'aurait sans doute pas la confidence. Elle devinait bien que, pour un homme, il y a un complément d'éducation, dont les brevets sont rédigés en style de billets doux.

Seulement, ce qu'elle ne pouvait pas prévoir, ce qui l'eût alarmée et blessée, c'était cette liaison, cet amour entre sa contemporaine et son fils. Sa hardiesse philosophique n'eût pas été jusque-là.

Elle avait sans doute, dans ses courtes veillées de châtelaine, quand la partie de bezigue était terminée avec le curé, avant de dire ses prières et de se coucher, pour être levée la première, des petites démangeaisons de curiosité féminine et maternelle, de dépits de ne pas trouver dans la correspondance régulière de son fils des indiscrétions involontaires, des vantardises ingénues.

Elle n'allait pas à Paris le surprendre, et, quand il venait la voir, elle le trouvait toujours si beau, si frais, si rose, qu'elle était ravie de cette mine de bon sujet, mais qu'elle s'en tourmentait parfois.

Il lui disait tout; c'était trop, puisqu'il n'avouait rien.

Il lui parlait de madame de Grémilly avec un respect qui ne pouvait donner aucun soupçon; si bien que madame de Luzay était tentée parfois d'écrire à son ancienne amie de couvent :

« Tu donnes trop de bons conseils à mon fils. »

Mais, outre qu'elle n'aimait pas beaucoup à

écrire ; qu'elle utilisait en général, le papier à faire des cornets pour ses graines, ou des étiquettes pour ses conserves, l'excellente femme n'osait pousser la désinvolture de ses sentiments maternels jusqu'à susciter ce qu'elle eût voulu pardonner.

Aussi, en dépit de ces démangeaisons, ne fit-elle jamais allusion à ce sujet, dans les lettres très rares, très courtes, qu'elle écrivait à son amie; ce qui laissait madame de Grémilly, sous ce rapport, dans une sécurité absolue.

Philippe avait retrouvé à Paris un ami d'enfance, un voisin de campagne, élevé à peu près comme lui, avec la seule différence d'un séjour de deux ans dans un lycée de Paris; ce qui donnait à Georges une supériorité d'expérience, morale ou immorale, en même temps qu'une infériorité de vertu.

Il avait fallu cette inégalité pour que leur amitié fût si parfaite.

Georges, moins riche que Philippe, n'avait pas attendu si longtemps sa vocation pour prendre une carrière. Il était entré chez un

agent de change, pour philosopher à la Bourse, se garait du jeu, sans se garer des femmes, et avait, sous ce rapport, en trois ans, varié les épreuves. Mais on a vu par la lettre de Philippe, que jamais, entre ces deux amis, si parfaits, il n'était question de ce qui pouvait porter ombrage à leur amitié. Ils s'aimaient profondément, en se faisant une joie continue de respecter le secret de ce qui était le superflu, l'au-delà de leur affection.

Cette réserve n'est pas rare et elle est la preuve touchante des vrais sentiments qui lient les jeunes cœurs virils. L'amitié, confidente de l'amour, sans nécessité absolue, gêne l'amour et l'amitié. Il ne lui est pas bon de savoir qu'elle ne suffit pas, et l'amour qui se sait épié, jugé, menacé, par l'amitié, a des exigences, des jalousies, des tentations de coups d'État qui le pervertissent.

Sans l'inquiétude visible de Georges et sans la tristesse transparente de Philippe, il n'y aurait pas eu entre eux cet échange de lettres.

On a pu voir également que Georges, en

se conformant à la volonté de son ami, s'abstenait de le conseiller, mais ne se contentait pas de la confidence reçue, soupçonnant un secret qui échappait à l'examen de conscience de Philippe de Luzay lui-même.

III

Madame de Grémilly habitait son hôtel, dans les nouveaux quartiers ouverts, aux environs de la rue de Chaillot.

Comme je veux être exact, j'indique la région; mais, comme je ne veux pas être indiscret, je m'abstiens de préciser davantage. J'ai vu le drame que je raconte, et, connaissant les masques, je ne veux pas les faire connaître à ceux qui ont assisté au spectacle, sans rien voir.

Une femme d'esprit, dont la mémoire m'est chère, répondit un jour à cette question : «Qu'est-ce qu'une femme distinguée? »

— Celle qu'on ne distingue pas forcément des autres.

Quelques flatteurs de femmes excentriques crieront au paradoxe. Je trouve la définition vraie, si elle est absolue. L'atmosphère grise dont aime à s'envelopper une femme qui repousse les hommages bruyants la préserve de l'admiration des sots et ne la fait rechercher que par les gens d'esprit.

Madame de Grémilly n'avait que sa beauté, pour faire tort à sa modestie. Mais, la beauté, quand elle est dépourvue de coquetterie, ne suffit pas pour la gloire. On se met vite d'accord, pour la saluer, la proclamer, et, quand on n'a pas de chance de se parer de ses reflets on se met vite aussi du côté des femmes qui l'envient; puis, une fois consacrée, on agit un peu envers elle, comme font, dans une église, les incrédules qui sacrifient au respect humain. On prend une goutte d'eau bénite, en passant; on se signe et on passe. Une belle femme qui n'a pas d'amants, qui ne veut pas en avoir, ou qui n'est pas capable d'en changer, si elle en a un, n'a dans le monde banal que la valeur d'un bel ornement.

On disait unanimement *la belle madame de Grémilly*, sans lui accorder plus de faveur, et elle se contentait de ce poinçonnage qui *authentiquait* sa beauté sans l'obliger à des exercices.

Les femmes aiment à supposer que les plus belles ne sont pas les plus spirituelles, et les hommes dédaignés par les plus belles sont parfaitement de cet avis.

Madame de Grémilly, sans avoir de salon, recevait de temps en temps pour ne pas se distinguer des autres. Si les dîners étaient excellents, si les soirées avaient les éléments indispensables, en hommes, en femmes, en diplomates, en musiciens, en financiers, en orchestre, en rafraîchissements, c'était pour se maintenir au niveau, non pour dépasser personne. On notait son hôtel, parmi ceux où le confortable de l'esprit et du corps méritait d'être le mieux coté, et c'était tout.

On tenait à être présenté chez elle, et, quand elle avait souri une fois, on ne s'occupait plus de mériter son sourire. On croyait le sentir rayonner comme un éclair de plus parmi ceux

de l'argenterie, des cristaux, des dorures, de tous les luxes.

— Ah ! la belle madame de Grémilly ! disait-on aux étrangers qui s'informaient, charmante femme ! Excellente maison ! Vous rencontrerez là une fois dans l'hiver tout Paris.

Il fut donc facile à madame de Grémilly de dissimuler, sans effort, sa liaison invraisemblable. Qui donc pouvait soupçonner ce bel *ornement?* Le croire, après tant d'années froides, capable de s'animer et de jouer ainsi, secrètement, le drame de la passion, incompatible avec sa sérénité, sa douceur, son esprit si bien équilibré?

Pourtant, l'invraisemblance n'est pas toujours une garantie contre la médisance. Ce que la vertu de madame de Grémilly interdisait de supposer, le vice des autres femmes pouvait bien, à un moment donné, l'inventer, l'imaginer, et Philippe s'était ému déjà de certains regards qu'il trouvait curieux, ainsi qu'il le disait dans sa lettre.

A la mort de son mari, et du vivant même de ce vénérable M. de Grémilly, on avait essayé de

plaire à la belle Jeanne. Quelques présomptueux avaient rêvé une excursion, en yacht de plaisance, dans la mer glaciale qui l'enveloppait. Mais pour naviguer, il fallait briser la glace. Loin de s'y opposer, l'enchanteresse, enfermée dans la banquise, la faisait si naïvement craqueler, qu'elle décourageait la présomption, au lieu de l'encourager. Il n'était pas naturel qu'une femme si froide écoutât si paisiblement les propos qui enflammaient les autres.

Le plaisir d'humilier son indifférence entrait pour beaucoup dans l'ambition des chercheurs de passage au pôle de sa vertu; mais cette belle tranquillité ne paraissait ironiquement se dégeler que pour enfermer plus sûrement les téméraires dans la glace, et les plus dégourdis redoutaient d'être gelés.

Elle ne s'était guère distraite, à ce petit jeu. Quand il cessa, elle ne fut ni délivrée ni plus heureuse. Elle avait observé sans émotion, étonnée elle-même de son impassibilité, et pourtant agitée d'un pressentiment sans cause.

Son mariage avec un vieux lui avait forcé le cœur, sans l'ouvrir. Elle avait été reconnais-

sante de la bonté, du respect, de la gratitude du vieillard. Elle s'était vouée filialement à lui comme elle se dévouait maternellement à Philippe de Luzay. Mais sa reconnaissance n'avait pas été de l'amour, et le respect est une fleur triste à respirer, quand il ne s'épanouit pas dans l'atmosphère de la jeunesse.

Madame de Grémilly avait langui de ce respect conjugal; elle vivait du respect de son jeune amant. En aimant Philippe avec toute la flamme de ses sens, si tardivement éveillés, elle le respectait en retour pour sa bonté. Elle se disait, intérieurement :

— Comme il est généreux de me donner sa jeunesse !

Mais on comprend bien ce que ce respect avait de fragile et quels risques couraient à la fois la sécurité de madame de Grémilly, la dignité de Philippe. A la moindre jalousie de sa maîtresse, la liaison perdrait son reste de prestige, son excuse.

L'honneur, la délicatesse, tous les scrupules mondains n'empêcheraient pas Philippe de devenir amoureux d'une jeune fille à épouser,

et son amour, torturé, étranglé, se sacrifierait vainement à sa passion.

Il y a dans le vœu de la nature un conseil de vertu qui prime tout et qui ne peut permettre un parallèle entre un amoureux de dix-huit ans et une amoureuse de quarante. Les sens avaient eu leur piège triomphal dans cette union; mais ne pouvaient-ils pas prendre leur revanche et ouvrir violemment le piège même qu'ils avaient dressé?

Dans la lettre de Philippe, on devinait l'appréhension vague de cette révolte. Il se faisait illusion; mais, en s'efforçant de mentir, il provoquait en lui d'autant plus la vérité.

Quand se révélerait-elle, fière et impérieuse?

Le lendemain même de sa lettre, Philippe de Luzay, qui avait été deux jours sans voir madame de Grémilly, se présenta chez elle, en visite, dans la journée.

Elle était dans un petit salon, étudiant avec sa nièce les combinaisons d'un dessin copié sur une vieille tapisserie, et qu'elle voulait faire exécuter par sa fille adoptive.

Nous savons déjà par Philippe qu'en adop-

tant sa nièce, restée orpheline et sans fortune, madame de Grémilly accomplissait tout ce que la bonté de sa nature, tout ce que le devoir lui prescrivaient, mais sans pouvoir faire entrer dans son cœur, par sa bienfaisance, la maternité que l'amour avait saisie, comme prétexte.

Louise de Courlieu était pourtant d'une douceur, d'une soumission qui eussent désarmé une mégère. Mais madame de Grémilly n'était pas une mégère. Elle ne maltraitait pas sa nièce; elle ne la haïssait pas; elle l'aimait comme une parente : ce qui était plus grave. Comment désarmer qui n'a pas d'armes? comment faire évoluer, du tout au tout, un sentiment qui n'a pas la possibilité du remords?

Louise, intelligente et tendre, regrettait bien de ne pas entrer plus avant, dans le cœur de sa tante. Elle ne l'en aimait pas moins. Elle seule la connaissait et l'admirait en connaissance de cause. Sans s'expliquer pourquoi cette femme excellente ne devenait pas sa mère, elle se complaisait à devenir la meilleure des nièces.

Elle était jolie, blonde, bien faite, mignonne. Sa grâce plus naïve ne faisait pas concurrence,

dans la glace, à la beauté juvénile de sa tante : C'était autre chose. Si l'éclat paisible, en apparence, de madame de Grémilly éloignait les hommages, la douceur exquise de mademoiselle de Courlieu ne les attirait pas. Elle était, pour les observateurs un peu attentifs, une lumière vague d'aurore entraînant un peu de nuit avec elle. Son charme était celui d'une orpheline sans fortune, qu'il faudrait aimer pour elle-même, et cela faisait songer, avant de faire sourire.

Un peintre n'eût pas eu à combiner le tableau de madame de Grémilly et de sa nièce, rapprochées l'une de l'autre, les visages penchés d'un même mouvement, les cheveux noirs, à côté des cheveux blonds, la femme faite et assouplie dominant la jeune fille encore retenue à mi-corps dans la gaine, pour ainsi dire, d'où la statue va s'élancer.

Madame de Grémilly, dont la manche de dentelle était relevée, appuyait son bras nu, admirable de forme, sur l'épaule de sa nièce, afin de mieux suivre, sans se lasser, les essais tentés sur le canevas que tendait un métier.

Elle donnait des conseils d'une voie lente qui dissimulait la distraction, et elle souriait d'un sourire mélancolique que ne justifiait pas ce petit problème. Cette étude sur le profil d'une chimère à dessiner n'était qu'un prétexte pour attendre, sans paraître impatiente.

Le regard de la tante que ne voyait pas la nièce, devenait par intervalles fixe, luisant et, au moindre bruit extérieur concentrait toute sa flamme, tandis qu'un pincement de la bouche retenait un tremblement qui restait au cœur.

Louise, courbée sur le canevas, se gardait bien de relever la tête, pour consulter sa tante : c'eût été indiscret. Elle se bornait à de rares questions presque suppliantes. Elle comptait les points, avec une attention absolue.

Elle aussi souriait du même sourire qui filtrait d'en haut, et elle aussi concentrait par instants son regard, comme si elle eût essayé de déchiffrer le canevas blanc que ses jolis doigts effleuraient, ou bien elle l'envoyait devant elle, par une coulée chaude, comme si elle eût voulu recueillir la première, celui ou celle qui pouvait entrer par la porte d'en face,

elle aussi dissimulait son tressaillement, au moindre bruit; mais, moins habile, elle ne pouvait s'empêcher de s'interrompre, en piquant son aiguille dans le canevas.

Madame de Grémilly était en robe blanche, de ce tissu léger de laine auquel les magasins donnent un nom nouveau tous les ans, mais qui est bien l'étoffe féminine par excellence, formant des plis harmonieux, des angles doux, n'ayant jamais besoin d'être déraidie ou redressée, blanche sans crudité, mettant un épiderme de camélia autour de la taille, quand elle est tendue, et une nuée flottante, quand elle n'est pas fixée.

Madame de Grémilly avait dépassé le dessin linéaire de sa parure qui suffit aux coquettes: elle était dans l'art supérieur, aux effets inconscients, et chaque mouvement, comme chaque toilette la paraît, sans qu'on vît la signature de l'ouvrier dans le travail achevé de l'artiste. Sa robe simple avait un grand air, comme la dignité de celle qui la portait. D'une beauté régulière, avec un teint mat que le noir des cheveux faisait ressortir, mince, dans des pro-

portions de statuaire, madame de Grémilly avait maintenant le bénéfice plastique de son mariage sans enfant. Son vieux mari lui avait légué une longue jeunesse.

Louise ne pouvait, je l'ai dit, être comparée à sa tante. Si l'une était une statue, l'autre n'était encore, à dix-neuf ans, qu'une élégante statuette de Tanagra.

Elle était habillée d'une robe de soie grise, à petites raies, avec un col et des manchettes à plat. Son buste charmant ne perdait rien à la simplicité de l'enveloppe et en ne dissimulant rien de sa taille, de sa poitrine, de ses bras qui moulaient l'étoffe, Louise enveloppait d'une modestie naturelle . tout ce qu'elle laissait voir, par franchise et non par calcul.

Ce n'était pas la tante qui présidait au choix et à la façon des toilettes de la nièce. Une seule leçon leur avait suffi et l'influence du goût continuait. Si madame de Grémilly avait, ce jour-là, une robe de jeune fille, quand la jeune fille avait une robe de dame, le contraste s'était fait naïvement, par un essort de l'esprit, pour

la tante, par une habitude de recueillement dans le gris, pour la nièce.

Le timbre qui retentit en annonçant une visite, ne sembla pas avoir été entendu de celles qui en attendaient la vibration.

Louise passa un long fil de soie dans le canevas, pour entamer l'esquisse de la chimère, et madame de Grémilly, sans retirer son bras dissimula une légère agitation de la main, en lustrant de ses doigts les cheveux de sa nièce, et en disant à celle-ci avec obligeance :

— Décidément tu apprends à te coiffer !

La porte s'ouvrit et Philippe fut annoncé.

Faut-il le peindre? A quoi bon? J'en ai dit assez pour faire comprendre qu'il était beau et la description lui donnerait un vernis de bellâtre qui serait une injure à son peu de prétention.

Les yeux de la tante eurent un flamboiement qui fit trembler les cils; mais, tout en regardant avec anxiété et avec un reproche, s'avancer Philippe, madame de Grémilly ne se dérangea que lentement de son attitude et retira son bras de l'épaule de Louise, avec nonchalance,

pour bien démontrer que rien ne tremblait en elle.

Louise, n'étant plus courbée sous le bras de sa tante, se redressa par politesse et commença à rougir, comme si elle eût pressenti qu'elle allait devenir un témoin gênant.

Philippe salua d'un salut collectif d'abord; puis, prenant la main que madame de Grémilly lui tendait, il la porta à sa bouche, en s'inclinant :

— Oui, oui, demandez-moi pardon ! dit la tante, avec un rire un peu forcé, qui était la fin de son sourire, et en appuyant sa main blanche sur les lèvres qui l'imploraient, pour scander la gronderie par ces baisers. — M'expliquerez-vous cette absence ? J'allais envoyer prendre de vos nouvelles; je vous croyais malade.

— Excusez-moi, balbutia Philippe; je n'ai pu venir hier.

— Est-ce que vous êtes venu avant-hier ?

Philippe était resté debout; il abaissa la main pour rendre libre celle qu'il tenait; mais madame de Grémilly ne profita pas de cette liberté. Elle ressaisit, au contraire, la main

gantée du jeune homme, en la pressant avec intention dans la sienne.

— Je veux tout savoir, tout, avant de vous pardonner.

— J'ai eu hier une audience du ministre.

— La belle affaire ! est-ce qu'elle a duré toute la journée ? toute la soirée ? Est-ce que le ministre vous a retenu à dîner?

Philippe, pour toute réplique, essaya de soulever une seconde fois la main, et de baiser la patène, mais le bras de madame de Grémilly se raidit et la main se retira.

— Non, non !... confessez-vous d'abord... Asseyez-vous et racontez-moi l'audience. Que vous a dit le ministre ?

Par un hasard, qui se renouvelait à chaque visite, il y avait toujours un fauteuil un peu bas à côté de celui de madame de Grémilly. Philippe s'y assit; il était ainsi dominé par celle qui l'interrogeait, et plus facilement agenouillé au besoin.

Tout en s'asseyant, le jeune homme lança un regard vers mademoiselle de Courlieu. Louise, tranquillement, faisait le compte de ses éche-

vaux de soie, de ses pelotons de laine et déposait tout dans une élégante corbeille à ouvrage. Elle renonçait à son travail et se disposait sans doute à quitter le salon.

— Ne vous en allez pas, mademoiselle, dit assez maladroitement Philippe. Ce que j'ai à raconter...

Madame de Grémilly l'interrompit, en faisant faire un mouvement de biais à son fauteuil, pour mieux le voir, le tenir.

— Louise le sait bien, dit-elle, qu'elle peut toujours entendre ce qu'on a à me raconter; mais, comme, aujourd'hui, vous allez mentir, vous la scandaliseriez et lui donneriez un mauvais exemple.

Louise avait rougi davantage, à l'idée sans doute qu'un jeune homme si parfait pouvait mentir. Elle continua son petit rangement, dans un silence absolu que personne ne voulut rompre; elle poussa son métier dans un coin du salon, fit une sorte de révérence discrète et sortit.

Les regards la suivirent tout le long du grand salon, séparé du petit par une portière drapée.

Dès que la porte se fut refermée derrière sa nièce, madame de Grémilly se leva, et, posant ses deux mains sur les deux épaules de Philippe, elle se pencha et lui mit un long et lourd baiser sur le front.

— Maintenant, parle ! lui dit-elle.

— Je vous l'ai dit, j'ai été chez le ministre.

— *Vous !* répéta madame de Grémilly avec un petit frissonnement.

Elle se recula, le regarda bien en face.

— Jure-moi qu'il n'y a pas de femme là-dessous !

— Je le jure !

Ce serment ne rassura pas la femme jalouse. Elle se pencha de nouveau vers Philippe, le flaira dans ses cheveux, dans sa moustache, dans ses lèvres, dans ses gants, et, riant ensuite d'un beau rire qu'elle avait humé en lui :

— Je sentirais bien, dit-elle, en retombant dans son fauteuil, si une autre femme t'avait embrassé, même hier. Je te crois !

Philippe avait pâli brusquement. Madame de Grémilly, à qui rien n'échappait, comprit que la petite guerre n'était pas possible ; il fallait mar-

cher droit à l'ennemi inconnu. Elle redevint ce qu'elle avait cessé d'être pendant une minute, une femme du monde, et, soupirant elle murmura :

— Tu me rends folle !

Philippe ne fit aucun mouvement pour protester. Madame de Grémilly reprit d'une voix qui tremblait, malgré son effort :

— Je t'en conjure, Philippe, quand tu voudras me quitter, ne déserte pas ; dis-moi adieu et va-t'en. Notre amour s'est enivré de vérité, et doit se dégriser sans mensonge. J'en mourrai peut-être ; mais tu me tuerais à coup sûr, en mentant. Je suis seule coupable ; tu le deviendrais par un mensonge. Oui... laisse-moi m'accuser ; c'est ma joie. Je ne puis te garder toujours, accaparer ta jeunesse. S'il y a dans ton cœur quelque chose de nouveau, que j'ignore, que je ne puisse deviner, dis-le-moi simplement. M'aimes-tu encore ?

Elle était devenue peu à peu, en parlant, radieuse de tendresse et d'anxiété. Ses beaux yeux noirs s'étaient élargis pour envelopper de leurs rayons, inconnus du monde, ce jeune

homme extasié qui se sentait reprendre par cette lumière.

Il la regardait avec l'angoisse désespérée d'un malheureux qui voudrait blasphémer, mais que la foi emporte.

Où était-elle, sur ce beau visage, la ride dont il avait témérairement parlé dans sa lettre? N'était-elle pas jeune, cette femme qui avait tant de passion, de générosité?

Sa voix, qui était l'émanation sonore de sa beauté, n'avait-elle pas cette harmonie dont parle La Bruyère, la plus douce que puisse entendre une oreille humaine?

Il glissa de son fauteuil, tomba à genoux devant madame de Grémilly, et, l'enlaçant :

— Est-ce que je puis cesser de vous aimer?

Il fondit en larmes.

— Pourquoi me dis-tu *vous?* pourquoi pleures-tu?

Elle-même se sentait envahie par les pleurs.

— Ah! c'est que je me sens indigne de tant de bonté, de tant de générosité, de tant de grandeur, dit Philippe, affolé d'admiration, entre deux sanglots.

— Pourquoi serais-tu indigne de moi, si tu m'aimes?

— Si je vous aime! Laissez-moi vous dire *vous*, cela satisfait mon admiration, ma reconnaissance. Je n'ai pas menti. J'ai été voir le ministre. Vous me l'aviez commandé. Il m'a promis de faire droit à votre intervention, et bientôt, je ne serai plus un homme inutile. J'ai été un égoïste; je ne veux plus l'être. Avant peu, vous serez fière de moi.

— Je le suis!

— Non, vous n'êtes qu'indulgente. Je me fais des reproches. J'ai toujours peur d'en recevoir.

— De moi?

— Non, de... mon autre mère.

La réponse ne pouvait être plus cruelle. Philippe ne l'avait pas préméditée; mais elle jaillissait de sa sincérité.

Madame de Grémilly tressaillit, et, se refroidissant tout à coup, par un effort héroïque :

— C'est vrai, ta mère, que j'ai trompée, dont j'ai trahi la confiance! Elle t'envoyait à moi, pour que je fisse de toi un homme, et j'en ai fait...

Elle se renversa en arrière, regarda le plafond, ainsi qu'elle eût regardé le ciel ouvert, et ajouta d'une voix qui s'assourdissait :

— C'était un rêve. Il faut bien qu'il finisse. A quoi m'ont donc servi ma jeunesse pure, les épreuves subies, ma raison, ma volonté? Mais pourquoi, aussi, es-tu venu à moi, si peu semblable aux autres hommes? Pourquoi ai-je trouvé en toi la raison qu'on a à mon âge, l'enthousiasme que j'ai gardé du tien?... Prends donc les vices de tes camarades! Donne-moi donc une raison de t'aimer moins, de te mépriser. Quant à te haïr, je ne le pourrais pas! Non! Si tu avais une maîtresse indigne, une de celles que tous les honnêtes gens prennent, je te la pardonnerais. Elle ne prendrait de toi que ce qui doit m'échapper; mais le meilleur de toi, entends-tu, ton âme, je l'aurais toujours, je la garderais.

Le sang-froid ne durait guère, dans ces crises d'une passion haletante, et par ces contradictions, madame de Grémilly se montrait loyale.

En parlant d'abandonner Philippe, elle l'attirait violemment, lui mettait la main sur la

poitrine, comme pour lui enlever son cœur vivant, et lui disait avec un rire douloureux :

— Shakespeare s'est trompé, lorsqu'il a fait de Shylock un homme. Ce sont les femmes qui ont des créances inexorables... Je voudrais te dévorer !

Elle se jeta à son cou et l'embrassa avec fureur.

Philippe était certainement venu, avec une arrière-pensée, sinon de rupture, au moins de refroidissement graduel. Après la lettre à son ami, il avait cru compter sur sa raison; il s'imaginait avoir fait un pacte. Rien ne persuade de la force comme la confidence définitive de la faiblesse. Mais l'enchanteresse, dont il croyait se garantir derrière sa lettre, le reprenait, le gardait. Il oubliait tout, maintenant, devant cette femme, sincère dans son amour, supérieure dans sa folie. Il se dit tout à coup :

— Elle se tuerait! il vaut mieux que je m'immole.

— Écoute! lui dit-il, d'une voix haletante, veux-tu être ma femme?

Le malheureux, sans s'en douter, oubliant ce

qu'il avait prédit lui-même, trouvait le meilleur argument pour pousser sa maîtresse à l'héroïsme.

— Non, non, dit-elle en le repoussant, tu t'en repentirais.

— Je te jure!...

— Oh! ne fais pas de serments! C'est moi alors qui m'en repentirais, qui vieillirais tout à coup de désespoir de t'avoir pris au mot. Non, ne me parle pas de cela. Je croirais à ta faiblesse et non à ta force. Aimons-nous, tant que tu pourras m'aimer! Quitte-moi, quand tu voudras, mais ne me mens pas un seul jour, une heure, une minute... Parlons de toi. Ainsi le ministre t'a promis...? Que t'a-t-il promis?

— Il m'a assuré que, d'ici huit jours...

— Il faut profiter de ces bonnes dispositions. On dit que le ministère n'est pas bien solide! C'est quand le ministère penche, qu'il laisse tomber ses fruits... Allons, mon grand enfant, essuie tes yeux!

Elle disait cela pour s'autoriser elle-même à essuyer ses larmes.

L'entretien avait été trop aigu, pour ne pas

s'alanguir dans un duo mélancolique. Madame de Grémilly était devenue trop maternelle et avait un sentiment trop délicat des nuances, pour aider Philippe à la violation du sentiment chaste qui avait tout à coup surgi ; mais elle souffrait trop, pour prolonger une conversation qui ne pouvait ni descendre plus profondément dans le sacrifice, sans lui faire honte des années d'accaparement, ni revenir aux ardeurs du début.

En dépit de leur franchise, de leur sincérité, de leur engagement, ces deux êtres loyaux et aimants sentaient se glisser entre eux une lame froide, une cause de rupture.

C'était la première fois que Philippe faisait intervenir le souvenir de sa mère ; ou bien c'était la première fois que madame de Grémilly pouvait se rappeler qu'elle était la maîtresse de l'enfant d'une de ses amies.

Peu à peu, énervés, et ravis de n'avoir plus à faire leurs preuves de courage, ils s'attiédirent dans une sorte de caquetage mondain, et ils en vinrent à parler de choses indifférentes, pour se préparer à une retraite décente.

— Vous reviendrez demain, dit à la fin madame de Grémilly, sans s'apercevoir qu'elle ne le tutoyait plus.

— Je te le promets, dit-il, en la tutoyant, mais avec une grâce aisée qui émoussait la hardiesse de ce tutoiement final.

Madame de Grémilly se sentit faible pour le reconduire jusqu'au bout du grand salon, et après lui avoir serré la main, elle resta dans son fauteuil, tandis qu'il s'éloignait.

Elle s'oublia à pleurer, puis elle s'avisa que c'était indigne d'elle, et, se relevant brusquement, elle sonna pour qu'on avertît sa nièce de venir la rejoindre.

Quand Louise de Courlieu rentra, madame de Grémilly, qui avait peur d'être trahie par ses yeux, fut quelques instants sans regarder sa nièce, tout en lui parlant.

Comme Louise répondait à une insignifiante remarque, sa tante fut frappée de l'accent de sa voix. Elle se tourna vivement vers elle et crut s'apercevoir qu'elle aussi avait les yeux rougis.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-elle.

— Rien, ma tante.

— Tu m'en veux?

— De quoi vous en voudrais-je?

— J'ai été brusque, ce matin.

— Mais non.

— Si, si, je m'en souviens; j'étais de mauvaise humeur, il faut me pardonner, ma fille.

C'était la première fois que madame de Grémilly disait à Louise : « Ma fille ! » Pour le coup, celle-ci eut un prétexte d'attendrissement jusqu'aux larmes, et, s'agenouillant devant sa tante, à la place même où Philippe s'était agenouillé :

— Comme vous êtes bonne ! lui dit-elle, en baisant les mains que Philippe avait baisées.

— Mais non, je ne suis pas bonne, dit vivement madame de Grémilly en la relevant, pas assez, puisque je te fais pleurer par mes caprices et par ma bonté inattendue... Je t'ai appelée pour te prévenir que nous irons ce soir au théâtre... aux Français. Je vais envoyer retenir une loge. Va t'habiller et fais-toi belle.

— Que joue-t-on, ma tante?

— Je n'en sais rien, mais on jouera bien la

comédie, qu'elle quelle soit. Je m'abonnerai aux Français. J'ai peur que tu ne t'ennuies.

— Oh ! ma tante, je vous jure...

— Tais-toi ! ne jure pas. Je ne trouve rien d'insipide, d'odieux, de ridicule comme les serments.

Se levant avec vivacité et laissant sa nièce surprise de cette brusquerie qui interrompait une effusion délicieuse, madame de Grémilly alla donner ses ordres pour le plaisir, peut-être mélancolique, qu'elle avait promis à sa nièce

IV

Pendant un entr'acte, madame de Grémilly reçut dans sa loge la visite d'un ami, — faut-il dire d'un soupirant? — qui ne s'était jamais offert, qu'on n'avait jamais rebuté, mais qui se tenait toujours en disponibilité d'emploi, discret, d'une politesse tendre, attentive, observant bien, mais ne voyant en général que ce qu'il voulait voir, se réservant toujours de regarder autrement, ou ailleurs, quand il reconnaissait qu'il s'était trop obstiné dans le même point de vue, ne variant pas pour cela plus que l'astronome qui fait mouvoir son téles-

cope dans la même portion du ciel, à la suite de la même étoile.

M. Brazier n'était pas un sceptique. Il croyait en lui d'abord, fermement, mais sans illusion, à beaucoup d'idées générales, et à un très petit nombre de personnes.

Madame de Grémilly était l'étoile invariable qu'il contemplait avec une foi patiente. Il était persuadé que cette femme si belle, si calme, si intelligente, si juste, ferait son bonheur, et que, de son côté, sans fatuité, il pourrait bien lui convenir ; seulement, il avait senti, à quelques remarques, qui n'étaient pas encore des tentatives, que le moment n'était pas venu de se présenter.

Il y a beaucoup de gens dans le monde, plutôt sages que fous, qui vivent d'un rêve, comme les dévôts vivent du ciel auquel ils aspirent, sans impatience d'y monter. Croire, c'est la première condition du bonheur ; la moindre des réalités qui vient ensuite est le complément de cette félicité volontaire ; le désenchantement n'atteint que difficilement celui qui s'en veut toujours des erreurs qu'il subit.

Il y a de l'orgueil dans ces caractères-là; mais l'orgueil est le ressort des meilleures vertus humaines.

M. Brazier avait eu ses années de grands orages. Il en était sorti, trempé jusqu'aux os, d'une philosophie qui avait modéré ses sens et donné toutes son ampleur à sa raison. Il parlait des passions, comme un amateur parle de sa galerie de tableaux, étiquetant ses souvenirs, les estimant sans les surfaire, mais ne voulant pas les augmenter : ne se trouvant plus assez riche pour cela.

Il était arrivé à cette période de la vie où l'on ne boit plus que des vins fins dans des petits verres, et il se plaisait à attendre ses dernières joies, les laissant vieillir d'avance pour les trouver meilleures.

Il avait cinquante ans passés ; il paraissait n'en avoir que quarante. Ancien ministre plénipotentiaire, ayant fait surtout ses fredaines sérieuses à l'étranger, correct en France, estimé pour son caractère loyal et froid, semblant peu curieux parce que sa perspicasité lui suffisait, il était bienvenu dans le monde, où il

ne prenait aucune habitude. On l'attirait volontiers, à cause de son esprit ; mais on n'osait pas le retenir, de peur de cet esprit même qui ne piquait jamais, mais qui laissait voir volontiers sa pointe.

Madame de Grémilly avait exactement de lui l'opinion qu'il avait d'elle. Nul homme ne lui eût semblé plus digne d'être accueilli comme mari, si elle n'eût pas eu au-dessus de sa sagesse cette flamme qui brûlait encore et qui dominait sa raison. Sans être absolument certaine qu'il attendît d'elle une heure de dépit, de bonté, de faiblesse ou d'ennui, elle se sentait sous son regard et elle en éprouvait un secret contentement. C'était le témoignage d'estime qui la satisfaisait le mieux. Il n'y avait pas d'amitié familière entre eux ; mais il y avait comme un coudoiement perpétuel de deux personnalités égales qui n'auraient qu'à se tourner l'une vers l'autre, pour se voir mieux et s'étreindre.

Madame de Grémilly en eût fait volontiers son confident, si elle n'eût pas été dans une période à ne rien confier à personne. Elle le recevait rarement, moins par sa volonté, que par celle

de M. Brazier. De peur d'être pris pour un amoureux, il mettait exprès de longs intervalles après chaque visite ; mais il acceptait toujours avec un empressement courtois les invitations à dîner et ne manquait aucune soirée.

Madame de Grémilly rayonnait dans sa loge. Elle était en beauté, par ce qu'elle était en souffrance et que l'effort héroïque tenté l'illuminait de son courage. Elle était, par conséquent, dans une disposition favorable pour accueillir un homme d'esprit solide, de bon sens toujours prêt, d'expérience, qui ne savait rien de sa vie cachée, mais qui avait toujours des conseils excellents à donner, même sur ce qu'il ne savait pas; tant sa philosophie, sans demander de confession, était toujours prête à en recevoir.

Il n'avait, je le répète, aucun soupçon de la liaison de madame de Grémilly avec Philippe de Luzay; mais il n'eût pas été surpris de l'apprendre, et il faisait déjà, depuis quelque temps, crédit à cette sollicitude maternelle qui enveloppait beaucoup Philippe. Lui-même, à cause de ses relations dans le monde diplomatique, avait été

mis en réquisition, quand il s'était agi d'appuyer des démarches auprès du ministre. Il connaissait madame de Luzay; il trouvait tout naturel que cette provinciale avisée eût abandonné pour un temps son fils à son amie, et, sachant peut-être par expérience le regret haletant, le vide que laisse l'absence d'enfant dans les cœurs faits pour aimer profondément, il pardonnait aux excès, comme il eût pardonné à l'ivresse de cette maternité d'adoption où s'épanchait toute l'âme de cette femme, vierge d'amour.

Il supposait volontiers que madame de Grémilly tisonnait son cœur pour en faire jaillir toutes les étincelles; mais il préférait ce souci dans la femme qu'il rêvait pour la sienne aux manies égoïstes d'une charité banale, même en dehors du goût des bêtes ou des bibelots.

On voit qu'il eût fallu peu de choses pour que sa finesse pénétrât le mystère dont il flairait l'arome; mais ce peu de choses ne le sollicitait pas. Comme son expérience lui avait persuadé depuis longtemps qu'il n'y a pas d'abîme invraisemblable dans le cœur de la plus honnête femme, il se gardait aussi de soupçonner trop

tôt la femme qu'il estimait, ayant toujours le temps d'une épreuve.

Ce fut donc de bonne foi, qu'après quelques paroles sur le spectacle, sur les choses inutiles qu'un homme de bon sens ne peut s'empêcher de débiter, pour ne pas paraître excentrique, il demanda à madame de Grémilly ce qu'elle faisait de son protégé.

— Rien ! dit-elle.

— C'est dommage, il est d'âge à débuter; j'étais plus jeune que lui, quand je m'engageai dans la carrière.

— Je ne le crois pas très ambitieux.

M. Brazier secoua la tête :

— Parce que vous ne voulez pas qu'il le soit !

Si madame de Grémilly eut un tressaillement, il ne monta pas de son cœur à son front. Elle regarda son interlocuteur en face, et, avec un sourire, sans fierté maladroite :

— Pourquoi voudrais-je lui donner de l'ambition?

— Pour qu'il mérite d'en avoir.

— Trouvez-moi donc aujourd'hui un état qui vaille la peine qu'on s'y dévoue !

— Il y a l'état d'homme.

Madame de Grémilly ne sourit plus; elle rit tout à fait :

— Oh ! philosophe que vous êtes ! Philippe a bien le temps ! laissez-le donc être jeune.

— L'est-il assez?

Madame de Grémilly joua de l'éventail comme pour dissiper un peu de confusion.

— Je le crois, dit-elle.

Louise de Courlieu se penchait hors de la loge, pour ne pas entendre et pour ne pas être tentée d'écouter; elle s'occupait à contempler et à compter les personnes assises au balcon.

M. Brazier, qui avait une chaise et qui s'était rapproché de madame de Grémilly, s'amusant de ce petit dialogue voulut le pousser plus avant :

— Pourquoi ne le mariez-vous pas?

Le ton de la question, qui n'était que taquin, parut plus incisif. La belle dame eut un froncement rapide des sourcils; elle haussa aussi légèrement les épaules. Cette simple remarque qui se fût satisfaite d'une réponse simple, la première venue, parut l'embarrasser.

— Moi, m'occuper de mariage?

— Je suis sûr que vous y réussiriez!

L'excellente femme eut une colère de coquetterie, et, pour la première fois, provoquant celui qui l'agaçait :

— Je ne réussirais même pas pour moi!

— Pour vous, c'est tout différent, répliqua M. Brazier avec gravité; qui donc vous mériterait?

Il y avait dans la curiosité de cette réponse un reproche doux et humble. A quoi bon reputer d'avance celui qui ne se présentait pas?

Madame de Grémilly sentit le reproche, s'en voulut de l'avoir attiré, craignit d'avoir laissé paraître du dépit, et, redevenant tout à fait bonne :

— Vous avez raison, j'y songerai quand il le faudra et je vous demanderai conseil.

— Je suis à vos ordres, madame.

Madame de Grémilly, satisfaite de s'être excusée, redevint légèrement agressive.

— Vous répondez cela comme un homme qui connaît des demoiselles à marier.

M. Brazier jeta d'abord un regard sur la

jeune fille dont la tête était penchée hors de la loge; mais un sourire négatif et ironique de la tante mit brusquement Louise hors de concours. Le diplomate provoqué riposta :

— Quand vous le désirerez, madame, je vous donnerai des noms.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut les donner.

— Croyez-vous que M. de Luzay... ?

— Interrogez-le vous-même.

— Si vous m'y autorisez !...

— Comment, si je vous y autorise? que vou-lez-vous dire?

Madame de Grémilly se fâchait presque, sans cesser de sourire.

— Ne remplacez-vous pas sa mère ?...

L'éventail reprit son mouvement plus accéléré.

— Sans doute, mais Philippe, pas plus que sa mère et moi, n'est pressé de ce mariage.

Le *moi* fut accentué pour affirmer l'autorité, la possession, et il était si clair, si net, qu'il défiait les interprétentions fâcheuses. M. Brazier s'amusa de l'accent et n'eut aucun soupçon. Il voulut être charitable pour Louise, qui n'enten-

dait toujours pas, et, la désignant de nouveau, à demi voix :

— En attendant, si vous vouliez commencer par elle, je connais un jeune homme...

Madame de Grémilly, enchantée du détour que prenait la conversation, répliqua avec un air de gaieté :

— Vous tenez bien à vider ma maison.

— Ce n'est pas dans la maison, c'est dans le cœur que je voudrais faire le vide.

Cela fut débité avec une affectation de madrigal, qui ne dissimulait pas absolument la sincérité du propos.

Madame de Grémilly se trouvait de nouveau gênée pour répondre. Le badinage décent qui lui était familier en toute occasion lui répugnait, dès qu'on effleurait un sentiment. Se moquer de la prétention réelle ou feinte de M. Brazier, c'était se moquer indirectement d'elle-même; la prendre au sérieux, c'était aller au-dessus d'une déclaration plus précise.

Fort heureurement les trois coups frappés sur le théâtre lui vinrent en aide, et, satisfaite

d'être tirée d'embarras, elle tendit la main à son visiteur, en lui disant :

— Nous recauserons de tout cela.

S'agissait-il de causer de Philippe ou du cœur vide ? Elle ne précisa rien, et son interlocuteur fut aussi vague.

— Quand vous voudrez, madame.

Elle n'osa pas lui fixer un rendez-vous, et se borna à ajouter :

— A bientôt, n'est-ce pas ? à bientôt !

Louise s'était redressée pour dire adieu au visiteur. Elle prouvait bien que, si elle n'avait ni écouté, ni entendu, cela ne l'empêchait pas de rentrer fort à propos sa jolie tête dans la loge et de saluer, à son tour, cet excellent donneur de conseils, avec une expression de reconnaissance presque attendrie.

M. Brazier, pour n'être pas tenté de faire dans la même soirée une seconde visite à madame de Grémilly et pour ne pas rester à sa place quand il n'oserait pas remonter vers la loge qui l'avait attiré, sortit du théâtre. Il avait besoin de s'interroger, de démêler nettement ce qui se passait en lui.

Pour la première fois, tout en plaisantant, il avait hasardé ce soir plus qu'il n'avait jamais tenté. Il se croyait bien fort de son culte lointain, patient, recueilli, et tout à coup son cœur avait battu comme un cœur jeune. Chose étrange, dans les quelques petites bouffées de coquetterie qui avaient échappé à madame de Grémilly, il avait senti aussi un souffle de jeunesse.

— Suis-je donc si jeune? se demandait-il. Est-elle si facile à émouvoir?

Il n'en vint pas, de déduction en déduction, à deviner ce qui agitait madame de Grémilly; mais il arriva vite à comprendre qu'en dépit de la sagesse, de la vertu, de la force de la belle veuve, de même qu'en dépit de son expérience et de sa raison, il devenait jaloux, comme un soupirant de vingt ans, jaloux de la nièce, du fils d'adoption, jaloux de cette maternité qui la charmait trop.

Il était si parfaitement homme, par ses habitudes de penseur, qu'il se trouva tout naïvement humain devant ce battement imprévu de son cœur, et que, sans rien diminuer de sa loyauté, il commença par se dire :

— Je ferai ce qu'elle m'a reproché de vouloir, le vide dans son cœur, à mon profit. Elle se trompe par ces petites obligations maternelles, comme je me leurre par ma réserve. Débarrassons-la de ses faux enfants. Philippe, s'il n'a pas de maîtresse, doit être fort enclin à aimer. Elle le préserve trop. La nièce est charmante. C'est une double et excellente action à faire que de marier ces deux enfants. Il paraît que le mariage n'est pas possible entre eux. Je les marierai séparément. L'admirable femme ne m'en voudra pas longtemps de m'être associé à sa sollicitude et de l'avoir un peu pressée. J'ai travaillé, comme diplomate, à des mariages princiers, plus difficiles que ceux-là. Je vais faire de la diplomatie pour mon compte maintenant, et, dans celle-là, s'il y a de l'égoïsme, il n'y a rien que de bon pour la morale et de rassurant pour le bonheur de tous. Le difficile est de devenir, un peu malgré lui, le confident et le conseil de cet excellent Philippe. Je m'étonne que le protégé d'une femme si ouverte et si franche demeure si réservé.

On le voit; avec une bonhomie parfaite qui est le repos des esprits supérieurs, M. Brazier arrangeait ce joli complot, cédant à l'instinct de ce qui était resté jeune en lui, plutôt qu'aux raffinements de son expérience. Dans les natures où la séve est puissante, le travail de l'écorce ne s'arrête jamais, et il se fait, dans l'homme vieilli comme dans l'arbre, des gonflements inattendus et des crevasses par où l'on voit poindre des bourgeons verts et frais.

En un quart d'heure, l'amour de cet homme grave, qu'il ne croyait plus capable de floraison, avait fleuri. Madame de Grémilly ne lui avait rien dit qu'il n'eût prévu. Il n'avait répondu par aucun argument qu'il n'eût pas effleuré déjà. Mais, avec ses propos qui sentaient le lieu commun, tout à coup, son esprit perdait son équilibre. Toutes ses théories chancelaient. Il avait trouvé dans cette femme, qu'on croyait sinon glacée, du moins d'un calme inaltérable, une vivacité de femme ordinaire, une palpitation inaccoutumée. Qu'avait-elle donc, pour être si prompte à s'émouvoir?

Incapable de fatuité, M. Brazier ne s'attri-

buait aucun mérite de fascination ; mais il ressentait une aimantation très réelle, parce qu'il s'était approché de l'aimant.

Madame de Grémilly était venue au théâtre comme on se met à une table de jeu, pour se distraire forcément, et embrouiller ses idées. Elle en rapporta la fièvre.

Dès que le rideau fut levé, après la retraite de M. Brazier, elle s'absorba dans ses réflexions ; elle ne vit plus rien de ce qui se débattait sur la scène. Elle écoutait gronder en elle le commencement d'un drame.

Elle eût voulu faire revenir M. Brazier ; elle craignait de s'être à demi trahie ; mais elle remarqua bien que M. Brazier n'était pas retourné à sa place. Est-ce qu'il la boudait ? Est-ce qu'elle lui avait parlé de façon à le froisser ? Était-ce seulement par hasard que, justement ce soir-là, après ce qui s'était passé entre elle et Philippe, il avait parlé de marier son amant ? Était-ce une plaisanterie, ou une jalousie involontaire que ce ferme propos de faire le vide autour d'elle, pour qu'elle pût l'écouter mieux ? La savait-il donc absorbée par cet amour ? Mais

s'il devenait jaloux, c'est qu'il était sur la trace de son secret.

Elle avait vraiment peur de lui maintenant, peur ! et pourtant elle avait confiance aussi dans cet homme qui eût été son ami plus étroit, si elle ne l'avait pas soupçonné de vouloir être son mari ! Oui, cet observateur était redoutable, mais il était grand par l'esprit et, par conséquent, grand par le cœur. Madame de Grémilly pas plus que M. Brazier, n'accordait à l'ignorance et à la sottise le droit de sympathie. Pour elle comme pour lui, tout comprendre, c'était le pouvoir facile de tout pardonner.

Elle souffrait d'être à demi devinée ; mais, si, dans l'effroyable crise qu'elle voyait venir, elle avait une chance d'être plainte, d'être aidée à souffrir, elle la devrait à cet homme fort, dont l'amitié devait être généreuse.

Se tourner vers l'amitié, c'est commencer à se détourner de l'amour. Madame de Grémilly entrevoyait, à travers les remords de ses joies d'amante, la torture prochaine de l'amante sincère, ramenée à la maternité.

Devant sa nièce, au théâtre, pendant le trajet,

elle reprit la bienveillance indifférente dont Louise souffrait et ne se plaignait pas. La pauvre enfant, pour remercier sa tante, complimentait les acteurs et la pièce. Madame de Grémilly lui donnait raison, sans l'écouter. Alors Louise s'abstint de parler.

Elles se séparèrent dans l'hôtel, après un baiser insouciant de madame de Grémilly, et, quand celle-ci fut seule, dans sa chambre, les verrous tirés, elle eut une explosion terrible et muette de colère contre elle-même, de rage et de rancune contre tout ce qui l'avait blessée. Ce n'était plus la femme mondaine; c'était la femme qui réglait ses comptes avec le monde et avec elle, dans la sincérité de sa nature physique et morale.

Elle s'accouda des deux coudes à sa cheminée et se regardant longtemps, plongeant avec toute son âme dans ses yeux, elle s'injuriait mentalement, sans que sa bouche remuât, s'en voulant de se trouver belle, de l'être, de se sentir jeune, maudissant les désirs qui lui venaient à travers tout, comme à une créature vulgaire, comme à la première maîtresse venue,

comme à une servante courtisée, en pensant à Philippe, si jeune, si beau, si aimant, qu'elle eût voulu trouver là, agenouillé devant elle, et qu'elle eût emporté, en le dévorant de baisers, jusqu'à son lit de veuve.

Pourquoi ne lui avait-elle pas donné rendez-vous pour ce soir-là? pourquoi ne s'était-elle pas réservé la possibilité d'une sortie, d'une rencontre, dans cette nuit? Leurs rendez-vous avaient lieu, d'ordinaire, dans un appartement loué par lui, meublé par elle. Était-ce lui qui avait eu le scrupule de cet appartement? était-ce elle qui avait ménagé, dans son affolement, la pudeur de l'ancienne chambre nuptiale, demeurée la chambre virginale?

— Il ne tiendrait pourtant qu'à moi, pensait-elle avec une révolte triomphale, que cette chambre fût celle de mon jeune mari! Ne m'a-t-il pas offert, tantôt, spontanément, de m'épouser? Quelle folie! pourquoi une folie? où est la sagesse en amour?

Elle supputait, avec agitation, les belles années qu'elle aurait encore à lui donner; puis, tout à coup, elle voyait passer, sur la vision de sa

jeunesse attardée, comme un flamboiement de soleil qui la dévorait; c'était la jeunesse de Philippe, et il lui semblait que, dans sa glace, elle jaunissait et se flétrissait.

Elle se déshabilla lentement, et à chaque partie de vêtement qu'elle enlevait, elle voulait se juger, se condamner; mais la sévérité n'empêchait pas qu'elle évoquât les chatouillements d'une main maladroite qui voulait l'aider. Elle se souvenait des premières scènes d'abandon ; elle voulait les railler, les trouver odieuses, et elles lui donnaient une chaleur d'ivresse : Philippe était si beau, si tendre!

Pourtant, elle se souvenait bien que, dans ses derniers rendez-vous, il était devenu plus respectueux.

— Il ne m'aime plus, se disait-elle, et il souffre de ne plus m'aimer ! Comment faire ?

Ce n'était pas par égoïsme qu'elle voulait le garder ou le reprendre tout entier; c'était, croyait-elle, pour qu'il n'eût pas le remords, la honte de l'abandon.

Mais il faudrait un artifice pour ranimer ou entretenir une liaison qui avait eu son excuse

dans la sincérité même du début. Mentir à Philippe, abaisser cet amour à des pièges sensuels, c'était révoltant, mais c'était possible. Comment tromper M. Brazier, qui la regardait maintenant? comment fuir cette observation réfléchie d'un homme plein d'expérience qui l'estimait et qui l'aimait?

— Que Philippe soit mon amant, se disait-elle avec fierté, c'est mon droit; je suis libre, maîtresse absolue de mon cœur; je ne dois aucun compte à la société. Mais repousserais-je l'homme d'honneur qui me tend son amitié, si je n'avais pas le rêve de cette passion dans le cœur, dans le sang? Faut-il lui mentir aussi, ou me laisser deviner?

Il lui fut impossible de se mettre au lit. Le lit l'épouvantait. Elle résolut de passer la nuit dans un fauteuil, sans lumière.

Mais l'obscurité ne lui enlevait pas ses visions, pas plus qu'elle n'attiédissait sa fièvre. Vers le matin, à l'heure où l'air devient tout à coup plus frais, avant l'aurore, elle ouvrit sa fenêtre, laissa les persiennes closes, et, s'accoudant, elle aspira la fraîcheur. Elle était dévêtue :

un frisson lui vint et l'obligea à s'éloigner.

— Je suis absurde, se dit-elle, il y a de quoi me tuer. Pourquoi pas, après tout ?

Les grands esprits, dans les moments de trouble, aiment à se fier au hasard. Jeanne de Grémilly eût trouvé indigne de sa raison de faire les préparatifs, la mise en scène d'un suicide ; mais, si elle pouvait gagner une maladie et la mort, c'était une solution, et, entr'ouvrant doucement ses persiennes, elle abandonna sa poitrine, ses bras à la nuit, savourant le refroidissement, regrettant qu'il fût si long à venir, et qu'en juin, il fallût se mettre nue pour provoquer le froid.

V

Madame de Grémilly ne gagna pas la mort à cette veillée douloureuse. Elle y gagna un gros rhume.

Quand, le jour tout à fait levé, elle se sentit la gorge prise, le front brûlant, les yeux gonflés et larmoyants, elle se regarda à la glace, pour se trouver laide et vieille, et se consoler ainsi de cet échec de son désespoir.

La femme de chambre, qui entrait dans sa chambre, sans être appelée, à sept heures, fut très alarmée en voyant que madame de Grémilly ne s'était pas couchée et grelottait. Elle poussa

des exclamations qui avertirent Louise de Courlieu.

La malade, car elle était bien malade, voulut se coiffer d'un bonnet, s'emmitoufler, s'habiller entièrement en vieille et rester ainsi, jusqu'à l'heure où d'habitude Philippe venait la voir. Mais il lui fallut ajourner cette épreuve. La fièvre la gagnait. Sa nièce avait envoyé chercher le médecin, et, en l'attendant, elle obligea sa tante à se coucher. Cette fois, le lit ouvert par cette vierge suppliante n'avait plus de menaces.

Le médecin gronda, ordonna, et, sous peine passer pour folle, il fallut bien que madame de Grémilly s'engageât à rester au lit.

— Ce ne sera rien, disait toutefois le docteur.

— Si c'était un fluxion de poitrine? pensait la belle enrhumée.

La trivialité de son châtiment ne se démentit pas, et, vers le soir, toute fatiguée qu'elle était, elle se résigna à n'être que fortement enrhumée.

Philippe était venu, à son heure habituelle, rendre sa visite. Il fut reçu par Louise, qui se trouvait descendue un instant au salon, par

hasard, bien qu'elle fût réellement inquiète, et qu'elle ne se fiât pas aux assurances du médecin. Louise par charité, pour ne pas alarmer l'amitié de M. de Luzay, lui répéta beaucoup que le docteur n'appréhendait rien; que sa bonne tante en serait quitte pour garder quelques jours la chambre; et, sans malice aucune, elle insinua que madame de Grémilly ne prenait pas assez de précautions et s'enveloppait étourdiment d'un simple voile, comme une jeune fille, en sortant de l'atmosphère chaude du théâtre.

Elle dit sans doute encore beaucoup d'autres choses : car Philippe, pour accumuler les renseignements prolongea la visite, et partit dans une quiétude parfaite, tant mademoiselle de Courlieu l'avait persuadé. Au bout de deux jours, la malade put se lever, et, le troisième jour, elle eut la permission de descendre.

Elle ne s'avisa plus du bonnet de nuit, ni de l'emmitouflement qu'elle avait voulu d'abord. A quoi bon? C'eût été, ou de la coquetterie, ou trop de sacrifices; la vérité suffisait.

Le mois de juin s'achevait, avec une température douce, caressante. Par une serre qui

attenait au salon, l'air tamisé et parfumé arrivait sans danger; c'était une brise de malade.

Avant de descendre, madame de Grémilly s'était regardée longuement dans la glace; elle se crut devenue tout à fait laide, parcequ elle avait une ombre plus accentuée autour des yeux. Elle n'était pas encore à faire peur; mais elle était à faire réfléchir. Elle avait remarqué, en se levant, quelques mèches de cheveux qui pâlissaient dans les cheveux noirs, et elle les avait héroïquement relevés, pour que Philippe les vît bien. Dans l'abattement qu'elle gardait, elle avait des résolutions faciles de renoncement.

Je ne sais si Philippe aperçut les cheveux gris, quand il s'installa à sa place habituelle. Il ménageait ses regards, de peur de paraître inquiet, s'il se fût laissé aller à interroger la physionomie de la malade.

Madame de Grémilly lui parla maternellement, s'informa des démarches qu'il faisait au ministère, et lui adressa des reproches de négliger M. Brazier.

— C'est un homme de bon conseil, lui dit-

elle, qui vous porte beaucoup d'intérêt. Il peut activer votre nomination. Si vous saviez tous les projets qu'il a sur vous !

— Des projets ! sur moi ?

— Sans doute, sans doute.

Philippe, étrangement surpris, ouvrait de grands yeux et pâlissait. Il regardait avec effroi du côté de mademoiselle de Courlieu, qui, cette fois, la tête baissée sur son métier de tapisserie, ne faisait aucun mouvement pour se retirer.

Madame de Grémilly, en veine de martyre, continua :

— Je vous donne un congé, mon ami. J'ai voulu descendre aujourd'hui pour vous ; mais je vois bien qu'il me faut rester quelques jours sans recevoir... Tout le monde saurait mon âge, si je toussais devant tout le monde... Mais, quand je serai rétablie, la semaine prochaine, je veux avoir un dîner, pour fêter votre nomination future ou signée. Vous direz cela à M. Brazier. Je veux de la jeunesse... je n'ai fait qu'entrevoir votre ami M. Moncamp. Vous lui annoncerez une invitation de ma part. Il sera

du dîner... Vous me rendrez mondaine; je ne l'étais plus; mais, quand on vieillit et quand on a charge de jeunes âmes, il faut le redevenir. Je vous ferai peut être danser.

Madame de Grémilly entrecoupait ses paroles de petits silences, de peur de tousser. Sa voix prenait ainsi une douceur lente qui avait un charme de plus. Sa nièce la regardait, les mains jcintes, avec un sourire extasié. Quelle tante adorable qui songeait à la jeunesse!

Philippe, étourdi de ce qu'il entendait, admirait avec une religion profonde. Il ne soupçonnait rien de navrant dans ce programme; il n'en voyait que le côté sublime et satisfaisant, et, comme ces promesses étaient faites sans mélancolie, il les acceptait comme une injonction aimable de devenir libre.

Associant tout à coup dans sa pensée le souvenir de son meilleur ami à cette adorable et généreuse maîtresse qui lui rendait son cœur, il se souvenait que Georges, en recevant sa confidence, lui avait répondu, à propos de la rupture fatale, qu'il n'avait rien à redouter. Il se sentait donc fortifié par cet étonnant accord

des deux êtres qu'il aimait le plus au monde, après sa mère.

Certes, il ne redoutait plus rien. Cette indisposition légère avait précisé ce qu'il pensait et avait établi la différence d'âge qu'il eût craint de faire sentir par un abandon ou par un ennui apparent.

Il eût voulu tomber aux genoux de cette femme qui lui révélait tant de grandeur inconnue. Son égoïsme juvénile se parfilait dans son admiration, et jamais il n'aima autant d'un amour infini et respectueux madame de Grémilly, qu'au moment où elle lui demandait de ne plus l'aimer.

En la quittant, Philippe eut un soupir naïf d'allégement qu'il prit de bonne foi pour un soupir de pur enthousiasme et de gratitude filiale. Il débordait de reconnaissance, et en même temps d'une joie qui était celle de la délivrance. Il voulut obéir aux conseils si tendrement donnés et, le jour même, il alla voir M. Brazier, qu'il négligeait en effet, parce qu'il n'était pas sans inquiétude sur la pénétration du diplomate infaillible. Mais, puisqu'il n'avait

plus de secret à garder, à quoi bon se défier de ce liseur de secrets! Il ne dissimula pas, au contraire, qu'il était envoyé par madame de Grémilly, et, pour mieux prouver qu'il n'avait plus peur de parler d'elle, il en parla longuement, soufflant au diplomate tout le feu dont il soulageait sa conscience et que M. Brazier recevait, sans paraître s'émouvoir, au delà d'une estime sincère.

La convalescence du rhume dura un peu plus d'une semaine et ces quelques jours furent mis à profit par Philippe, qui, de plus en plus charmé, mais de plus en plus libre, activa ses démarches au ministère, ne cessa pas un jour de fréquenter M. Brazier, goûta de la vie de Paris, plus qu'il n'avait fait depuis son arrivée de province, et s'épanouit en émancipant sa jeunesse, enchaînée jusque-là.

Madame de Grémilly, énervée et languissante à la suite de cette crise, se crut affranchie elle-même. Elle avait la conscience satisfaite et il lui semblait facile, au bout de sa guérison, de se trouver guérie d'une déviation de sa maternité d'adoption. Ce qu'il y avait de trivial dans

son malaise lui interdisait toute attitude romanesque. Les acteurs tragiques deviennent subitement comiques, lorsqu'ils déclament avec un rhume. Phèdre, en éternuant et en toussant, à chaque mot de sa déclaration à Hippolyte, ferait rire l'auditoire et se moquerait d'elle-même.

Madame de Grémilly ne voulait de moquerie d'aucune sorte. En croyant perdre son illusion, elle la respectait, comme un beau rêve qui s'en va. Elle subissait docilement la fatalité de son état et croyait, par instants, que les idées d'amour s'étaient envolées, parce qu'elle n'avait plus de voix persuasive à leur donner.

Quand elle fut rétablie, elle se souvint de la promesse qu'elle avait faite et invita quelques amis, dont étaient M. Brazier et Georges Moncamp, à un dîner quelque peu d'apparat, suivi d'un petit bal, autant qu'on en peut donner un, à Paris, au commencement de juillet.

Ce jour-là, elle se fit belle, ou plutôt, ayant retrouvé la beauté, elle s'en para triomphalement. Elle se sentit rajeunie : « Je me suis reposée de vieillir, » se dit-elle en se coiffant devant sa toilette. Les fameuses mèches gri-

sonnantes n'apparurent plus, ou se trouvèrent bien cachées. Ses yeux n'avaient plus l'ombre cendrée qui creusait les orbites. Sa bouche avait repris l'arc superbe de son sourire de déesse. Elle s'étonna de n'avoir pas maigri. Son cou était toujours d'une rondeur que le collier de perles qu'elle attacha faisait valoir. Sa poitrine ne s'était pas fatiguée à haleter dans le rhume. Elle fut gaie, en se mirant et en pensant que le remords d'un grand cœur ne laissait pas de traces.

Comme elle, la maison s'était égayée. Louise de Courlieu, en huit jours, s'était timidement redressée. Le métier à tapisserie avait été négligé pour le piano; elle chantait et avait appris quelque chose, pour le cas où il faudrait fournir un intermède de musique dans la soirée. Elle était en blanc, toujours simplement mise; mais les fleurs quelle arrangea dans ses beaux cheveux blonds étaient la floraison de sa douce et belle humeur.

Philippe, lui, n'avait qu'à laisser voir sa jeunesse plus hardie; et, quand il arriva avec son ami Georges, bien qu'il fût habillé comme tout

le monde, il avait dans cet uniforme de l'habit noir et de la cravate blanche une originalité de force et de grâce qui lui donnait l'attitude d'un héros.

C'était donc si facile que cela de revenir avec la santé à l'innocence de la vie! Madame de Grémilly, en maîtresse de maison savante, s'habillait moins pour recevoir que pour être reçue. Elle avait une robe de satin noir; mais ses bras magnifiques, ses belles épaules étaient un luxe, qu'elle exposait naturellement.

Philippe, en la trouvant très belle, ne redoutait pas de la contempler dans la paix de ce rayonnement. Quand il l'eut saluée, il dit à Georges Moncamp, en l'attirant à part :

— Si tu n'as pas brûlé ma lettre encore, je t'en conjure, fais-en des cendres. Je suis honteux de ce que je t'ai écrit. J'ai douté de cette grandeur; j'ai blasphémé la beauté de cette âme qui transpire à travers la beauté de son corps. Ah! je la bénis, cette enchanteresse qui m'a révélé l'amour sublime. Tu ne t'es pas trompé. Il n'y a pas de lie au fond d'une passion pareille. Je ne la quitte pas, je ne la trahis pas,

nous nous aimerons toujours; nous nous aimerons davantage; mais elle sera la fée de l'amour nouveau que j'aurai pour celle qui sera ma femme.

Georges sourit. Il trouvait que son ami profitait de ses ailes pour s'envoler un peu haut. Mais il se garda bien de montrer la moindre méfiance. S'il doutait de la paix immédiate, il croyait toujours à la paix définitive; seulement il ne pensait pas qu'il suffît d'un rhume ou d'une bronchite pour guérir si vite un cœur enflammé. Il trouvait madame de Grémilly trop éclatante, ce soir-là, pour la croire si assurée d'elle-même. Sans doute elle était confiante, sincère; mais cette santé refleurie, si elle était moins menaçante pour Philippe, l'était encore pour elle-même. Il n'avait qu'une foi médiocre dans les vœux formulés entre deux tasses de tisane.

S'il eût connu le combat qui avait causé le rhume, il eût douté davantage encore de la victoire.

On dînait bien chez cette femme, trop spirituelle pour ne pas mettre de l'esprit dans tout.

Le dîner bien ordonné, bien servi, avec des fleurs répandues sur la nappe, était une symphonie pour tous les sens. Les mots des convives y ajoutaient leur musique.

M. Brazier était à la droite d'honneur, simplement, comme il convenait à son âge, à son intimité, à son autorité. Il ne se hâta pas de causer; il prit sa part des propos; il n'affecta pas de profiter de sa place pour remettre madame de Grémilly sur l'espèce de provocation ébauchée au Théâtre-Français; mais il sourriait de loin à Philippe de Luzay, assis à côté de Louise de Courlieu, riant et la faisant rire, aidé par son ami Georges, qui, de l'autre côté de la jeune fille, tenait allègrement la raquette et ripostait complaisamment.

A la fin pourtant, lors d'une éclaircie de la conversation, une petite fusée de gaieté s'éleva tout à coup.

Tous les convives se tournèrent vers le feu d'artifice. Madame de Grémilly regarda avec indulgence du côté de la jeunesse.

Louise de Courlieu avait dans la main une amande double et demandait étourdiment,

comme une franche écolière qui en est à son premier jour de vacances, avec lequel de ses voisins elle devait engager le pari d'une *philippine.*

Philippe réclamait le gage, et, avec l'autorité d'un *ancien* dans la maison, voulait le prendre. Peut-être allait-il l'enlever audacieusement des doigts de la jeune fille, quand Georges Moncamp surprit le regard fixe de madame de Grémilly et tout aussitôt d'un geste précis s'empara de l'amande.

Les beaux sourcils noirs qui commençaient à se rapprocher se détendirent; l'inquiétude vague qui s'était mêlée à l'indulgence cessa tout à coup. Georges abusa de sa victoire pour quelques propos bien innocents dont s'amusa mademoiselle de Courlieu, et la tante rassurée demanda à M. Brazier en baissant la voix :

— Vous connaissez bien M. Moncamp?

— Vous pouvez dire que je l'aime et que je l'estime beaucoup.

— Est-ce un bon parti?

— Comment l'entendez-vous?

— Je ne parle pas de l'honneur, ce serait su-

perflu puisque vous l'estimez; mais je parle de sa situation, de sa fortune.

— Ses parents ne sont pas riches, à décourager les prétentions qu'on pourrait avoir pour une orpheline dotée seulement par sa tante...

— Dites pour une héritière.

— C'est alors un bon parti. Georges a un caractère solide, rude au travail. Ce garçon-là montera où il voudra atteindre.

— Il n'est pas laid.

— Seulement, reprit M. Brazier, avec un sourire, je ne crois pas qu'il ait envie de se marier.

— Vous croyez donc que je songe sérieusement à en faire mon neveu? Je n'en suis pas là.

— Vous faites bien alors d'hésiter. Philippe de Luzay serait un meilleur parti, continua le diplomate, et je lui crois plus de vocation.

— Ah !...

Madame de Grémilly eut un éclair qu'elle éteignit aussitôt et, battant l'air de son éventail :

— Philippe vous a fait ses confidences ?

— Pas tout à fait. Mais je lis mieux dans les livres jeunes qu'on ne m'ouvre pas; j'y vois plus nettement la vraie pensée.

— Et vous lisez couramment dans Philippe ?

La voix vibrait d'une ironie légère ou d'une curiosité un peu aiguë.

— Oui, répondit avec aplomb M. Brazier.

Cette fois, madame de Grémilly, malgré l'intérêt qu'elle avait à ne pas provoquer la diplomatie de son voisin, fut bien tentée de lui rire au nez et de se moquer de sa présomption; mais elle feignit d'être seulement curieuse.

— Et qu'avez-vous lu, dans Philippe de Luzay, monsieur le devin ?

— Plus d'innocence qu'on n'en a gardé d'ordinaire à son âge, une certaine défiance du monde, l'horreur candide du fruit défendu, l'appétit des amours honnêtes, et, si j'osais, je vous avouerais même...

Il s'arrêta comme s'il allait dire un gros mot.

— Osez donc ! J'ai mon éventail.

— Eh bien, ce garçon-là ne doit pas avoir eu encore de maîtresse.

Cette opinion, magistralement exprimée, frappa madame de Grémilly si vivement, qu'elle eut le soupçon d'un piège, d'une attaque, de la

part de son ami : mais elle ne recula pas et lui répondit fermement :

— Je vous crois, homme infaillible.

M. Brazier n'eut pas le temps de s'assurer si cette réplique était une ironie pure ou un hommage. Le dîner était fini. Madame de Grémilly reculait sa chaise et, demandant le bras de son voisin passait au salon, où le café était servi.

VI

Louise de Courlieu était aussi charmante, ce soir-là, qu'elle pouvait l'être avant d'être femme et libre de tous ses charmes. C'était la première fête de sa jeunesse et les propos de ces deux jeunes gens, ses voisins de table, si discrets qu'ils eussent été, l'avaient éveillée, non de son sommeil, mais de son rêve. On peut souffrir de la protection la meilleure et les plus grands tortionnaires sont ceux qu'on ne peut accuser de cruauté.

Louise, jusque-là bien accueillie, bien traitée par sa tante, trop libre dans cette maison, dont la belle âme semblait s'absenter souvent, avait

toujours souffert de n'être pas la confidente filiale du cœur maternel qu'elle voulait mériter, ni de pouvoir lui confier ses impressions. Il y avait toujours eu, entre elle et madame de Grémilly, comme une nuée, qui avait été d'abord l'enveloppe de la déesse se refusant aux néophytes, et puis le voile volontaire d'une âme fière qui la trouvait trop petite pour qu'elle lui confiât ses secrets.

Depuis quelque temps, depuis la soirée du Théâtre-Français, depuis le rhume, depuis ce dîner même, la nuée semblait avoir disparu. La déesse, devenue visible, attirait à elle la néophyte. Madame de Grémilly, pour la première fois, avait conseillé sa nièce pour sa toilette, pour l'arrangement des fleurs dans ses cheveux; elle l'adoptait dans toutes ses féminités, et, en s'approchant de la table où le café était servi, et où Louise s'apprêtait à se faire *donneuse* de liqueur, comme il y a des donneurs d'eau, à toutes les sources, sa tante lui dit avec une caresse sur ses cheveux :

— Vous étiez bien gaie à votre bout de table?

— Ai-je trop ri, ma tante?

— Un peu trop haut, peut-être.

— C'est que M. Georges Moncamp a tant d'esprit ! dit vivement la jeune fille.

— Tu as été un peu coquette avec lui !

— Moi ?

— Oh ! je ne te gronde pas ! M. Moncamp est un excellent jeune homme, bien élevé. M. Brazier m'en a dit beaucoup de bien... Tu chanteras, n'est-ce pas?

— Quand vous le désirerez, ma tante.

— Quand tu trouveras toi-même le moment opportun. Tu fais ton apprentissage. J'abdiquerai avec plaisir mon rôle de maîtresse de maison. Je t'engage à chanter, pendant que ces messieurs achèveront de fumer dans la serre. Nous verrons bien ceux qui aiment la musique et qui rentreront les premiers.

Madame de Grémilly était resplendissante d'animation. Pourtant, depuis les derniers mots échangés à table avec M. Brazier, la vivacité de ses yeux avait quelque chose de moins régulier; une sorte de désordre s'était introduit dans l'harmonie de son être. Elle

luttait contre son rôle mondain, comme si, ayant besoin d'être seule, elle eût voulu tourmenter la foule. Elle allait à chaque personne, distribuant distraitement des mots aimables. Deux ou trois fois, en évoluant dans le salon, elle fut tentée de s'arrêter devant le groupe que formait Philippe et son ami avec M. Brazier; puis, à chaque fois, elle passa rapidement. Pourtant, comme ces messieurs causaient en oubliant de prendre leur café, elle finit par leur demander s'ils voulaient qu'on les servît dans la serre où ils trouveraient des cigares, des cigarettes.

Philippe, qui savait bien que madame de Grémilly n'aimait guère les fumeurs, allait décliner l'invitation. Georges n'avait pas d'avis; mais M. Brazier accepta, et, s'emparant du bras de Philippe, l'entraîna, en lui disant avec une bonhomie qui n'était peut-être qu'un excès de malice :

— Seriez-vous disposé à partir tout de suite, pour une mission à Haïti ?

Philippe eut un tressaillement, presque d'effroi.

— Oh ! rassurez-vous ! vous ne partirez pas seul. Vous n'auriez, au départ, que le titre de secrétaire; mais, au retour, après neuf ou dix mois de négociations, quand le chef de la mission aurait fait son rapport, vous auriez un titre plus beau.

— Que me conseillez-vous ?

— A votre place, je partirais; c'est un début de carrière admirable !

— Quand faudrait-il partir ?

— Dans un jour ou deux.

— Sitôt que cela ?

—Paris vous retient donc bien, mauvais sujet?

On peut croire si le mot « mauvais sujet », après l'opinion exprimée par M. Brazier sur le compte du jeune Philippe de Luzay, n'était qu'une plaisanterie innocente, quasi paternelle.

Philippe eut un petit mouvement de la tête, comme s'il eût voulu regarder en arrière, et, jetant les yeux fixement devant lui :

— J'aurai bien le temps au moins d'aller embrasser ma mère.

— Sans doute. Dois-je annoncer votre départ à madame de Grémilly?

— Non, non, pas encore. Je ne suis pas décidé. D'ailleurs, il faut que le ministre...

— Je l'ai vu; c'est fait; j'ai votre mission dans la poche.

— Ah!

Philippe s'arrêta, cherchant par un mouvement inconscient à dégager son bras de celui de M. Brazier. Il se sentait trop entraîné. Son ami Georges le rejoignit.

— Mon cher monsieur, dit le diplomate à Moncamp, aidez-moi à persuader ce grand enfant.

— Oh! monsieur, je ne donne jamais de conseils à Philippe.

— Alors à quoi vous sert l'amitié?

— Elle nous sert à penser double, à vivre à deux, mais jamais à nous contredire. Ce que Philippe veut faire, je le ferais; ce qu'il refuse, je le refuserais. Voilà mon opinion, monsieur.

M. Brazier enveloppa les deux jeunes gens d'un même sourire.

— Vous avez peut-être raison, et cette amitié là est peut-être la meilleure! Je ne l'avais jamais rencontrée; mais je ne suis blasé sur rien... Alors, je vais déchirer la lettre du ministre.

— Si elle est inconvenante! repartit gaiement Georges Moncamp.

— Elle désigne M. de Luzay pour une mission intéressante.

Georges regarda son ami, et, lui prenant la main, pour établir un courant magnétique :

— Il n'a pas refusé?

— Non.

— Eh bien, nous avons le droit d'hésiter! Mais soyez sûr, monsieur, que nous nous déciderons bientôt... qui sait? peut-être ce soir! N'est-ce pas, Philippe?

Il lui secouait la main.

— Oui, reprit Philippe, peut-être ce soir.

— Je vous laisse délibérer, reprit courtoisement M. Brazier, en tirant de sa poche un robuste étui à cigares et en offrant ces havanais incontestables qui sont les privilèges de la diplomatie.

Les deux amis refusèrent avec respect; ils ne fumèrent pas, Philippe ne voulant pas enfreindre la loi que l'habitude lui avait imposée dans l'hôtel de madame de Grémilly, et Georges n'ayant pas envie de fumer, puisque son ami ne

fumait pas. Ils s'éloignèrent, bras dessus bras dessous dans la serre, qui était vaste et formait un véritable jardin couvert, ouvrant au fond sur un jardinet.

Philippe revint tout de suite sur l'incident de la lettre ministérielle.

— Tout en ne me conseillant pas, dit-il, sais-tu que tu m'as joliment donné ton avis?

— Non, je n'ai pas opiné à part; tu penses et je formule.

— Si j'hésite, ce n'est pas que je ne sois tenté de partir... mais je voudrais n'user que lentement de ma liberté.

— Où veut-on t'envoyer?

— Bien loin, à Haïti.

— Si l'idée vient de M. Brazier, murmura Georges, elle est sublime.

— Pourquoi? Il ne sait rien...

— Les hommes forts et fins aiment à ne rien savoir, de peur des idées préconçues, mais se tiennent prêts à tout événement. On t'exile; c'est ménager ta volonté... Quand partirons-nous?

— Je ne demanderais que le temps d'aller embrasser maman.

— Tiens ! tu as joliment dit ce mot-là : *maman !*

—Es-tu fou ? je ne l'ai jamais dit autrement.

— Depuis trois ans, tu ne le disais pas ; tu disais : *ma mère !*

— Méchant ! répliqua Philippe, en passant son bras autour de la taille de son ami pour l'étreindre.

Après un instant de silence, Georges reprit :

— C'est un homme fort obligeant que M. Brazier : je ne le croyais pas à ce point notre ami !

— On l'a prié d'insister auprès du ministre ; moi-même, je suis allé me recommander à lui, de la part...

Philippe s'interrompit, il n'osa pas prononcer le nom de madame de Grémilly ; un hochement de tête finit la phrase.

— Alors on a tort de supposer que ce célibataire considérable n'aime que lui et ne sert que lui ? riposta Georges d'un petit ton sceptique.

— Ne le calomnie pas.

— Je ne le calomnie pas ; je l'admire. Tu verras qu'il finira...

— Par quoi?

Georges regarda Philippe avec stupeur, étonné d'avoir pour la première fois une idée qui ne fût pas celle de son ami.

— Il finira par se faire aimer! dit-il.

Philippe crut qu'il s'agissait de l'affection, toujours un peu réfractaire envers les gens qui se sont trop occupés d'intrigues.

Un accord de piano, sonné comme un appel, tira les deux frères de leur causerie, ou de leur méditation à deux. Ils étaient restés les derniers dans la serre. M. Brazier achevait rarement le cigare qu'il entamait, par principe, pour ne pas épuiser un plaisir. Il ne voulait pas, non plus, donner trop de temps au kief des gens qui ont besoin de penser. Il était déjà rentré avec les autres fumeurs, quand Philippe et Georges se rapprochèrent du salon. La voix de Louise de Courlieu se fit entendre.

— Elle chante! dit Philippe.

— Oui, et je vais l'écouter, répondit Georges en repoussant doucement du coude son ami, pour le mettre derrière lui et pour entrer seul dans le salon. Philippe resta accoudé à la porte

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

tandis que Georges s'avançait jusqu'à l'angle du piano.

Louise de Courlieu n'avait pas une voix d'artiste; tout au plus chantait-elle comme une pensionnaire bien enseignée. Mais elle était si harmonieuse en toute chose, que sa voix blonde ajoutait un charme à ses cheveux blonds. D'ailleurs, ce soir-là, pour son début, elle mit un accent de femme dans son chant de jeune fille, et, quand, après l'avoir écoutée, chacun l'applaudit, sa tante flattée et complimentée vint lui décerner un baiser sur le front, en lui disant :

— C'est très bien, mignonne, c'est très bien. Mais reste sur ton succès et maintenant organise la sauterie.

Louise, satisfaite de ce suffrage, ferma le piano qu'une autre demoiselle, d'un âge à faire danser, vint rouvrir.

Madame de Grémilly se tournant vers Georges, lui dit vivement et gaiement :

— Monsieur Moncamp, invitez ma nièce!

La recommandation était superflue. Georges remettait ses gants pour inviter Louise. Madame de Grémilly chercha d'autres danseurs

à provoquer, bien qu'ils fussent rares; elle laissa former le premier quadrille, sans appeler Philippe, qui restait à sa place, souriant et rêvant.

Elle le regarda et s'imagina ne l'avoir jamais si bien regardé. Elle lui trouva une beauté nouvelle et singulière. Était-il triste? Non : car une sorte de transpiration lumineuse faisait luire son cœur sur tout son visage. A quoi songeait-il? ou plutôt à qui, si ce n'était à elle? Elle fit un mouvement pour aller vers lui, pour lui souffler un compliment, un mot au visage; mais M. Brazier, par cet à-propos de contretemps dont le hasard lui donnait le génie, s'était approché d'elle et entonnait l'éloge de cette soirée.

Elle s'assit et causa; ses yeux ne quittaient l'entrée de la serre que pour en chercher le reflet devenu aérien dans les glaces du salon. Tout en écoutant, avec des petits hochements de tête qui approuvaient, elle contemplait l'enfant quelle avait émancipé, qu'elle avait bien cru, sinon chasser de sa conscience, du moins laisser sur le seuil, comme il était

là, entre le monde et les fleurs gardées en serre.

Mais cette vision la troublait, comme un parfum visible qui s'adressait à tous ses sens. Cette mélancolie souriante de son jeune amant ne pouvait pas être le reniement du passé. Quand leurs yeux se rencontraient, elle croyait lire dans ceux de Philippe une invitation à cet amour qui flottait comme un songe, entre eux, au-dessus d'eux.

— Si je l'ai séduit, il se venge en me séduisant à son tour! pensait-elle intérieurement, avec cette audace presque cynique, qu'on donne aux pensées inutiles à formuler tout haut.

S'il eut fallu répondre à un confesseur abrupt, madame de Grémilly eut avoué une pitié plus poignante que le désir de la première apparition, mais plus enivrante encore. Son imagination luttait pour la tromper; mais sa santé, sa beauté, l'effluve qui remplissait ce salon plein de fleurs, tout luttait contre sa volonté de se mentir, et dénouait son courage, dans une ivresse fatale.

Comme elle n'écoutait plus ce que disait

M. Brazier, et que celui-ci, la voyant distraite, s'était interrompu et allait s'éloigner, elle essaya de parler et le provoquant :

— Eh bien, lui dit-elle, voulez-vous toujours faire le vide autour de moi?

— Je m'accommode volontiers de l'isolement de ce soir, repartit courtoisement M. Brazier. La foule est aussi une solitude.

Elle ne put résister au nom qui lui tourmentait la bouche.

— Êtes-vous content de Philippe de Luzay ?

— Je le saurai, à la fin de la soirée.

Elle tressaillit comme si elle avait vu un aspic dans ses fleurs, prêt à la mordre.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce que j'apprendrai de lui, s'il est vraiment un homme.

Que signifiait cette réponse qui ne répondait pas à la question, et qui pouvait être une allusion, ou plutôt une insinuation?

— Oui, dit-elle avec une énergie folle, prête tout avouer, c'est un homme?

Et, exaspérée, voulant pousser à bout cet inquisiteur, elle ajouta :

— Et un bel homme ! avouez-le.

Cette apothéose, proclamée presque brutalement, eût paru insensée à tout autre que M. Brazier. Il crut en comprendre le sens caché :

— Oui, dit-il, il est plus beau que son ami. Pourquoi ne valse-t-il pas?

Georges de Moncamp venait de prendre Louise de Courlieu par la taille, et s'élançait avec elle dans le salon, tandis que Philippe les regardait tournoyer avec un sourire complaisant.

— C'est qu'il n'aime pas la valse ! repartit madame de Grémilly.

— Qu'aime-t-il donc?

Jeanne se leva, dépitée et décidée; elle voulait aller remercier Philippe de ne pas valser. Ah ! si elle eût osé l'inviter elle-même, se mettre dans ses bras devant tous ! Mais un scrupule l'arrêta; non la peur d'être vieille et de valser moins bien que les jeunes femmes et les jeunes filles qui tourbillonnaient, plus ou moins en mesure; mais la peur, s'il la tenait serrée contre lui, de s'oublier ou de se souvenir et de s'évanouir d'orgueil et de joie.

Un peu fatigué de son attitude, Philippe s'était reculé dans la serre. Il réfléchissait à la réponse promise à M. Brazier. Rassuré plutôt qu'alarmé par les beaux regards de madame de Grémilly, qui lui confirmaient, pensait-il, la liberté rendue, il pensait à son départ, aux adieux qu'il ferait à sa mère, à ce voyage lointain avec son ami.

Ah! ce cher Moncamp, ce double de lui, qui dansait et valsait à sa place pour lui permettre de se recueillir, comme il l'aimait! Sans faire de comparaison entre l'amour et l'amitié, comme il exaltait ce sentiment pur, dévoué, désintéressé, que rien ne lasse, que rien ne corrompt! Est-ce qu'on a jamais besoin de rompre avec un ami, et un ami pareil? Il n'y a pas d'infidélité. Chaque sentiment qui emprunte à l'amitié des heures, des jours, des années, ne la déserte pas, mais va amasser des trésors de joie ou de douleur qu'elle rapporte ensuite pour le fonds commun.

Philippe s'enfonça dans la serre et alla s'asseoir à l'extrémité la plus lointaine, sur un banc de fer, entre des palmiers qui faisaient

bosquet et une fontaine. Il entendait de là la musique et il s'imaginait goûter à la fois la double volupté de penser seul, librement, et de valser avec Louise de Courlieu, puisque Georges valsait pour lui.

Tout à coup, dans son ravissement, il vit venir une apparition, que les arbustes voilaient à demi et qui se dégageait doucement. Madame de Grémilly avançait, sans faire crier le sable sous ses pieds, s'entraînant par son sourire, voluptueusement femme, dans son port de déesse, les épaules nues, les bras nus, frémissant d'une brise qui ne remuait rien autour d'elle, les yeux illuminés, la bouche entr'ouverte par un rire muet, irrésistible, comme elle s'était révélée souvent.

Mais, cette fois, s'il fut ému, ce fut d'une vague épouvante. Sa dévotion, toujours la même, résistait au charme du sacrilège.

Il se leva et fit un pas vers elle; il était très pâle.

— Est-ce que vous souffrez? lui demanda-t-elle d'une voix tendre, mais incisive pourtant, qui paraissait cacher le désir qu'il souffrît.

— Non, non, je vous assure.

Elle plongeait les yeux dans les siens.

Elle eut sur les lèvres la musique d'un baiser.

— Prenez garde! balbutia-t-il avec un effroi enfantin.

— De m'enrhumer? répliqua-t-elle avec un sourire qui bravait tout.

— Mais... si on venait!

— Ils dansent! ajouta-t-elle.

Et, s'avançant encore, à le heurter presque :

— Tu fais bien de ne pas danser! tu m'attendais?

Philippe, en ne répondant pas, semblait lui répondre à son gré. Elle lui saisit les deux mains, approcha son visage éblouissant, et, comme il baissait la tête, lui mit d'abord un baiser sur le front; puis, le redressant, pour ainsi dire, sous la caresse de sa bouche, elle lui brûla les lèvres de la fièvre des siennes.

Le malheureux faillit la repousser; il eut un frisson, et sentit qu'un venin de haine lui entrait dans les veines avec le souffle de cette bouche tant adorée.

La musique s'interrompit dans le salon.

— On ne danse plus, dit Philippe.

— Demain... là-bas... attends-moi, j'irai ! dit Louise.

— Demain? impossible... J'ai promis à M. Brazier...

Il mentait, le malheureux; c'était la preuve de sa terreur et de son désenchantement.

— Eh bien, après-demain ! soit.

Madame de Grémilly ne voulait pas faire remettre le rendez-vous pris avec M. Brazier, c'eût été trop dangereux.

Philippe allait sans doute refuser encore pour le surlendemain, quand des bruits de pas se firent entendre sur le sable; on entrait dans la serre. Madame de Grémilly fit de la main un signe d'adieu qui était le prétexte d'un baiser, et, lentement, sûre d'elle-même, belle, triomphante, elle se retira.

Elle ne rencontra personne; on venait par l'autre allée.

C'était Georges, s'éventant, la figure rouge, tout joyeux. Philippe était retombé sur le banc et appliquait avec fureur ses mains sur sa figure.

comme pour arracher de ses lèvres le baiser qu'on y avait mis.

— J'espère que tu es content de moi? dit Moncamp, en s'asseyant à côté de son ami.

— Ah! soupira Philippe, pourquoi m'as-tu laissé seul?

— Quoi donc? qu'y a-t-il?

Georges, écartant les mains de son ami, le regarda en face. En le voyant pâle, les yeux troublés par des larmes, il devina à demi ce qui s'était passé :

— Quoi! ce n'est pas fini?

— Non.

Il y eut une seconde de silence, de stupeur; puis Philippe eut honte de sa faiblesse en se mirant dans la force de son ami. Il se leva :

— Il faut que cela finisse, dit-il, les dents serrées. Je t'ai dit que je ne te demanderais pas de conseil. Mais écoute, et juge-moi : je veux partir!

— Tu as raison.

— Je veux partir, tout de suite, sans explication. Ce qui eût été une cruauté sans excuse, il y a trois semaines, est excusable aujourd'hui.

Elle m'avait rendu libre ; elle me reprend, quand je n'ai plus le droit ni le devoir de revenir... Encore si j'avais à lutter contre ma tendresse punie ! Mais, écoute, c'est effroyable ; l'amour est parti, et le respect s'en va.

— Non, ils sont remplacés.

— Eh bien, soit ! sur mon rêve flétri, fini, un autre a refleuri. Pouvais-je croire qu'elle n'avait pas été sincère?

— Elle l'était, comme elle l'est encore. Ne proteste pas : tu comprendras plus tard. Pauvre femme ! Je t'approuve ; tu ne peux lui mentir.

— J'ai pourtant commencé déjà. J'ai pris un prétexte pour ne pas aller demain à un rendez-vous. J'ai dit que M. Brazier m'attendait.

— C'est un mensonge charitable dont nous ferons une vérité. Va, mon ami, mon frère, je ne me trompais pas dans mon premier pronostic. C'était trop facile de dénouer ce qu'il faut déchirer. Je te l'ai dit, je te le répète, elle sera héroïque quand tu ne seras plus faible. Sois brave, c'est votre salut à tous les deux... Et maintenant allons-nous-en ; car j'ai assez

dansé et valsé pour toi. Je suis las, essuie tes yeux; on se moquerait de nous.

En disant cela, Georges, avec son mouchoir, essuyait comme à un enfant les yeux de son ami; il l'embrassa ensuite, pour le rendre tout à fait sage, et lui prit le bras qu'il serra contre lui, pour lui apaiser le cœur, par le voisinage du sien. Madame de Grémilly, très entourée, les vit de loin et les salua d'un sourire, pour leur donner leur congé, sans qu'ils eussent de formalités à tenter. Louise de Courlieu feignit de ne pas les voir, pour n'avoir pas l'embarras de leur dire ou de leur entendre dire adieu.

Ils cherchaient M. Brazier; ils le rejoignirent à la porte de l'antichambre où lui-même semblait les attendre.

— Eh bien, demanda le diplomate, et ma réponse?

— Nous acceptons.

— Ainsi, je ne déchire pas la lettre

— Pourrais-je voir le ministre demain, dans la matinée? demanda Philippe.

— Vous le verrez au retour, mon ami. Ce qu'il y a de plus pressé, c'est d'aller embrasser

cette bonne madame de Luzay. Faites-lui bien mes compliments. Expliquez-lui que c'est un simple et beau voyage. Au retour, on vous placera... Nous arrangerons cela avec madame de Grémilly... Elle ne sait rien?

— Non.

— Je vous ai aussi gardé le secret, ce soir; mais demain?

— Demain, dit Georges, Philippe lui donnera la nouvelle.

— Elle en sera bien heureuse... et j'espère qu'elle m'en remerciera.

Il y avait une pointe de fatuité dans ce dernier souhait. M. Brazier, avec un entrain qui ne lui était pas habituel, qui tenait au bon dîner, à la belle soirée, aux danses, à la musique, à la beauté de madame de Grémilly, à l'idée de s'isoler, quitta les deux amis, et, en montant dans son coupé pour rentrer chez lui, le diplomate, qui pouvait ôter son loup, se mit à fredonner un vieil air de sa jeunesse :

Oui, c'en est fait, je me marie!

VII

Madame de Grémilly, quand elle se retrouva seule, dans son hôtel, qu'une vapeur mondaine avait empli et échauffé, ne voulut pas remonter chez elle et prit plaisir à juger par petites gorgées tout ce qui l'avait étourdie ce soir-là. Elle resta pendant une heure dans son salon, avec les lampes allumées, avec les bougies échaudant les bobèches, ramenant les visions disparues, les forçant à lui faire la révérence, se repaissant du baiser de la serre qui lui embaumait le cœur.

Elle avait congédié sa nièce; ou, plutôt elle ne l'avait pas retenue, et pourtant, si elle eût

regardé Louise de Courlieu, elle ne l'eût pas laissée partir sans l'interroger. Mais elle ne voyait plus rien : elle était dans l'éblouissement de son propre rêve.

Son intermittence de sagesse avait exaspéré sa folie. La joie de sa santé revenue, de la beauté qu'elle avait fait admirer, le repentir d'un accès de vertu qui lui avait valu une indisposition ridicule, peut-être aussi la fièvre redoublée d'un sentiment qui se sentait menacé, tout lui avait remis au cœur une passion plus ardente que celle qu'elle avait combattue. Elle pouvait croire que, jusque-là, elle n'avait pas aimé Philippe, tant elle l'aimait d'un amour violent, âpre, sans mesure, extravagant de poésie et cruel de sensualité.

Elle regrettait de ne l'avoir pas prié de l'attendre. Elle serait partie avec lui, en partie fine; elle eût déserté, pour une nuit, cette maison où elle s'était sentie vieille, en étant malade. Elle avait le regret d'une nuit amoureuse, qu'elle croyait mériter, parce qu'elle en avait eu vainement la peur, l'angoisse.

Elle se promena longtemps dans son salon,

se regardant dans toutes les glaces et les trouvant meilleures, plus fidèles que celles de sa chambre, puisqu'elle s'y voyait belle et jeune. Aucun scrupule ne la troublait. Pourquoi ne reviendrait-elle pas la femme, après avoir été la maîtresse, et, puisqu'elle restait la dominatrice de cet homme jeune et beau ?

Plusieurs fois elle s'arrêta à ce mot de maîtresse, qu'elle murmurait, le trouvant délicieux à prononcer et lui restituant la grandeur qu'il avait autrefois. On en a fait le terme d'une intimité brutale ; mais, dans les temps d'héroïsme et de galanterie, il était l'expression la plus éloquente pour la fierté de la femme, ayant une âme libre en servage, pour l'amour soumis de l'homme. Une maîtresse était la reine absolue d'un amant, même sans lui rien accorder, et l'amant était l'adorateur dévoué, même sans avoir rien obtenu. Aujourd'hui, on a tant avili les mots, qu'on n'oserait plus appliquer ceux de maîtresse et d'amant à un couple héroïque et chaste.

Madame de Grémilly ressentait, ce soir-là, un amour si complet, qu'elle ne se souvenait de

ses faiblesses que comme de désirs, et qu'elle se fût imaginé volontiers n'avoir, jusque-là, rien donné d'elle à celui qui pouvait prétendre à tout.

Ce fut aussi une nuit d'insomnie qui succéda à cette veillée, mais combien différente de celle qu'elle avait passée à sa fenêtre! Comme elle prit soin d'elle-même! Quand, très tard, elle remonta dans sa chambre, elle fit involontairement tous les apprêts d'une première nuit de noces, se sentant une virginité d'émotion qu'elle n'eût pas attendue, et qui dupait sa raison.

Le sommeil qu'elle chercha, pour y trouver un charmant fantôme, ne dissipa rien de sa fièvre, et quand, après ce court repos, elle s'éveilla, elle était plus lasse et plus ardente.

Elle s'en voulait de n'avoir pas exigé que Philippe, avant ou après sa visite au ministre, vînt la voir. Pourquoi avait-elle consenti à cette journée d'absence? Elle passa sa matinée à chercher un prétexte pour avertir Philippe de l'envie de le voir. Mais elle sentit alors, combien une femme du monde a de chemin à faire,

pour s'affranchir des conventions mondaines. Cette invitation ne semblerait-elle pas singulière? A qui donc? à sa nièce tout d'abord, à ce témoin de son intimité, qu'elle trouvait gênant parfois, et qu'elle trouvait presque odieux en ce moment.

Louise, encouragée par la bienveillance quasi maternelle que sa tante lui montrait depuis quelques jours et qu'elle avait si fortement manifestée la veille, descendit le lendemain avec un éclat nouveau.

Sans rien changer à sa mise habituelle, avec un corsage un peu plus ouvert, avec une coiffure moins résignée, avec une fleur, avec un sourire, avec rien, avec le seul épanouissement de sa grâce juvénile, mademoiselle de Courlieu apparut, comme une aurore de printemps, à sa tante qui s'était éveillée avec le midi d'une journée d'été dans le cœur, dans les yeux, dans tout son être.

Quand elle se pencha pour donner sur le front de la jeune fille le baiser banal et quotidien, madame de Grémilly lui dit, en hésitant presque :

— Je ne m'en dédis pas, Louise, tu deviens coquette.

— J'essaye de vous obéir, ma tante.

La tante jeta un coup d'œil involontairement méfiant sur la jeune fille, et se demanda comment celle-ci lui obéissait. Elle n'avait rien changé d'après ses conseils. Ce n'était pas madame de Grémilly qui lui avait demandé d'entr'ouvrir ainsi son corsage, de mettre une fleur dans ses cheveux, et surtout de laisser éclater ainsi sa jeunesse.

— Prends garde de trop m'obéir ! dit la tante, en ne traduisant pas sa pensée.

Louise eut un remords; elle craignait d'être immodeste et de mériter un reproche. Un quart d'heure après le bonjour donné à sa tante, elle avait retiré la fleur de ses cheveux; son corsage s'était légèrement refermé. Mais madame de Grémilly ne s'aperçut en rien de ce changement. Elle ne voyait plus sa nièce, bien qu'elle lui parlât, qu'elle lui donnât des ordres avec une teinte plus vive de sévérité, d'autorité.

La journée fut lente et lourde. Heureusement un orage éclata dans le ciel, vers le soir, et

parut distendre les nerfs, à la nièce autant qu'à la tante. Elles vinrent ensemble le respirer, à l'extrémité de la serre, sur la porte ouverte du petit jardin qui terminait l'hôtel. Pendant toute la journée, les deux femmes n'échangèrent que les paroles indispensables et elles se séparèrent de bonne heure, sous le même prétexte, les fatigues de la veille.

Le surlendemain du bal, le lendemain de cette journée orageuse et muette, Louise de Courlieu était triste et madame de Grémilly était sombre. La jeune fille se demandait s'il lui fallait attendre longtemps une autre soirée comme celle qui l'avait rendue coquette, et la tante était prise d'une impatience qui lui suggérait des pressentiments.

Après le déjeuner, Louise s'installa, comme d'habitude, à son métier de tapisserie. Madame de Grémilly s'étendit dans un fauteuil devant la cheminée du salon, dont le foyer était garni de fleurs, et elle se mit à regarder obstinément la pendule, comptant les minutes, s'échauffant à ce spectacle quelle dissimulait, attendant.

Vers trois heures, on apporta une lettre.

En la prenant sur le plateau que le domestique lui tendait, madame de Grémilly eut un tressaillement, la lettre était de Philippe. Louise ne pouvait pas voir l'adresse, mais elle la devina au tressaillement de sa tante, et piqua avec force son aiguille dans le canevas.

Madame de Grémilly déchira vite l'enveloppe et d'un regard lut ce billet. Elle se leva brusquement, toute pâle ; Louise, par un mouvement d'obéissance, d'imitation, s'était levée aussi.

— Parti ! il est parti ! dit la tante avec une sorte de rugissement en sourdine.

— Qui donc ? demanda Louise timidement, en mettant la main sur son cœur, non pour s'exhorter à la question, mais pour se fortifier contre la réponse.

Madame de Grémilly hésita, elle froissa la lettre, serra les dents inutilement ; car, sentant frémir sa bouche, elle parla pour ne pas la laisser trembler. Ses yeux s'attisaient.

— C'est Philippe, dit-elle audacieusement, comme si, jusque-là, la nièce eût été la confidente, ne craignant rien devant l'irrésistible

besoin de faire partager sa colère, sa douleur.

— Philippe! répéta la jeune fille, qui, jusqu'à cette minute, ne s'était jamais permis de dire autrement que M. de Luzay.

— Oui, Philippe! reprit madame de Grémilly, en levant les bras qu'elle laissa retomber avec force. Il part, il fuit, le lâche, sans me dire adieu; il va au bout du monde.

— Où donc? balbutia Louise de Courlieu, enhardie sans doute par la confiance de sa tante, et en s'avançant pour recueillir de plus près les détails.

Madame de Grémilly, perdant toute mesure, lui tendit la lettre.

Celle-ci était, d'ailleurs, respectueuse dans la forme et rien n'eût trahi l'amant lassé qui profite humblement d'une liberté accordée, et trop tard reprise, sans la façon dont l'amante délaissée recevait ce congé.

Philippe avait du ministre des instructions pressantes. Il remerciait madame de Grémilly de sa généreuse entremise; c'était à elle qu'il devait l'honneur de travailler pour la France; il n'avait que le temps d'aller embrasser sa

mère. Il conjurait son amie de l'excuser s'il ne pouvait étendre jusqu'au devoir de reconnaissance la faculté qu'il avait obtenue du ministre pour son devoir filial.

Il emportait dans le cœur un souvenir qui fortifierait son courage; il reviendrait dans quelques mois.

Toute la rhétorique d'un homme de goût, qui ne veut ni mentir, ni dévoiler la vérité était mise en œuvre. Cette lettre était irréprochable; c'était un poignard merveilleusement travaillé. Mais peut-on s'attendre à ce que la victime loue le poignard qui la frappe?

Pas une allusion, je le répète, n'était faite au passé. On sentait seulement un adieu empressé et l'avenir restait muet.

Louise eut bientôt fini de lire une lettre où, par un oubli étrange, son nom ne figurait pas, dans un post-scriptum banal, avec une formule de politesse. Une femme plus avisée se fût peut-être enorgueillie de cet oubli, même dans une lettre d'adieu définitif et absolu; elle eût vu le myosotis invisible d'un souvenir délicat et chaste. Mais Louise était dans toute la naïveté

de ses premiers sentiments. Elle se disait qu'il partait sans la saluer. Elle savait bien qu'il n'eût pas osé lui écrire, en dehors et à l'insu de sa tante. Pour elle, c'était fini, bien fini! Pas même une ligne insignifiante à relire sans cesse.

L'indignation de madame de Grémilly conseillait la douleur de sa nièce. La femme mondaine s'y connaissait mieux que la jeune fille; ce billet était un congé; Philippe fuyait.

La lettre échappa des mains qui n'osaient la froisser ou la jeter. Le papier, un peu lourd, tomba entre la tante et la nièce. Madame de Grémilly le regarda tomber, s'étonna que Louise ne fît pas le geste de le ramasser, regarda plus attentivement sa nièce, avec des yeux si perçants, que Louise trembla.

Elle voulut pousser un cri, eut peur de crier, mit une main sur sa bouche et de l'autre main s'appuya sur le dossier d'un fauteuil.

Ce désespoir plus digne que le sien, mais égal, fut une révélation instantanée pour la tante. Elle s'élança vers sa nièce, et, marchant sur la lettre, prit les deux poignets de Louise, qu'elle serra avec force.

— Tu es plus pâle que moi ? qu'est-ce que cela signifie ?

Louise remua les lèvres, sans émettre un son.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Ma tante, pardon...

La jeune fille avait l'air suppliant d'une enfant coupable. Mais, en même temps, son repentir se doublait d'un grand effroi. Ce qu'elle avait pu ignorer ou repousser dans son respect lui brûlait les yeux et le cœur.

Madame de Grémilly se dévoilait de plus en plus. Elle dit à Louise :

— Réponds-moi comme une femme à une femme et non comme une écolière : aie mon courage, réponds, tu l'aimes?

Louise, provoquée à l'héroïsme, à la profession de foi féminine, renversa la tête en arrière, d'un mouvement de martyre et d'extatique. Ses yeux trouaient le plafond, tant son âme flamboyait sur ses lèvres pâlies.

— Oui, dit-elle avec un sourire qui était un défi à la douleur.

— Et lui? demanda madame de Grémilly avec une curiosité farouche.

Louise n'osait plus répondre. Elle voulait baisser la tête; mais sa tante en faisant le même mouvement avant elle, en lui opposant en plein visage son regard aiguisé comme une pointe d'acier, la contraignait à se redresser.

— Tu es sa maîtresse, n'est-ce pas?

— Oh! ma tante!

La jeune fille avait un accent si profond de pudeur et de protestation, que, dans l'emportement même de sa jalousie, madame de Grémilly fut humiliée et rougit. Elle voulait s'innocenter elle-même, ou diminuer sa responsabilité, en feignant de croire que Philippe était un séducteur universel.

— Soit! reprit-elle d'une voix non adoucie, mais moins perçante, c'est encore une idylle: mais il t'a dit qu'il t'aimait.

— Ma tante...

— Allons donc! il te l'a dit, je le vois à ton embarras même.

— Ma tante...

— Tu es bien certaine qu'il te l'a dit? A-t-il ajouté qu'il n'aimait que toi au monde? c'est la formule.

— Il m'a avoué simplement qu'il m'aimait et je l'ai cru.

— Quand? Te l'a-t-il dit ou répété hier?

— Oui, ma tante.

— C'était donc pour cela que tu étais si belle et que tu chantais si bien?

Madame de Grémilly ouvrit les deux mains et rendit la liberté aux poignets de sa nièce, qui se recula chancelante.

— Et moi qui ne voyais rien! qui ne soupçonnais rien! Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue?

Louise, effarée, regarda sa tante avec stupeur. Pouvait-elle lui répondre que la confidence était impossible; que, sans avoir tout deviné, elle en avait deviné assez pour ne pas oser s'adresser à elle? Mais ce qu'elle ne disait pas, la pauvre tante l'entendait, et, comme elle satisfaisait, dans le débordement de sa colère, trois années de réticence, d'armature glacée autour de son secret; comme elle était en proie à ce paroxysme de douleur qui faisait dire par Damiens sur la roue, recevant du plomb bouillant dans ses plaies : « Encore! encore! » madame de Grémilly avait besoin de tout souffrir

en une fois. Qui donc l'empêcherait de dénoncer son cœur hurlant sous la coulée brûlante ? Cette petite fille, sa nièce, qui en savait assez pour pouvoir tout entendre ?

Alors ne ménageant plus rien, ni la nièce, ni elle-même, n'osant cependant rester en face de celle qu'elle voulait faire la rivale de son supplice, comme elle l'était déjà de sa passion, elle parcourut le salon, terrible, secouant la tête, se croisant les bras, délivrant sa conscience des serpents dont elle était mordue.

— Je comprends ! Tu me ménageais ! Tu aimais mieux guetter l'occasion de le prendre, que de me pousser à te le donner. Tu n'étais pas assez habile, et lui, l'hypocrite ingénu, ne pouvait te conseiller. Eh bien, tu vois le résultat ? Je ne sais pas comment je vivrai ; mais vous attendrez que je sois morte, pour vous rejoindre, et je vous défie bien d'oser vous parler d'amour, avec mon souvenir entre vous. Quand je pense que je me reprochais parfois de n'être pas assez ta mère. Je l'étais trop pour ton crime...

Elle disait cela, allant et venant, tournant le

dos à sa nièce. Tout à coup, elle fit volte face, brusquement, pour affronter toutes les supplications et épuiser toutes les injustices, toutes les cruautés de son cœur.

— Toi ! ma fille ! reprit-elle avec une sorte d'éclat de rire de Médée allant égorger ses enfants. Est-ce qu'une fille disputerait à sa mère sa dernière illusion ? Lui aussi se croyait mon fils ! Ah ! vous me rendiez doublement monstrueuse ! Misérables enfants... Il est parti ; il ne reviendra plus. Je l'arrache de mon cœur. Laisse-le dans le tien, si tu en as le courage... mais, à moins que tu ne veuilles partir avec lui demain, pour ce pays de nègres, et je te laisse libre, tu ne le reverras pas plus que moi, entends-tu bien ! Tu resteras fille, comme je reste veuve... à moins que tu ne préfères le couvent, ou que la peur de vieillir fille ne te fasse épouser le premier venu !

Il y a dans toute créature humaine, fût-elle la plus parfaite, un égout caché, par où les impuretés des meilleures s'épanchent, à certaines crues de la douleur, de la tentation, du repentir, ou de la passion. On dit assez qu'il n'y a pas de

vertu sans combat; il n'y a pas, non plus, de grandeur visible, sans faiblesse intime à satisfaire.

Madame de Grémilly était injuste, elle eût été odieuse et méprisable, si ce nettoiement de son âme en eût été la pratique habituelle. Une femme de si haute raison, que les sens, dans leur crise suprême, pouvaient affoler, ne se sauvait d'un suicide, de l'avilissement continu, que par ce dégorgement en une fois de tout ce qu'il y avait de misérable en elle. Instinctivement, elle s'abandonnait à ce délire, pour n'en être plus possédée.

Louise, secouée d'un frisson, écoutait, sans tout comprendre, torturée dans son amour, sentant son respect, comme un voile que la tempête déchire, fouetter la belle statue qu'il enveloppait et lui révéler brutalement des nudités odieuses.

Elle avait deviné bien des choses; elle en avait pressenti bien d'autres. Elle avait eu une existence de sacrifices, de résignation, et malgré tout, d'espérance héroïque. Elle ne pouvait concevoir sa tante que juste et bonne. Elle

n'avait jamais entendu jusque-là un mot qui pût la scandaliser, et en se laissant aller à un sentiment ingénu envers Philippe de Luzay, il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle pût être la rivale de madame de Grémilly. Elle gênait les tête-à-tête de deux amis d'âges inégaux, sans savoir, sans vouloir pénétrer jusqu'à quel point elle les gênait. Elle ne se croyait pas une assez grande personne pour avoir sa part entière de leur conversation; mais, si elle souffrait de se tenir à l'écart, son amour et sa soumission se refusaient à expliquer ce qui était inintelligible pour elle. Confiante en sa jeunesse, en sa pureté, en la loyauté de Philippe, en la grande intelligence de sa tante, elle se disait après avoir essuyé ses larmes :

— Tout s'arrangera !

Pendant le dîner de l'avant-veille, Georges Moncamp lui avait doucement insinué une foi nouvelle qui doublait sa force. Cet ami de Philippe avait, sans affectation, plaidé la cause légitime de l'amour, de façon à la convaincre; Philippe, lui-même, lui avait fait, ou lui avait renouvelé un aveu décisif, et voilà que, brus-

quement, le surlendemain de cette soirée heureuse, tout croulait en elle et autour d'elle. Philippe l'abandonnait, en désertant l'amour de madame de Grémilly. Cet amour, qu'elle eût voulu concevoir pur, perdait pour elle tout vestige d'innocence. A cette vierge sincère le vice se révélait, brutal, tyrannique, et c'était sa tante vénérée qui lui faisait, en termes épouvantables, cette révélation odieuse. Elle n'avait plus rien à adorer. En écoutant sa tante, elle disait en elle-même, avec la ferveur d'une prière :

— Ah ! si je pouvais mourir !

Une fois, madame de Grémilly s'approcha si près d'elle, qu'elle s'attendit à être frappée : elle avait vaguement entendu parler de rivalités féminines qui se terminaient par des meurtres. Ah ! si elle pouvait être tuée !

L'orage continua, étourdissant la pauvre fille. Il vint un moment où le vertige l'enveloppa, où la vision confuse d'un abîme la trompa. Tout se dissolvait en elle. Elle cessa de se soutenir au fauteuil qu'elle avait ressaisi : elle s'en écarta, pour être plus facilement emportée ; mais à peine eut-elle quitté son point

d'appui, que la tête lui tourna: elle voulut appeler au secours, et, s'évanouissant comme on meurt, elle tomba de tout son haut sur le parquet, heurtant de sa tempe le pied et la roulette du fauteuil.

Madame de Grémilly poussa un cri formidable qui retentit cette fois dans l'hôtel. Elle se précipita pour relever sa nièce; en lui redressant la tête, elle s'aperçut que le front saignait; alors, elle appela plus fort, d'un glas continu, essuyant avec ses doigts le sang qui coulait sur les joues de Louise, commençant ainsi, en voulant se persuader qu'elle avait commis un crime, l'expiation de son meurtre. Aux cris poussés avec tant de violence, la femme de chambre accourut; elle ne pouvait seule emporter la jeune fille évanouie. Madame de Grémilly essaya vainement de l'aider. Cette femme si forte se sentait les bras mous, les nerfs distendus. Cet évanouissement la paralysait, l'hypnotisait. Un valet de pied intervint. On monta Louise, qu'on étendit sur son lit. Pendant que le domestique courait chercher un médecin, la femme de chambre déshabilla la jeune fille, lui

fit un premier pansement, la fit revenir, sinon tout à fait à elle, du moins à cet état de torpeur à demi éveillée qui donne la conscience de la pensée.

Sa tante, affaissée dans un fauteuil, regardait faire, ne faisait rien, retenue tout à la fois par sa faiblesse et par ce scrupule qui tient les assassins à distance de leur victime, dans les scènes de confrontation.

Elle attendait que Louise eût toute sa lucidité pour oser se retirer et se réfugier dans sa chambre, afin d'y retrouver, ou sa colère ou sa raison, également suspendues.

VIII

Le médecin ne trouva rien de bien grave pour le moment, dans l'état de Louise de Courlieu. Cependant, comme elle avait une fièvre intense, et comme on ne le mit pas au courant de ce qui avait provoqué, tout à la fois, la petite blessure à la tête et la grosse fièvre, il crut prudent et il jugea peut-être qu'il était de sa dignité de confesseur à qui l'on refusait une confession, d'ajourner toute assurance positive de guérison rapide. Il ne trouvait rien de sérieux, répéta-t-il plusieurs fois à la tante; mais il ne pouvait garantir que la situation ne s'aggraverait pas.

Le docteur, en assurant ainsi son infaillibilité, ne se doutait pas qu'il provoquait une double angoisse dans la conscience de madame de Grémilly.

Elle avait désormais une charge double, dans la guérison de Louise. Dépendrait-il des soins strictement médicaux que la jeune fille fût promptement rétablie ? Fallait-il, ou mentir à cette enfant, en lui promettant un amour qu'elle n'était pas décidée ni assurée de lui rendre, ou faire le sacrifice complet, et se sacrifier tout de suite, soi-même, au rétablissement physique et moral de cette amoureuse ingénue ?

En dépit des grondements intérieurs de sa colère, madame de Grémilly serait peut-être arrivée vite à sa propre immolation, si elle eût été convaincue, ou si son amour se fût laissé facilement convaincre de la nécessité de cette immolation.

Philippe les avait abandonnées toutes les deux à la fois, et il pouvait paraître plus cruel envers Louise qu'envers la tante. Madame de Grémilly résolut d'exercer une surveillance policière,

pour qu'aucun billet, pas un seul mot de Philippe ne parvînt à Louise en secret. Si rien ne franchissait ce cabinet noir, ce serait bien la preuve que l'enfant était immolée, autant que la femme de quarante ans.

Après tout, la femme abandonnée, trop ingénieuse, dans ses réflexions, trop frappée pour accepter l'abandon pur et simple, grossier, se demandait si cet amour de Philippe envers Louise n'était pas un effort sans conviction, une dissimulation calculée. Le caractère de M. de Luzay se diminuait, sans aucun doute, à cette supposition. Il avait été cruel, mais le seul cas où la cruauté d'un amant paraisse excusable, même au cœur d'une femme bonne, c'est celui où la passion plaide en faveur de la stratégie, et où la femme s'avoue qu'on ne pouvait se détourner d'elle, qu'en la poignardant. On finit par trouver presque belle une action atroce qui suppose la conscience fascinée par un grand élan, ou un grand désespoir d'amour.

Dans un esprit subtil, cette pensée devait naître rapidement :

— Pour avoir fait cela, il faut qu'il ait bien

de la peine à se détacher de moi : le malheureux a peur de m'aimer encore !

Puis une réflexion fatale devait suivre cette supposition :

— Que faut-il faire pour le garder ? Si j'accepte son injure, je lui inflige un remords poignant.

Évidemment l'égoïsme leurré par ces raisonnements ne pouvait que répondre :

— A tout prix, il faut le garder !

Une femme, comme celle que j'essaye de définir dans madame de Grémilly, ne peut être vaincue définitivement que par elle-même. Mais, avant de se combattre et de se vaincre, elle doit vouloir s'assurer qu'il n'y a pas d'autre victoire plus féconde, et elle doit commencer par vaincre les autres, pour s'en assurer.

La femme, dans ce qui lui restait de jeunesse, de beauté, d'amour, était outragée, et, brûlant sous cet affront, madame de Grémilly croyait ne souffrir que de l'ingratitude.

Il se mêlait bien aussi à ces réflexions, quand la remarque était nécessaire, le scrupule de la tante qui se sentait obligée de venger sa nièce ;

mais ce scrupule intermittent n'était qu'une lueur, dans ce prisme rayonnant d'éclairs mêlés, où l'amour persistait, brillait et flambait surtout.

Assez tard, dans la soirée, madame de Grémilly, fatiguée de sa fièvre, vint s'informer de celle de sa nièce.

Louise ne dormait pas. Elle remercia sa tante, d'une voix indécise, sans reconnaissance, sans humilité, sans reproche, d'une voix qui faisait la trêve et non la paix.

Madame de Grémilly, qui tentait sur elle-même une épreuve, s'interrogeait en interrogeant. Elle se sentit le cœur battant encore d'une irritation qui n'était peut-être pas de la jalousie, du ressentiment, et elle parla tranquillement, comme Louise lui parlait, d'une voix sans accent.

— Tu vas dormir, dit-elle. Ton petit bobo sera guéri demain. Tu m'as fait bien peur.

Elle se pencha, comme elle faisait d'ordinaire, sur le front de sa nièce : mais le bandeau qui maintenait ses compresses était un obstacle suffisant à ce baiser habituel ; elle parut regar-

der si tout était en ordre, et, avec un calme imposant, elle dit à la femme de chambre qu'elle avait instituée garde-malade :

— Je n'ai pas besoin de vous, Rosalie. Vous suivrez exactement les prescriptions du médecin pour le pansement et pour les potions à faire prendre. Ne craignez pas de venir m'éveiller, si cela était nécessaire. Mais... je crois que je dormirai tranquillement !

— Oh ! certainement, madame, et mademoiselle en fera de même.

— Je le crois... Bonsoir.

En rentrant dans sa chambre, madame de Grémilly, machinalement, s'installa devant son petit bureau, prit une plume et du papier pour écrire et s'arrêta net.

— A qui écrire? à lui? Pour lui faire des reproches? pour le railler? pour lui répondre seulement, en l'encourageant par cette réponse?

Elle repoussa le papier; puis, l'attirant de nouveau :

Pourquoi n'appellerait-elle pas à son aide M. Brazier? C'était un homme de bon conseil,

qui avait intérêt à la calmer, à la tirer de la misère de son cœur ! Oui ; mais, précisément parce qu'il se croyait un intérêt, il était un confident suspect. Cette aventure était son fait. C'est lui qui avait enlevé au ministère la nomination de Philippe. C'est lui qui avait égaré Philippe et Louise sur leurs propres sentiments. Ce diplomate s'était amusé à cette petite intrigue. N'avait-il pas fait la gageure de provoquer la solitude autour de madame de Grémilly? Il attendait une lettre qui serait l'aveu de la faiblesse, pour apporter son secours à la femme abandonnée. Non, il n'aurait pas cet avantage. Comment lui écrire, sans lui laisser deviner ce qu'il ignorait, ou ce qu'il ne soupçonnait sans doute pas, si, déjà, il ne savait pas tout ? Il fallait se venger de lui, en dédaignant ses bons offices, ou ne pas tenter sa discrétion.

Madame de Grémilly froissa le papier vierge, comme s'il eut recueilli autre chose que le reflet idéal de sa pensée et le jeta.

Écrire ! C'est la ressource des Arianes de faible énergie.

Elle n'écrirait pas un mot à personne. Elle agirait. Elle ferma son petit bureau à clef et en retira la clef, pour la serrer, afin de n'être plus tentée par la facilité de la correspondance.

Elle eût voulu pleurer, quand elle se sentit bien seule; mais les larmes eussent été une autre lâcheté, et son cœur gonflé exagérait sa force. A deux reprises dans la nuit, elle alla écouter à la porte de Louise.

La première fois, un grand silence, à peine soulevé, sans être interrompu, par le ronflement de la femme de chambre la rassura sur la santé de Louise, en l'exhortant à être aussi calme.

La dernière fois, elle entendit causer. Louise éveillée répondait doucement aux questions de Rosalie. Madame de Grémilly se trouva misérable de trembler, d'avoir peur des confidences que sa nièce pouvait faire, et des conséquences qu'une fille rusée comme Rosalie pouvait tirer des propos de Louise. Cette femme si grande, si maîtresse d'elle-même et des autres, se rapetissait jusqu'à l'espionnage furtif. Elle appliqua son oreille à la serrure, se serrant les mains

avec force, pour s'empêcher de frapper à la porte et de l'ouvrir.

La femme de chambre semblait avoir demandé insidieusement, avec insistance, comment mademoiselle avait pu tomber.

— Je vous le répète, je n'en sais rien, répondait Louise, j'ai eu le vertige. .

— C'est la première fois que mademoiselle ressent cela?

— Sans doute; mais que voulez-vous, Rosalie! il y a un commencement pour toutes les maladies.

— Oh! mademoiselle n'est pas malade!

Louise eut un soupir et, d'une voix oppressée:

— Pas encore, pas assez! c'est vrai.

Madame de Grémilly frissonna de tout son corps en entendant cette phrase désespérée. Elle se redressa, mit la main sur le bouton de la porte. Toutefois, avant d'intervenir pour empêcher une confidence dangereuse, elle attendit que Rosalie eût répliqué.

— Ah bien! s'écria vivement la femme de chambre, si madame vous entendait, elle vous gronderait, mademoiselle. Vous, si heureus

ici ! Vous n'avez pas besoin d'être malade, pour être gâtée.

— C'est vrai ! c'est vrai ! murmura Louise, j'ai tort : je ne sais ce que je dis ; c'est la fièvre qui me fait débiter ces sottises... car je n'ai rien. Ma tante a raison, je serai guérie demain, tout à fait guérie...

Elle renforça la voix pour dire cela, comme si elle eût pu deviner que sa tante l'écoutait.

— Je vous aurai donné une journée de tourment ! Est-ce que tu crois que ma tante a été inquiète?

— Oui, mademoiselle. Je ne l'ai jamais vue si bouleversée.

— Ma chère tante ! Dieu sait pourtant que je ne voudrais pas lui causer le moindre chagrin. Elle est si bonne !

— Sans doute.

— Ah ! vous ne pouvez pas savoir, Rosalie, jusqu'à quel point je porte la vénération pour elle. S'il lui plaisait que je meure...

— Quelle idée, mademoiselle !

— Ce n'est qu'une supposition pour vous faire comprendre mon dévouement. Eh bien, je

mourrais pour lui épargner le moindre souci.

— Il vaut bien mieux vivre!

— C'est vrai! je ne voudrais pas la mettre en deuil.

Louise devait sourire en disant cela, et, dans la douceur de sa voix, on sentait la lumière de son cœur.

Madame de Grémilly fut singulièrement agitée par ce qu'elle entendait. Elle se défendit d'entrer, se recula, et, rassurée sur la discrétion de Louise, elle emporta chez elle la flèche d'un nouveau défi.

L'enfant était plus brave que la femme du monde, ou plutôt elle se soumettait. La nièce reconnaissait-elle un droit supérieur à son amour? Se rendait-elle justice? Gardait-elle un éblouissement de l'amour de sa tante?

Mais madame de Grémilly, si elle était flattée de cette victoire, ressentait en même temps, par une contradiction, toute l'humiliation de devoir quelque chose à une enfant. Obtenir ce qu'elle avait voulu ne la satisfaisait pas. Un vide, un inconnu, un tourment lui restait.

Le lendemain, dès qu'il lui fut possible

d'être reçue par le ministre, qui la recevait en dehors des heures d'audience, la mondaine, redevenue la belle et imposante protectrice, l'amie impeccable, dont le sourire la défendait contre la moindre médisance, se présenta au ministère des affaires étrangères.

Elle n'eut pas à plaider longtemps; elle n'eut pas à mentir beaucoup. Elle déclara seulement que cette mission lui déplaisait pour son protégé, qu'elle voulait un poste plus rapproché, à Paris, si c'était possible.

— Mais je n'en ai pas, dit le ministre.

— Eh bien, il attendra. Il fera son stage, en vous écoutant à la Chambre.

— Et en recevant de vous, madame, des leçons de diplomatie.

— Peut-être.

Le ministre s'excusa.

— C'est Brazier qui m'a demandé cette nomination. Il m'a assuré que vous seriez ravie de la surprise.

— Il se trompait. Les diplomates à la retraite se rouillent vite.

— Heureusement, rien n'est signé définitive-

ment, rien n'a été envoyé à l'*Officiel*... je vais télégraphier à Brazier...

— Et aussi à M. de Luzay, insinua l'implacable victorieuse.

— Sans doute.

— Le pauvre enfant aura plus de loisir de rester auprès de sa mère.

Madame de Grémilly donna l'adresse de Philippe à la campagne, reçut l'assurance que son jeune protégé ne serait nommé qu'après son avis à elle; qu'en attendant le ministre l'attachait à son cabinet, sans grade précis. Elle remercia et se retira satisfaite, ne triomphant par un rire silencieux que quand elle fut dans la voiture.

On verrait bien s'il reviendrait à Paris, ce fuyard, et s'il ne devinerait pas qu'elle n'était pas prête à lui laisser sa liberté !

Quant à M. Brazier, gare à lui !

Précisément, dans la journée, M. Brazier, que le ministre avait mis au courant, voulut ou porter des excuses, ou demander des explications à madame de Grémilly.

Celle-ci, en le voyant entrer, eut envie de lui dire :

— Vous avez failli tuer ma nièce !

Mais, en voulant se défendre trop, elle proclamerait un amour qu'elle ne voulait pas consacrer. Elle ne parla pas de l'indisposition de Louise. Elle se borna à railler le diplomate sur les procédés un peu gros de sa diplomatie.

— Je croyais que ce grand garçon avait besoin d'être dépaysé, répondit-il, avec son éternel à-propos, sans soupçonner la portée de ses mots.

— Vous vous trompiez. Son vrai pays, c'est Paris, et il n'a pas de raisons pour le quitter.

— Alors, pourquoi ne m'a-t-il pas averti?...

— Il n'a pas osé, et vous m'avez fait une cachotterie de votre projet...

— Il s'est plaint de moi ?

— Philippe ne se plaint jamais de personne...

— Est-ce bien de lui-même qu'il revient sur sa résolution?

— Était-il donc si résolu que cela? A vrai dire je l'aide un peu.

— Pourtant, l'autre soir, en vous quittant, il m'avait donné sa parole !

— C'était une boutade.

— Que dit mademoiselle Louise?

Madame de Grémilly fit l'étonnée, l'ingénue.

— En quoi cela regarde-t-il Louise? je n'ai pas l'habitude de la consulter.

— Je m'imaginais que M. de Luzay avait pris son conseil...

— Vous vous trompiez.

— Je viens d'écrire à M. Philippe, en sortant de chez le ministre.

— Vous avez bien fait. Cela me dispense de le gronder maintenant pour son petit complot.

— Je lui dis de revenir tout de suite.

— Il ne reviendra pas tout de suite, soyez-en sûr. Il se trouve bien dans les foins maternels. Je ne le rappellerai pas.

— Vous m'en voulez?

— Non, vous avez votre plan; vous essayez de l'exécuter; mais remarquez bien que je ne l'ai pas approuvé.

M. Brazier fut plus ému qu'un diplomate ne devrait jamais l'être.

— Mon plan, dit-il en rougissant un peu, le

connaissez vous bien?... Je ne vous l'ai pas confié.

— Tout entier? Non; mais ce que vous m'en avez dit m'a fait deviner le reste.

M. Brazier eut un sourire suppliant.

— Je suis un sot, si je vous ai déplu.

— Vous n'êtes pas un sot; vous êtes un homme qui abuse de l'habileté. Pourquoi me déplairiez-vous? Je suis belle joueuse et j'aime les beaux joueurs.

— Je n'ose vous prendre au mot. Vous vous moquez de moi.

— Et vous, que prétendiez-vous faire?

Elle riait de ce rire mondain, lumineux, qui ne laisse rien voir et qui éclaire tout.

M Brazier la regarda avec une attention profonde. Il eut la perception vague, un sentiment confus du secret. La démarche décisive et rapide de madame de Grémilly n'était pas seulement le dépit d'une tutrice. Mais, en galant homme, en diplomate, il jugea à propos de ne rien laisser paraître : son instinct le poussait, depuis quelques jours, sur une trace qui semblait se dessiner. En préparant ce départ

à l'insu de madame de Grémilly, il avait voulu, en apparence, enlever à cette femme excellente et supérieure une occupation maternelle qui lui barrait la route, à lui. Avait-il lutté, sans le savoir, contre un obstacle plus sérieux? C'est ce qu'il apprendrait; mais il avait le temps d'apprendre.

Il se prêta de bonne grâce aux moqueries de sa belle partenaire, étudia leur accent, n'y démêla rien de suspect et prit congé de madame de Grémilly, avec un redoublement d'admiration et de surprise, pour la part de génie qu'elle lui dissimulait.

— S'il y a quelque chose, je le saurai demain, dès que Philippe sera de retour.

IX

Philippe ne revint pas le lendemain, ni le surlendemain, ni dans la semaine.

M. Brazier fut très surpris de cette absence. Il ne voulait pas être choqué du silence du jeune homme, ni lui écrire une seconde fois. Il jugea inutile de se présenter chez madame de Grémilly.

Il rencontra l'ami de Philippe, Georges Moncamp. Mais celui-là, sans pénétrer les projets de M. Brazier sur la belle veuve, était dépositaire d'un trop grand secret, pour ne pas être en garde contre les moindres questions, et pour ne pas observer une inviolable discrétion.

— Si Philippe prolonge son séjour chez sa mère, lui répondit-il, j'irai le rejoindre. Ce voyage-là ne vaut pas, pour le pittoresque, celui d'Haïti; mais, pour le cœur, il vaut mieux. Ce qui nous a fait hésiter parmi d'autres raisons, c'est la traversée; il paraît qu'elle n'est pas bonne dans ce temps-ci.

Brazier regarda en dessous Georges Moncamp, très sérieux, surtout quand il voulait plaisanter.

— Est-ce que celui-là se moque aussi de moi? pensa-t-il.

L'étonnement était au moins égal, mais mêlé d'une inquiétude terrible chez madame de Grémilly. Elle avait attendu une lettre d'adieu, de repentir, de douleur.

Philippe, par la dépêche ministérielle, par la lettre de Brazier était averti que sa maîtresse ne voulait pas l'abandonner. Pourquoi ne donnait-il pas acte de soumission ou de révolte? Il paraissait hors de toute vraisemblance que Philippe, ce cœur noble, cet esprit délicat, se refugiât dans une bouderie d'enfant. S'il aimait encore Jeanne de Grémilly, il devait revenir; s'il ne l'aimait plus, il était trop fier pour diffé-

rer plus de quelques jours, une explication catégorique à cet égard. Enfin, aimait-il ou n'aimait-il pas Louise de Courlieu ?

S'il était malade ! C'était la supposition la plus commode à admettre, mais non la moins poignante. Madame de Grémilly était tentée d'aller s'assurer par elle-même de la vérité. Or sa pensée ne s'arrêtait pas plus d'une minute à l'idée de demander l'hospitalité à la mère qu'elle avait trahie et qu'elle trahirait davantage encore, en venant jusque chez elle, lui disputer son fils.

Elle interrogeait sa nièce, du regard, pour voir à la pâleur de la jeune fille, si Philippe était pâle. Elle devenait superstitieuse, et s'imaginait que ces deux jeunes cœurs, s'ils devaient réellement s'unir, se rejoignaient d'avance, dans une évocation réciproque, à travers l'espace, le silence, la nuit et souffraient de la même manière.

Louise, dont la petite blessure se cicatrisait et se cachait sous un arrangement habile de ses cheveux, ne gardait plus la chambre. Elle avait sans doute encore la fièvre ; mais elle la mal-

menait et ne voulait pas s'en laisser dominer. Elle avait repris ses petites occupations, ses lectures, son travail de tapisserie, ses études de musique; elle était faible, mais elle aspirait à la force.

Elle ne boudait pas sa tante. Elle lui souriait à chaque rencontre; elle lui tenait silencieusement compagnie dans le salon; toutefois elle ne lui tendait plus le front et tout se bornait entre elles, à un échange de propos indispensables.

Madame de Grémilly, par moments, s'effrayait de cette douceur qui provoquait son courage. Elle voulait rivaliser de douceur, mais elle se dépitait de cette supériorité de patience angélique qui tenait à l'innocence de sa rivale. Toutefois, quand elle se retrouvait seule, elle sentait à sa douleur que sa nièce devait aussi atrocement souffrir, avec moins d'habitude de cette souffrance, et elle lui en voulait alors d'être si brave, d'avoir cette blancheur de martyre qui se transfigure.

Un jour que sa tante, étendue, songeuse, dans un fauteuil du salon et fronçant les sourcils, avait les yeux obstinément fixés devant elle.

la nièce prise d'un sublime besoin de compassion, redoutant d'ailleurs le renouvellement d'une crise comme celle qui l'avait terrassée, s'imagina d'ouvrir le piano, et, après quelques préludes, essaya de chanter, faiblement d'abord, en s'encourageant à chanter de plus en plus fort.

Pauvre oiseau blessé ! Elle était dans la mue, et sa voix, quand elle voulait la hausser, s'éraillait, se déchirait, en montant d'un cœur brisé.

Madame de Grémilly fut quelques instants sans écouter ; puis la voix vint la chercher dans sa songerie, et, quand elle l'entendit, elle eut un sursaut de pitié.

— Pauvre petite, pensa-t-elle, elle vaut mieux que moi !

Elle regarda Louise, avec des yeux humides, décrispa ses mains jointes pour les tendre à la chanteuse en lui criant : « Ma fille, ma fille ! » mais depuis huit jours elle se défiait de son moindre mouvement, de sa sensibilité, autant que de sa colère. Elle se contenta de dire doucement :

— Ne chante plus, Louise, cela te fatigue.

Louise se leva, avec sa soumission ordinaire, ferma le piano, fit un pas vers sa tante. Celle-ci s'épouvanta d'un mot, d'un geste, d'une intention qui pouvait provoquer une scène d'effusion ; sa voix durcit un peu ; elle se redressa et ajouta :

— Ou bien, si tu as une si grande envie de chanter, va chanter dehors.

Louise s'inclina, abaissa à demi les paupières sur ses yeux, ne s'arrêta pas devant sa tante, et, se contraignant à ne pas éclater, sortit lentement du salon, pour aller sangloter à l'aise dans sa chambre.

Restée seule, madame de Grémilly, tout à coup fondit en larmes.

—C'est lâche, ce que je fais, dit-elle en mordant son mouchoir. Je rends malheureuse une innocente, et je me torture de sa candeur. Qu'est-ce que mon amour auprès du sien? Je vais écrire à Philippe. Il faut qu'il se déclare enfin et qu'il nous dise quelle est celle qu'il veut tuer.

Comme elle allait remonter chez elle, pour mettre enfin à exécution ce projet auquel elle n'avait pas osé s'arrêter jusque-là, le timbre de

l'hôtel retentit; on parlait dans l'antichambre. Elle allait malgré tout refuser cette visite, qui contrevenait à son règlement du jour de ses réceptions, et même à l'heure habituelle dans Paris, quand la porte s'ouvrit, et quand le domestique annonça avec une espèce de solennité qui tenait au titre à annoncer :

— Madame la vicomtesse de Luzay!

C'était la mère de Philippe.

Madame de Grémilly, en entendant annoncer son amie d'enfance, sa camarade de couvent, resta debout, clouée à sa place, avec une infiltration de terreur dans toutes les veines et, jusque dans ses cheveux. Elle attendait la foudre, dans un mot de mépris, de colère maternelle.

Mais la bonne madame de Luzay entra, les mains tendues, le cœur béant, la figure empourprée de joie, et, d'une voix forte, déshabituée des modulations mondaines :

— Bonjour, Jeanne! bonjour, ma vieille amie! dit-elle en l'enveloppant de ses bras, en l'embrassant quatre fois sur les joues à la paysanne, avec la volupté d'une mangeuse de pain bis qui se remet brusquement au pain blanc.

Puis, se reculant pour la mieux voir :

— C'est bien vrai, ce que m'a souvent écrit Philippe, tu es toujours belle, toujours jeune, et pourtant, ma chère Jeanne, nous ne pouvons pas plus nous tromper que changer le calendrier. Nous sommes nées dans le même mois de la même année. Oh ! ces Parisiennes ! quels beaux étuis elles gardent pour leurs belles âmes ! Sous le rapport de l'âme, je ne suis pas plus vieille. J'ai ma jeunesse en dedans; toi, tu l'as au dedans et au dehors. Chef-d'œuvre, va !

Jeanne de Grémilly, dans cette étreinte, dans ce flux d'admiration, ne se rassurait pas; elle avait peur maintenant de se refroidir, de vieillir tout à coup sous l'incantation de sa contemporaine. Elle entendait frissonner ses années qui se décoloraient.

— Tu es seule? demanda-t-elle doucement, et Philippe?

— *Notre fils?* je l'ai laissé... Il ne va pas aussi bien que je le voudrais... J'ai trouvé un prétexte pour venir consulter...

— Il est malade?

— Malade pour un médecin? Ah ! que non !

mais pour des mères comme nous... C'est toi que je viens consulter. J'aurais dû venir plus tôt; mais je pensais que, s'il y avait péril, ou symptôme grave, tu m'écrirais... Les Sévigné de nos jours ménagent le papier... Nous recauserons de cela, quand tu m'auras fait donner un verre d'eau. La poussière des chemins de fer altère beaucoup plus que celle de nos chemins.

Madame de Grémilly s'excusa, sonna, donna des ordres pour une collation, et, un peu soulagée de sa première angoisse, troublée toujours, s'acquitta de ses devoirs de maîtresse de maison avec empressement, avec une volubilité dont elle s'étourdissait.

Il était impossible que son amie lui fît l'affront d'aller dans un hôtel.

— Je n'y songeais pas, repartit bonnement l'excellente femme en retirant les gants qu'elle mit dans une poche de sa robe, où retentirent sourdement des clefs, et en dénouant son chapeau, dont elle lissa avec soin les brides.

— Si Philippe était ici, je lui donnerais la préférence, j'irais ranger son appartement, tu

comprends. Il paraît qu'il est bien logé, bien meublé... Dame, je sais ce qu'il a dépensé... le connais-tu son petit nid?

Jeanne de Grémilly au lieu de répondre eut un hochement de tête qui voulait aussi bien dire *oui* que gronder cette provinciale, demandant à une femme honnête si elle connaissait le nid d'un jeune homme lancé dans le monde parisien; puis, pour ne pas laisser à la mère l'occasion d'une nouvelle question, elle lui enleva son chapeau, la débarrassa du mantelet qui gênait ses larges mouvements, lui lissa les cheveux, lui ramena autour du cou le col légèrement dévié, l'installa dans un fauteuil, devant un guéridon chinois, en attendant le plateau qu'on devait apporter et lui dit :

— Pourquoi n'es-tu pas venue à Paris, plus tôt?

— Pour quoi faire? Pour prendre les modes? Je les ai par mon journal. Je savais Philippe en bonnes mains, et puis, si tu crois que c'est facile de quitter tout un attirail! La terre a beau être sèche, elle vous tient par les pieds quand on lui a avoué une fois qu'on l'aimait. Je soigne

la fortune de Philippe, je l'augmente pour le jour où il faudra le faire riche pour une fille riche.. Je pense tant à lui! C'est toi qui devrais venir plus souvent; nous causerons aussi de cela... Je reste pour un jour; notre consultation terminée je pars... je n'ai apporté qu'une autre robe. Mais nous allons causer pour quinze jours... Ah! que tu es belle! laisse-moi encore goûter de ta joue.

Et, avec un rire un peu fou qui était le débordement d'une vie active, mais muette au point de vue des épanchements mondains, madame de Luzay entourait de son bras le cou de son amie et lui donnait un dernier et double baiser pour que le compte fût complet.

Madame la vicomtesse de Luzay était grande comme son amie, avec un embonpoint plus accusé, mais nécessaire pour être proclamée une belle femme dans son pays, comme son amie Jeanne, plus svelte, l'était à Paris. Sa figure ronde, pleine, figure de Cérès, aux couleurs vives, mal fondues, comme les couleurs d'une pomme, enchantait par sa force sereine. Trois plis, de chaque côté du front, à la commissure

des paupières avaient été creusés sans doute par l'habitude de cligner des yeux pour voir de loin dans les prés ou dans les champs, le bétail ou les travailleurs qu'il fallait surveiller. Le soleil lui avait mis au cou une cravate ambrée qui ne nuisait pas au cou robuste et bien moulé. Les mains, fort belles, ne paraissaient pas entièrement dégantées, même sans gants, à cause de leur brunissage égal ; elle n'avait qu'une bague, l'anneau d'or du mariage ; ses diamants attendaient une bru dans un tiroir de sa chambre à coucher.

La vicomtesse, malgré la rusticité qu'elle avait prise, ressemblait moins à une fermière qui va au marché qu'à une propriétaire riche qui y envoie ses fermiers.

Elle avait, de son fils, la force dans la grâce.

Les souvenirs de race, d'éducation, l'habitude de l'autorité, le sentiment d'une franchise qui ne redoutait rien et qui allait droit au but, un langage qui s'était durci, sans devenir grossier, et qui avait, dans l'audace de ses gaietés, un arome de vieux temps, l'esprit réfugié dans les yeux, comme un phare tranquille, mais prêts à

s'aviver dans l'obscurité; tout concourait à une originalité charmante, en face de la distinction de madame de Grémilly.

: Les deux amies de couvent étaient assises, à côté l'une de l'autre, comme autrefois dans les récréations, et Jeanne avait sa main dans celle de Geneviève, et celle-ci, tout en la regardant, lui remuait les bagues autour des doigts. Après une minute de curiosité épandue dans le salon, ramenant ses yeux sur sa voisine, madame de Luzay lui dit en désignant par un clignement d'œil les beaux cheveux noirs de la Parisienne :

— Est-ce la couleur vraie?

— Je t'assure.

— Moi, j'aurais bien besoin de la liqueur annoncée dans les journaux... Regarde, j'ai des cheveux blancs, à ne plus les compter.

C'était vrai, la tête était toute grise. Jeanne eut peur de grisonner instantanément par la comparaison. Ce miroir de sa jeunesse était une menace, et le contentement de cette vieille femme, sa contemporaine, était un commencement de reproches. A quoi lui avaient servi ses cheveux noirs, sinon à avancer brusquement

l'hiver, en supprimant l'automne ? Quand ils blanchiraient, ses cheveux insolents, ce ne serait plus sous la neige qui virginise les vieux sommets, en recouvrant les fleurs attardées : ce serait sous la poussière des vieux os calcinés que souffle la mort.

Elle pensait à cela et madame de Luzay continuait gaiement :

— Je n'achèterai pas de cosmétique; mon curé me trouve bien comme cela; dans deux ans, j'aurai été poudrée par la nature comme mon arrière-tante, dont j'ai le portrait dans ma chambre. J'ai pourtant une intention de coquetterie... c'est à propos de ma taille... J'engraisse à faire peur... cela m'est bien égal, pour la valse ! Mais, pour aller et venir, je ne veux pas être pesante... A nos âges, s'il est ridicule de se pincer, il est essentiel et urgent de se maintenir. Tu me donneras l'adresse de ta faiseuse de corsets...

Jeanne riait pour répondre au rire; mais tous ces propos naïfs étaient cruels; dans tous, elle sentait une piqûre nouvelle.

Le domestique apportant la collation inter-

rompit ce déchirement de la peau qui retentissait jusqu'au cœur. Devant le goûter alléchant qu'on avait improvisé pour elle, madame de Luzay se récria :

— Oh ! je ne veux pas gâter mon dîner, un verre d'eau et un morceau de pain me suffiront.

Elle se versa un grand verre d'eau, le but sans s'arrêter, et, quand elle eut fini :

— A quelle heure dînes-tu ?

— Nous dînons à sept heures.

— Vous dînez? c'est juste, tu as ta nièce. Philippe m'en a parlé ; où est-elle?

Ce fut pour Jeanne un nouveau supplice. Serait-ce pour lui demander la main de sa nièce que Geneviève était venue, puisque Philippe lui en avait parlé? En prenant des habitudes de paysanne, la vicomtesse de Luzay n'avait pas négligé la ruse, la diplomatie matoise. Elle feignait de se souvenir de la nièce, quand elle n'avait peut-être fait ce voyage que pour la voir et la connaître.

Eh bien, autant en finir tout de suite : elle la verrait, et, dût-elle mourir du coup, Jeanne de Grémilly saurait à quoi s'en tenir.

Elle sonna sa femme de chambre

— Priez mademoiselle Louise de descendre.

Les deux amies n'avaient eu que le temps d'échanger quelques banalités de plus, quand Louise, qui avait sans doute entendu annoncer madame de Luzay, ou qui avait pu s'informer du nom de la visiteuse, descendue en courant, apparut dans le salon.

Elle aussi apportait ses armes. Elle était moins pâle, plus rose que dans la matinée. En la voyant entrer si jolie, dans sa timidité, comme une statue de l'innocence, de l'amour candide et surtout de la jeunesse, madame de Grémilly reçut un nouveau coup. C'était un rayon de soleil, d'aurore, venant après la gelée et achevant de la vieillir.

— Louise, dit-elle avec une voix rapide comme le geste avec lequel on arrache une pointe d'une blessure, voici la mère de Philippe qui désire te voir.

Madame de Luzay se leva et ajouta avec un mouvement maternel :

— Et vous embrasser, mon enfant.

Était-ce une bénédiction maternelle dans

toute l'acception du mot, que ce baiser?

Louise offrit timidement son front. Mais la vicomtesse aimait les accolades. Elle embrassa Louise, comme elle avait embrassé Jeanne, un peu moins fort et moins fréquemment, pour ménager une grâce moins solide; puis, après quelques compliments, des souvenirs évoqués de la famille de Louise, par un mouvement de tête qui congédiait doucement la jeune fille :

— Je suis bien aise de vous connaître, mon enfant, dit madame de Luzay, je vous ai vue toute petite. Vous ne vous souveniez plus de moi?

— Oh ! pardon, madame.

— En tous cas, vous ne m'auriez pas reconnue.

— Mais si, madame.

Elle ne mentait pas, elle avait trouvé la ressemblance entre la mère et le fils.

— Allons, allons, vous êtes à bonne école! Ma chère Jeanne vous a enseigné la politesse et la flatterie; moi, je serai plus sincère. Quand je vous ai vue, vous étiez une bambine; aujourd'hui, vous êtes une grande demoiselle... avec

l'air d'une petite dame. A bientôt, mon enfant !

Louise, rougissant de plus en plus, confuse, tremblant sur ses jambes et dissimulant son tremblement dans une révérence, se recula discrètement, et sortit du salon.

— Elle est bien mignonne ! dit madame de Luzay quand Louise se fut retirée.

—Oui, elle vient d'être un peu souffrante, et je ne serais pas étonnée qu'elle eût encore de la fièvre.

— C'est la fièvre de son âge... la sève ! je me souviens. Tu la marieras bientôt.

— Quand il se présentera un parti.

— Il ne s'en est pas encore présenté ?

— Non.

— Oh ! tu n'attendras pas longtemps !

Jeanne tendait son courage, mais elle gardait sa prudence. Elle n'osa pas s'avancer davantage et s'arrêta net, attendant une ouverture précise de son amie, s'acculant à son désespoir pour recevoir l'attaque.

On eût dit que madame de Luzay évoluait, avant d'entamer la bataille décisive.

— Tu ne parais pas bien empressée de marier

ta nièce! reprit-elle surprise du petit silence de Jeanne.

— Qui te fait penser cela? reprit bravement madame de Grémilly. Un bon mari me tenterait...

La malheureuse eut l'idée de se frapper elle-même et d'ajouter :

— Viens-tu me la demander?

Mais la mère de Philippe l'interrompit, et, avec un gros rire :

— Après tout, tu serais bien seule, une fois ta nièce enlevée. Les mères qui marient leur fils sont des égoïstes. Elles savent bien qu'elles reprennent l'enfant prodigue, et qu'elles se l'attachent par les marmots. Celles qui marient leur fille font un sacrifice complet, elles la perdent. Je trouve tout simple que tu hésites, et tu trouveras naturel que j'aie l'impatience d'être grand'mère, pour avoir mon fils davantage.

Madame de Grémilly, dont le cœur battait avec violence, balbutia :

— Certainement, tu as raison, oui... bien raison.

— Par malheur, répartit la vicomtesse, Phi-

lippe m'a déclaré hier qu'il ne voulait pas se marier.

Jeanne respira, mais avec précaution, de peur de trahir l'angoisse qui s'allégeait.

— Et c'est après la conversation que j'aie eue hier avec Philippe, continua madame de Luzay, que je me suis décidée à venir te demander conseil.

— A moi ?

— Oui, à toi ! cela t'étonne, sournoise. Je t'ai prêté mon enfant : tu es devenue sa mère, comme je le suis ; tu me parais avoir reçu toutes ses confidences. En tous cas, tu en sais plus long sur lui que je n'en sais. Ses lettres, depuis quelque temps, avaient une mélancolie qui ne lui est pas habituelle. Je l'ai trouvé triste et s'efforçant d'être gai ; il m'a embrassée, pour m'empêcher de le questionner. J'ai bien vu cela... il a regretté de ne pas partir au loin... il voulait me faire ses adieux pour longtemps... J'ai bêtement eu peur que, dans sa pensée secrète, ce ne fût pour toujours. Il a un commencement de désespoir... c'est certain. Tu es au courant de sa vie à Paris, dis-moi tout.

Brusquement, sans méfiance de celle qu'elle interrogeait, mais pour que rien n'échappât à son interrogation, madame de Luzay saisit les mains de son amie, la contraignit à se tourner entièrement vers elle, à la regarder en face; leurs regards se lurent, se croisèrent, se fouillèrent; un courant vibrait entre elles.

Jeanne eut besoin de toute sa force :

— Tu t'exagères sans doute un peu d'agacement, dû à la dépêche du ministre, balbutia-t-elle, presque maladroitement.

Madame de Luzay secoua la tête, mais ne soupçonna rien. Énergique, clairvoyante pour les choses ordinaires de la vie, pour le gouvernement de ses affaires, elle avait émoussé son esprit d'observation dans la solitude. Elle voyait bien que madame de Grémilly lui dissimulait quelque chose; mais elle passait au-dessus du mystère, le pressant et ne le pénétrant pas.

— Voyons, continua-t-elle avec une simplicité tendre et gaie, tu as peur de me scandaliser. Tu as tort. Nous sommes seules et nous sommes vieilles. Je ne suis pas plus prude

qu'une Parisienne qui ne va pas à la messe, et je t'assure que je débite parfois des énormités à mon curé, qui ne se doute pas des roueries féminines. Je savais très bien, quand je t'ai envoyé mon fils, qu il avait un apprentissage à faire. Il est trop bel homme et trop bon, pour ne pas donner envie de mordre dans ses joues et dans son cœur à quelques petites Parisiennes. Je ne lui demandais pas de confidences ; mais j'ai grillé, plus d'une fois, d'une curiosité que je ne savais comment satisfaire. Imagine-toi que je flairais ses lettres, pour savoir si elles étaient écrites dans un boudoir... J'avais des envies déraisonnables de me moquer de son infaillible raison. Je le trouvais trop sage, je te trouvais plus sévère que moi... Enfin, depuis quelque temps, à son insu, tout en me parlant toujours avec admiration de ton grand esprit, il me paraissait avoir de sourdes velléités de lui échapper. Le tenais-tu trop sévèrement? Il souffre, il est malheureux : ce n'est pas pour cela que je te l'ai prêté... Voyons, quelle est sa maîtresse?

Jeanne tressauta, retira sa main, qu'elle sen-

tait devenir froide, mais était incapable de répondre.

— Il y a la domination d'une femme, ou sa résistance, dans le tourment de mon fils; je suis encore assez femme pour deviner cela. Est-ce vrai ?

— C'est possible.

— N'aie donc pas de réticences ! As-tu peur de le trahir ? Est-ce que nous pouvons le trahir, nous ? ou bien ne sais-tu rien ?

— Depuis quelque temps, j'ai moins sa confiance.

— Parce que tu l'as rebuté ; mais, auparavant, tu savais tout. Ne fais donc pas de façons pour me rassurer; car un amour ou une amourette me troublerait moins que cette mystérieuse agitation. A nous deux, nous lutterons bien contre la femme qui nous le dispute. Tu n'aurais dû lui permettre qu'une maîtresse de choix, puisqu'il paraît qu'on ne peut devenir un homme parfait qu'après l'initiation donnée par une femme du monde; c'est de tradition dans la famille. S'il ne s'est pas adressé à une véritable grande dame ; si la coquette est une coquine ; s'il y a

la spéculation d'un scandale à redouter, tu peux tout me dire, je suis prête à tout, même à arracher les yeux de cette femme.

Madame de Grémilly ouvrit les yeux tout grands, par un instinct d'héroïsme qui lui gagnait le cœur. Elle paraissait provoquer celle dont tous les mots la souffletaient.

—Je crois, dit-elle d'une voix sans inflexion, de la voix des sourds-muets qui parviennent à parler sans s'entendre, que ton fils ne pourrait se laisser prendre aux artifices d'une de ces femmes que tu traites de *coquines*.

— Le mot est peut-être provincial. Vous changez si souvent les noms de ces créatures! Mais enfin, il n'est pas dans cette glu?

— Non.

— A la bonne heure. Je sais bien qu'il ne fait pas de dettes. Est-ce qu'il y a un mari?

— Non.

— Un enfant?

— Non.

La voix de madame de Grémilly baissait à chacune de ses réponses. La limpidité de ses beaux yeux noirs se troublait, sa poitrine se

soulevait, pourtant elle ne voulait pas avouer encore.

— J'ai fait cinquante lieues pour savoir la vérité, reprit la mère obstinée; quelle qu'elle soit, je la veux.

— Tu l'as prévenu de ton voyage? demanda vivement la maîtresse.

— En aucune façon, il serait venu avec moi : tu le connais bien, j'ai eu de la peine à trouver un prétexte, une visite à un notaire de Paris. J'ai même laissé croire que je n'aurais pas le temps de t'embrasser.

— Tu as bien fait. Rassure-toi, Geneviève, s'il y a un malheur dans cet amour, ce n'est pas Philippe qui le supportera. Il ne souffre que de pitié. Il n'a pu s'éprendre que d'une femme...

— Honnête? vas-tu-dire. Alors, elle ne lui a pas cédé.

— Tu es cruelle.

— Je suis franche.

— Tu rabaisses Philippe.

— Au contraire! je le crois capable de l'amour le plus sublime et le plus désintéressé.

— Et moi aussi.

— Seulement, quand on cède, il faudrait avoir le bon goût de céder jusqu'au bout. Nos mères appelaient cela un caprice.

— Tu ne crois donc pas à des chutes fatales, involontaires?

La bonne madame de Luzay se croisa les bras et réfléchit, comme s'il se fût agi de donner son opinion sur un champ, une vache ou une vigne.

— Non, dit-elle, je n'y crois pas.

Jeanne battit ses yeux de ses paupières, moins pour les voiler que pour en ranimer l'éclat; une sorte d'indignation s'emparait d'elle.

— On voit bien que ta vie active ne t'a pas laissé le loisir des rêves.

Cela fut dit d'un ton de Parisienne qui blessa la provinciale : la vicomtesse se mordit les lèvres. La rougeur de pivoine de ses joues devint une rougeur de brique.

— T'imagines-tu par hasard, reprit-elle d'un ton de confidence, fier et humble à la fois, que je n'aie jamais été tentée, et qu'en faisant circuler plus fort le sang dans mes veines, je n'aie

pas parfois senti mon cœur brûler trop fort? Bien entendu quand j'étais jeune et veuve... Mais la pensée de mon fils a été ma plus grosse vertu et elle m'a suffi. Supposes-tu Philippe pouvant soupçonner sa mère, ou apprenant qu'on la soupçonne?

— Mais celles qui n'ont pas d'enfant pour les soutenir?

— Il y a toujours dans la vie un devoir auquel on peut s'attacher, comme avec des cordes pour voir la tempête, sans se laisser emporter par elle.

— Un devoir! s'écria presque madame de Grémilly exaspérée. Crois-tu qu'il n'y a pas des devoirs dont le charme même puisse devenir un poison? On s'applique à comprendre, à admirer une âme noble, délicate ; on craint pour elle les périls vulgaires, on veut la préserver, l'envelopper, et puis, un jour, trop tard, on s'aperçoit que l'âme a un corps ; les sens étourdissent la raison. Tu admets qu'une jeune fille mariée à un jeune homme qu'elle ne connaissait pas la veille du mariage finisse par l'aimer moralement, physiquement, complètement, et

tu ne crois pas que la femme qui a commencé par admirer, étudier, analyser l'esprit soit prise d'un vertige, quand l'arome de la chair se mêle à ce parfum divin?... Mais comprends-moi donc!

Madame de Luzay émue, prévenue, effrayée, commençait à trembler, elle baissait la tête.

Jeanne de Grémilly pressant les mots, les faisant vibrer au passage, se redressa, se raidit et avec intrépidité :

— Si je te nomme la maîtresse de Philippe, si je te mets en face d'elle, que feras-tu?

Ainsi défiée, mécontente de ce qu'elle pressentait, madame de Luzay se leva toute droite, en fermant les mains comme pour une menace.

— Tu la tuerais?

— Pour qu'il la pleure! Non.

Elle se laissa retomber dans un fauteuil et d'une voix qui se brisait :

— Je lui dirais : « Si vous avez un sentiment d'honneur survivant à votre faute, aidez-moi à apaiser le remords ou la honte dans le cœur de mon enfant. Si vous êtes une femme sans foi, je ne vous crains plus et je le délivrerai sans

vous... » Nomme-moi cette femme et conduis-moi vers elle.

Jeanne de Grémilly eut un frisson de révolte, un tremblement comme en a la terre minée, par le feu, avant une explosion. Puis son orgueil monta si haut, qu'elle s'en sentit abandonnée. Elle fléchit, glissa et très pâle, comme on s'agenouille au confessionnal, elle s'agenouilla devant la mère de Philippe, lui envoyant sa pâleur ; et la mère, effrayée, tremblante, reculant devant une vérité monstrueuse, impossible, la regardait; elle fit un effort de charité, et, du geste, voulant relever son amie :

— Ce n'est pas ta faute, s'il a connu, aimé cette femme, murmura-t-elle d'une voix entrecoupée, relève-toi...

Madame de Grémilly demeura agenouillée, et, ouvrant démesurément les yeux pour se faire voir tout entière à cette myope volontaire :

— Je suis la maîtresse de Philippe, dit-elle.

Madame de Luzay recula son fauteuil avec horreur, et, avec un réel effroi :

— *Vous !* cria-t-elle, en reniant l'amitié sacrilège.

— Oui, moi !

— Vous sa mère, comme je le suis !

La mère jalouse se vengeait par ce reproche d'inceste.

— Non, repartit madame de Grémilly, dont le cœur se fondit dans les larmes, je n'ai été la mère d'aucun être dans ce monde. Cette adoption que tu me contraignais d'accepter, j'ai voulu sincèrement en assumer les devoirs. Je n'avais jamais aimé. Ma première tendresse a été un amour d'amante. Toute autre que toi ne pourrait la vaincre. Je n'avais qu'à vouloir, pour être la femme de ton fils, qui n'est pas mon fils.

— Toi ?

Les yeux de madame de Luzay eurent un éclair de compassion involontaire qui se perdit dans un regard d'ironie. Elle ajouta :

— Toi ! ma contemporaine, mon amie !

— Oui, nous sommes vieilles, n'est-ce pas? Depuis une heure, tu me l'as assez dit ! Je me suis vue en toi, telle que je devrais être, mais telle que je ne suis pas. J'avais réservé ma jeunesse ; je la perds, depuis que tu es venue. Je vais vieil-

lir en me déchirant le cœur, puisqu'il le faut. Puisque je te dis tout, et que tu peux tout entendre, laisse-moi achever. En refusant de m'écouter, tu offenserais l'honneur même de ton fils, qui souffre d'un amour loyal, de part et d'autre, dont sa jeunesse veut s'affranchir, mais que son estime, entamée et persistante, lui défend de briser.

La mère de Philippe, devenue attentive, perdait de sa colère en écoutant. Sa raison prompte reprenait du sang-froid, maintenant qu'il s'agissait de scrupules honnêtes et non plus de passions.

— Tu es bien sûre que mon fils est seulement malheureux par les craintes et le désir de te quitter? demanda-t-elle un peu rudement, mais avec une rudesse de médecin.

— Oui. Philippe ne m'aime plus, car il m'a aimée. Il me sent mal résignée. Hier, je défendais mon amour en provoquant sa générosité. Je le connais bien. Il ne veut pas devoir la liberté à quoi que ce soit qui ressemble à de l'ingratitude. Il se défendrait d'être heureux de l'amour d'une autre, si son bonheur devait me rendre

jalouse, ou me châtier. Voilà tout son mal.

— Est-ce qu'il en aime une autre?

— Oui, il aime ma nièce, Louise de Courlieu.

Madame de Luzay tressaillit. L'égoïsme maternel lui fit faire un geste qui paraissait trancher la question :

— Eh bien, s'il en est ainsi...

Jeanne l'arrêta.

— C'est précisément son amour pour Louise qui rend la solution difficile et non impossible. Peux-tu me demander la main de ma nièce ? Peut-il l'accepter, en voyant que je m'immole?

— Mais, si je lui jurais, moi, sa mère...

— Ah ! tu ne peux effacer de sa mémoire des jours d'intimité si profonde, que j'aurais de la peine à le tromper, et qu'il ne me serait pas permis de le désabuser. Mentir nous est défendu, au delà de certaines formules. Tu ne le persuaderas pas de mon indifférence, quand je viens de lui donner des preuves de ma jalousie, et, si je me sacrifiais, purement et simplement, il répondrait à ce sacrifice comme à un défi. Pourquoi as-tu un fils si généreux, si noble?

La mère de Philippe ne put retenir un sou-

rire. Elle était flattée dans son orgueil maternel. Elle mit la main sur ses yeux et délibéra longtemps, pour une situation pareille; puis, soulevant son amie, et la forçant à se relever, à reprendre sa place :

— Je n'ai ni à te pardonner, ni à t'excuser, dit-elle tristement. Je verrai plus tard. J'ai été imprudente. Si je t'avais revue, avant de te l'adresser, j'aurais peut-être pressenti le danger. Ce qui importe maintenant, c'est de vous sauver tous deux. Je ne veux pas plus ta mort que celle de mon fils. Je ne m'attendais pas à un pareil drame. Dans mon vieux château, au milieu de mes paysans, j'ai perdu la notion de toutes ces complications de la vie. Pourtant, les portraits de mes aïeules, s'ils se mettaient à parler, pourraient me raconter des histoires pareilles, ou pires encore !... Je suis abasourdie. Une seule chose me plaît, c'est l'amour nouveau pour ta nièce. Crois-tu qu'elle l'aime?

— Oui.

— La pauvre enfant se doute-t-elle de ce qui s'est passé, de ce qui se passe?

Jeanne baissa la tète et murmura un oui tremblant.

— Imprudents ! reprit madame de Luzay, vous avez jeté au vent des étincelles qui ont mis le feu ! Comment as-tu pu avoir ta nièce pour rivale ?...

Madame de Grémilly pouvait se défendre d'une rivalité. Elle raconta ce qui s'était passé, à la réception de la lettre de Philippe. Jusque-là, elle n'avait rien vu, rien deviné. Elle ne se défendit pas de la fièvre qui l'avait agitée, qui la troublait encore. Elle ne jura pas que toute flamme était éteinte en elle. Quand elle eut terminé sa confession, elle ajouta avec noblesse :

— Ne crois pas que je sois déjà en veine de guérison, parce que j'ai ouvert mon cœur. Je me guérirai ; je deviendrai la vieille que je devrais être ; mais je ne la suis pas encore. Mon rôle, devant moi, m'est facile ! Il ne l'est pas envers Philippe. Il faut qu'il arrive, tout à la fois, à aimer Louise par-dessus tout, et que le reste de notre amour, gardé dans son souvenir, ne s'aigrisse pas, jusqu'à le lui rendre odieux. Ne crois pas à une résistance de ma va-

nité. Seulement, je ne veux pas être maudite, non pour moi, mais pour lui; cela lui porterait malheur. Comment lui faire aimer Louise plus qu'il ne m'a aimée, si je ne disparais pas? Puis-je disparaître, sans trahison envers moi-même et envers lui? Il me ménagera présente; il me détestera absente. Je ne veux ni des ménagements qui prolongeraient son supplice, ni de la haine surtout qui nous abaisserait. Par Louise, il deviendra mon fils; il faut que je m'élève à cette maternité-là. Je veux user le passé, sans l'anéantir. Que pensès-tu, Geneviève?

— Je pense qu'il y a encore bien de la jeunesse dans ta logique; mais tu es vaillante. Quand tu auras mon âge, tu verras que les choses sont toujours plus faciles à arranger qu'on ne le croit. Je pense que tu as bien fait de l'empêcher de partir pour ce pays de nègres. Il y serait mort. Je pense que Louise de Courlieu fera bien mon affaire comme bru et que je suis une sotte de n'avoir pas pensé qu'elle était là, quand je t'ai envoyé Philippe. Si j'avais commencé par te la demander, tu ne

te serais pas avisée de te substituer à elle.

Madame de Grémilly eut un sourire indécis.

Madame de Luzay n'insista pas. Elle dit seulement avec un soupir :

— Nous allons nous donner bien de la peine ; ce n'est pas pourtant la peine qui m'effraye. Ma tâche est plus facile que la tienne.

— Tu as peur que je ne trahisse?

— J'ai peur de ce qu'il y a de subtil dans tes projets.

— Si tu réponds de ton fils, je pars, et ne reviendrai jamais.

— Non, non, reste.

— Il y a bien une solution; mais elle est hasardeuse, reprit madame de Grémilly.

— Laquelle?

— M. Brazier, qui ne sait rien, qui ne voudra jamais rien savoir, ne demanderait pas mieux que de m'épouser !

— Tu ferais cela? répliqua l'honnête madame de Luzay presque indignée.

— Ce serait un genre de suicide qui ne donnerait aucun remords à Philippe.

— Il m'en donnerait, à moi. Je te défends

d'y songer, avant au moins que tu n'aies des cheveux blancs.

— J'en aurai peut-être demain, soupira Jeanne; mais tu as raison, ce serait un moyen vulgaire, indigne de moi et indigne de M. Brazier. Je trouverai mieux !

Les deux amies entrèrent alors dans le détail du complot qu'il s'agissait d'organiser. Leur conférence interrompue fut reprise dans la soirée. Louise, sans rien deviner, les laissa seules, avec le pressentiment confus que ses rêves n'y perdraient rien.

X

Le lendemain, madame de Luzay retourna chez elle, avec un grand espoir.

Elle était rassurée sur le compte de Philippe. Ce qu'elle n'avait pas bien compris d'abord dans les explications de Jeanne de Grémilly, ni dans la stratégie diplomatique de son amie, était devenu clair dans son esprit, après un bon sommeil. Les gens actifs ne passent pas leurs nuits à rêver; mais les rêves travaillent pour eux et, dans le moulin dont les ailes sont arrêtées, préparent la mouture du lendemain.

En s'éveillant, reposée de son voyage, la vicomtesse trouva les choses bien arrangées.

Elle admira son amie, et, comme il lui restait de grands souvenirs littéraires, elle trouva que Jeanne était supérieure à madame de Warens, le type des femmes qui initient les jeunes gens à l'amour, et que, génie à part, Philippe valait mieux que J.-J. Rousseau. Tout en prenant le café, avec du beurre de Paris, qu'elle trouva presque aussi bon que le beurre de ses fermes, elle se réjouit ingénument et malicieusement de son voyage.

Louise l'avait charmée. La fortune de la tante avait de quoi satisfaire l'ambition d'un prétendant qui eût songé à une dot; mais la mère, pratique, pouvait y songer. La confidence de cette passion dont le fils avait été l'objet ne la scandalisait plus en rien. Elle avait découvert, en prêtant l'oreille et le cœur au récit de Jeanne, la confirmation de ce que son orgueil maternel savait bien, que son fils était un séducteur irrésistible, et que la femme de quarante ans, belle, intelligente, souveraine dans Paris, était bien excusable d'avoir subi le prestige d'un vainqueur.

Cette femme, encroûtée dans la province,

n'était pas fâchée d'avoir compris et quasi pardonné ce roman, si essentiellement parisien. Sa causticité rustique en était émoustillée, et cette chrétienne n'était pas froissée d'avoir été remise, pour quelques heures, dans un courant de galanterie. C'était la friandise d'un péché qu'elle goûtait sans le commettre.

Elle donna de bon cœur un baiser de bonjour à son amie, reconnaissante de la trouver jeune, puisqu'elle avait son âge. Elle embrassa Louise de Courlieu avec bon appétit, et, après avoir fait dans Paris une seule visite, non chez un notaire, mais chez une fabricante de corsets à la mode, elle se mit en route, impatiente de retrouver son fils.

Après ce départ, madame de Grémilly resta une heure enfermée dans sa chambre, sous l'accablement d'une victoire commencée, qui la brisait comme une défaite.

Elle ne voulut pas s'attarder à regarder en arrière; elle ne se demanda pas si elle avait bien agi; elle était persuadée d'avoir pris le parti le meilleur; mais cette satisfaction était douloureuse. Elle n'osait ni trop admirer Phi-

lippe, dans son inquiétude, de peur de le regretter trop, ni le trouver faible, pour n'avoir pas à le diminuer dans son estime.

Elle était dans l'énervement des femmes opérées et délivrées qui pleurent, dussent-elles se réjouir plus tard. Elle pleura doucement, avec délices, répandant des larmes amassées depuis longtemps et qu'elle ne soupçonnait pas. Elle espérait que ces pleurs inaccoutumés lui creuseraient les joues, dissolveraient et dissiperaient ce qu'il y avait encore d'obstinément jeune en elle; puis, quand elle eut savouré toute sa faiblesse, elle se souleva, se retrempa dans ses résolutions, et, pour commencer son œuvre, alla causer avec sa nièce, dans la chambre de celle-ci.

Louise ne devinait rien de ce qui s'était passé, ne comprenait rien. Tout l'étonnait, sans l'alarmer, mais en la déconcertant un peu. En se retirant la veille au soir, madame de Luzay l'avait embrassée, comme on bénit. Le matin, en sortant, la vicomtesse lui avait répété sur les joues : « Au revoir ! au revoir ! » avec une belle humeur engageante. Sa tante avait été cares-

sante sans caresses. Que signifiait cela? Quel complot se formait à son insu? pour elle, ou contre elle? la ménageait-on pour la frapper doucement? ou bien, lui donnait-on des espérances qu'elle pût accueillir?

Elle fut bientôt fixée par madame de Grémilly.

La jeune femme de quarante ans n'avait pas eu le temps de vieillir en une nuit, et, malgré la douleur qu'elle concentrait, ses cheveux n'avaient pas blanchi. Elle entra dans la chambre de Louise, aussi belle, un connaisseur comme M. Brazier l'eût trouvée plus belle que jamais. Sa beauté avait reçu la rosée qui renouvelle la grâce féminine, et désormais il y avait, dans l'éclat de ses yeux, une volonté du bien qui les rendait plus éloquents encore, et sur sa bouche un attendrissement chaste qui donnait un miel nouveau à chacune de ses paroles.

Louise fut frappée de cette lumière, et touchée de cette visite. Sa tante l'appelait toujours, mais ne venait jamais la trouver. Sa chute et sa fièvre avaient été le prétexte unique d'une

visite qui ne paraissait pas devoir se renouveler; aussi la stupeur délicieuse de la jeune fille fut-elle profonde.

— Tu as besoin de moi, ma tante?

Louise ne tutoyait pas toujours madame de Grémilly, qui ne s'apercevait pas de ces variations de langage. Il y avait des moments de froideur où la jeune fille gênée prenait des façons de parler indirectes, contournées, pour ne pas dire *toi*. Mais, si la tante était, d'ordinaire, indifférente à ces alternatives de familiarité et de respect exagéré, elle sentit, ce jour-là, la douceur de la question.

— Non, mon enfant, dit-elle, je n'ai besoin que de causer avec toi.

Louise lui avança le seul fauteuil de sa chambre, se mit sur une chaise basse devant elle, à ses genoux. Cette attitude dans le salon eût probablement rappelé à madame de Grémilly les façons soumises de s'asseoir que prenait Philippe. Mais, dans cette chambre virginale, la tante ne vit que la nièce, et elle promena avec confiance les yeux autour d'elle, pour s'imprégner encore de cette invitation au courage, à

la sérénité, de ce parfum de vertu et de sacrifice dont elle avait besoin.

Louise, toujours un peu pâle, mais avec une clarté sous l'albâtre de ses joues, croisa naïvement les mains, et les yeux levés, avec une prière épandue dans leur azur, elle attendit. La petite cicatrice des tempes, qu'elle avait peut-être considérée au miroir quelques minutes auparavant, n'était pas cachée sous ses cheveux.

Madame de Grémilly la vit, et ce fut comme un signe qui l'exhortait.

— Mon enfant, dit-elle, j'ai causé de toi avec ma vieille amie madame de Luzay.

Elle insista sur le mot *vieille*, pour s'en vêtir, et sur le nom, pour montrer qu'elle ne le redoutait pas.

— Sais-tu le projet que nous avons formé? continua-t-elle vivement. C'est que tu pourrais devenir sa fille.

Louise, tout en espérant une bonne nouvelle, n'attendait pas celle-là.

— Oh! ma tante, dit-elle suppliante, comme pour demander que cette vision ne s'envolât pas.

Madame de Grémilly, à la dernière seconde, s'était fait violence pour dire cela. Mais, puisqu'elle avait pris le calice, il fallait le boire.

— J'ai dit à Geneviève, continua-t-elle, que je ne te contraindrais en rien; mais que, si ce mariage te plaisait...

La voix baissait de ton, et ce fut comme si elle eût craint d'être entendue que Jeanne ajouta :

— J'y consentirais.

Elle attachait une grande importance à cette promesse de consentement, voulant que Louise l'appréciât.

La jeune fille lui prit les mains, les baisa avec transport en retenant un sanglot de joie.

Madame de Grémilly n'osa pas retirer ses mains; mais, involontairement, elle les crispa sous la bouche qui les pressait, et elle fit planer son regard, avec une expression déchirante.

— Ah! ma tante, ma tante! murmura Louise.

— Seulement, pour que ce projet se réalise sans difficulté, il faut prendre certaines précautions et m'obéir en toutes choses.

Louise releva la tête. L'inquiétude lui revenait. Elle se renversa un peu en arrière. Elle se souvenait de la scène du salon. Mais, s'il y avait une brume légère sous les yeux de madame de Grémilly, il n'y avait pas de colère, de réticence; tout au plus distinguait-on un peu d'embarras.

— Peux-tu douter, ma tante, de ma soumission?...

— Ta soumission ne me suffit pas!..

— Mon respect, mon amitié...

— Je veux que tu m'aimes beaucoup, beaucoup, entends-tu? Ce ne serait pas pour te perdre que je ferais ce mariage... Ce serait, au contraire, pour avoir une fille... Va, crois-moi, mon enfant, je mériterais bien d'être aimée!

Les larmes montaient aux yeux de madame de Grémilly. Troublée, transportée, sentant, sans oser en mesurer toute la profondeur, qu'un grand sacrifice s'accomplissait, Louise se souleva, pour se jeter au cou de sa tante. L'effusion était trop hâtive. Jeanne étendit les bras en avant, et contraignit Louise à se rasseoir, en lui disant :

— C'est bien, c'est bien; je suis sûre de toi ;

mais je veux te faire acheter ton bonheur, pour que tu ne le doives qu'à toi... Oh! tu ne le payeras pas bien cher, va!... Vous vous aimez : vous croyez vous aimer... tu me l'as dit. Il faut que, madame de Luzay et moi, nous devenions absolument certaines de cet amour, pour que nous ne puissions concevoir aucune inquiétude sur votre bonheur.

Louise parut surprise. Elle mit une main sur sa poitrine, pour attester sa foi.

— Oui, reprit madame de Grémilly, avec un sourire dont la pointe la déchirait en dedans, toi, tu aimes?... Mais celui que nous te destinons, es-tu bien sûre...?

— Oh! ma tante!

Madame de Grémilly affermit sa voix et en même temps lui donna toute la douceur dont elle avait le secret :

— Les hommes, ma chère enfant, ne sont pas toujours aussi libres de leurs sentiments qu'ils s'imaginent l'être; souvent même la vivacité d'un sentiment nouveau n'est que l'irritation, la rancune, la peur qu'ils ont d'un sentiment ancien... Madame de Luzay et moi, nous voulons

être bien certaines que tu seras librement choisie et aimée, sans aucune pensée en arrière.. Il est la loyauté même, et toi, tu l'aimes. Mais la loyauté a ses scrupules qu'il faut ménager, dissiper; c'est à cela que nous voulons travailler; aide-nous par ta confiance en nous, absolue et discrète. Ne lui mens pas; ce serait inutile; d'ailleurs, tu n'auras qu'à lui répéter que tu l'aimes, et cela suffira. Mais ne lui dis rien de nous, ne t'étonnes de rien; va par les chemins que nous te ferons prendre, sans supposer une minute que nous puissions vouloir autre chose que ton bonheur, avec la certitude de l'assurer. Ne t'inquiète pas! je te jure...

— Oh! ma tante, ne jurez rien. Je vous crois, je m'abandonne à vous! dit Louise extasiée et qui voyait distinctement, à mesure que madame de Grémilly parlait, une irradiation de toute la flamme intérieure de cette femme héroïque se répandre sur son visage.

— Merci, dit Jeanne avec une reconnaissance sincère, merci, mon enfant... ma fille! Ah! j'ai besoin d'être aimée! je le serai en m'aimant moi-même, quand je te saurai heu-

reuse dans ton ménage... — dans ta famille.

— Ma mère chérie, tu verras ce bonheur-là, ton œuvre.

— Je ne le verrai peut-être pas! Il me vient des goûts de voyage; mais je saurai ta vie... Je ne suis pas une créancière bien exigeante. Sois heureuse, aime de toutes les forces celui que nous... que je te donnerai; oublie-moi, si tu veux, pendant quelques jours. L'égoïsme de ton bonheur sera ma récompense et ma joie maternelle.

— Ah! chère tante, que tu es bonne! que tu es grande! comme je comprends!

Qu'allait-elle dire? Madame de Grémilly l'interrompit :

— Tu me comprends; cela me suffit. Ainsi, c'est bien convenu. Laisse-toi conduire aveuglément. Si je te parais parfois moins favorable au projet que nous avons formé, ne t'alarme pas... Ce sera une ruse de guerre. Je voudrais avoir le mérite de te donner; il faudra que je me risque au rôle, moins généreux, de paraître te céder... C'est de la sratégie de coquette que je te dévoile. Je te déprave un peu, en te disant cela; mais il

faut bien que j'achève ton éducation, pour que tu sois l'honnête femme parfaite que je veux faire de toi.

— Ne crains rien, ma tante. Je ne demande pas mieux que d'être coquette, puisque vous serez là, mes deux mères, pour m'absoudre. J'ai peut-être de la vocation.

Elle rit avec des yeux humides.

— Tu as de l'esprit, ma fille ; c'est la vocation de tout. Montre-le, car il n'y a pas de cœur, là où il n'y a pas d'esprit. L'amour est la gloire de l'intelligence. Les sots ne savent pas aimer, puisqu'ils sont incapables de sacrifice. Tu aimeras, tu aimes, je serai fière de toi et de moi !...

Madame de Grémilly ne redoutait plus d'embrasser sa nièce. Elle l'attira à elle avec une bonne volonté qui excédait peut-être la sympathie, mais qui cependant était une hâte de la tendresse maternelle.

Elle lui insufflait pour ainsi dire toute son âme, comme si, en attendant que la maternité la ramenât à la vie régulière, elle eût voulu devenir morte pour quelque temps, n'osant plus souhaiter de l'être pour toujours.

XI

A peu près à l'heure où la tante et la nièce, dans les bras l'une de l'autre, formaient un pacte contre Philippe et pour lui, madame la vicomtesse de Luzay descendait, devant le perron de son château, de la voiture qui était venue la chercher à la gare.

Il me semble que le lecteur n'a pas besoin de la description du manoir, après la description de la châtelaine, et à cette phase de notre étude. On voit, sans que je la dépeigne, la maison du XVIII^e^ siècle, avec un seul étage, des balcons en fer aux fenêtres, des pots à fleurs sculptés, aux angles d'une balustrade qui en-

veloppait carrément le toit, des portes vitrées au-dessus de cinq marches, et une grille toujours ouverte, à dix mètres du perron. On entrait dans les bâtiments d'exploitation par une grande porte sur un des côtés, et madame de Luzay avait fait construire en face du château, sur le chemin, des granges superbes. Cela masquait la vue d'une sorte de petit vallon; mais la vicomtesse avait déclaré qu'à son âge, on devait fermer autant que possible l'horizon, et puis elle aimait mieux voir entrer son foin et son blé que voir passer au loin les voitures des autres.

Philippe l'attendait. Il avait beaucoup réfléchi après le départ de sa mère, et il s'était demandé si ce voyage improvisé avait eu réellement pour but la curiosité d'une propriété à acheter. Sa mère lui cachait-elle quelque chose? Il redoutait de l'avoir inquiétée par son dépit, par ses songeries à la réception de la dépêche ministérielle. Avait-elle reçu une lettre, un appel? Madame de Grémilly avait-elle attiré à Paris son ancienne amie de couvent, pour la duper ou pour lui tout avouer?

Il n'était pas sans remords sur son procédé envers Jeanne. Celle-ci pouvait se venger, en prenant sa mère pour arbitre. L'idée d'une confession lui paraissait possible ; il connaissait si bien la décision, l'énergie, au besoin, de madame de Grémilly. Comment sa mère aurait-elle reçu les aveux de Jeanne ? Quelle opinion rapporterait-elle de son fils ?

On voit comme il frôlait, dans ses conjectures, une partie de la vérité. Pouvait-il soupçonner la convention qui devait en résulter ? Son imagination n'aurait jamais été jusque-là.

La vicomtesse, un peu fripée du voyage avait sa gaieté habituelle. Pendant qu'on prenait dans la voiture sa petite valise et quelques boîtes contenant des sauces à essayer, des conserves à imiter, et son corset de la bonne faiseuse qui s'était trouvé à sa taille, elle disait, en embrassant son fils, avec une volubilité qui aurait dû paraître suspecte à Philippe :

— Décidément, les chemins de fer sont une invention admirable. Seulement, ils devraient bien ne pas coûter plus cher que le messager, pour le transport de nos légumes et de nos

fruits. J'irais moi-même une fois par semaine vendre à la halle!

— Ton voyage a été bon? lui demanda Philippe un peu rassuré.

— Très bon. J'ai rapporté des gourmandises. Mais n'appelle pas cela un voyage; je n'ai pas eu le temps de faire une visite.

— Pas une?

— Pas une, répliqua la partenaire de M. le curé, qui était habituée à le tricher un peu. D'ailleurs, elle pensait bien ne mentir qu'à moitié en laissant entendre qu'elle n'avait pas fait de visite, puisqu'elle n'avait pas quitté son logement. Seulement, elle n'indiquait pas son logement, et, en étant forcée d'avouer une course, elle ne disait pas non plus qu'elle avait été pour la faiseuse de corsets, et non pour le notaire.

— Tu n'as rien acheté? demanda Philippe en lui prenant le bras, pour la conduire.

— Non; l'affaire n'est pas bonne. Je voulais te donner un petit domaine, en dot; ma foi, si tu te maries bientôt, il faudra bien que tu te contentes de ne recevoir que des écus.

— Oh ! je te laisserai tout le temps de songer à une nouvelle acquisition, répartit Philippe en riant, mais en rougissant.

— Tant pis ! j'ai voyagé avec un couple qui partait certainement pour son voyage de noces. Cela m'a rendue jalouse...

Elle était dans le vestibule, ôtait son chapeau qu'elle plantait sans grande façon sur un porte-manteau, ne songeant plus à lisser ses brides et continuant avec une gaieté bourrue :

— C'est vrai ! j'aurais voulu que ce train déraillât pour avoir un prétexte d'amener ici ce jeune couple. Ah ! je vais écrire de bonne encre à madame de Grémilly. Elle aurait bien dû s'occuper de cela ! Mais ces belles dames de Paris sont toutes égoïstes : elles ne veulent pas perdre leurs cavaliers !

Philippe trouvait étrange que sa mère lui parlât ainsi mariage, à son retour, sans prendre le temps de respirer; pourtant, il n'eut aucun soupçon. Sa mère ne lui parlerait pas ainsi de madame de Grémilly si elle lui avait rendu visite.

Il croyait qu'en dépit de sa fierté, Jeanne était

incapable de ne pas charger la mère de Philippe d'un message indirect.

Avant le dîner, la fermière s'assura que tout était en ordre, que rien n'avait périclité pendant un jour d'absence; elle dîna de grand appétit, se réinstallant dans ses habitudes, voulant bien prouver à son fils qu'elle n'avait rapporté aucun sujet de trouble, de souci.

Mais, après le dîner, dans la béatitude légèrement exagérée de la digestion, prenant le bras de Philippe, elle alla se promener avec lui dans le parc.

— Si tu avais été à Paris, dit-elle après quelques pas dans une allée couverte, je m'y serais peut-être attardée, une semaine ou deux. Je me suis aperçu, rien qu'en voyant les magasins, que je m'encroûtais ici. Je ne veux pas vieillir plus vite qu'il ne le faut, faire peur à une bru, si je dois en avoir une bientôt.

Elle sentit remuer le bras de Philippe sous le sien.

— Ma chère maman, lui dit-il, tu es devenue taquine, c'est-à-dire Parisienne.

— Pourquoi ? parce que je songe que je

suis assez jeune pour être une grand'maman active, et que je ne le suis pas assez, pourtant, pour rester la maman-gâteau d'un grand fils qui va être un homme sérieux?

Philippe prit la main de sa mère et la porta à ses lèvres :

— Ne crains rien ! je suis encore tout petit.

Elle le toisa du regard :

— Tu es un colosse. Tu es à point, en tout cas, pour le courage, pour le devoir. Si, à ton retour à Paris, tu ne cherches pas une femme, comme je l'entends, une belle et bonne fille, une blonde, sais-tu ? habituée au travail, douce pour se plier à mes caprices, je fais faire une annonce dans les *Petites Affiches*, et, quand j'aurai trouvé ton affaire, il faudra bien que tu m'obéisses.

— Les jeunes filles comme celle que tu désires ne répondent pas à des annonces et ne se font pas annoncer.

— Eh bien, alors, trouve-les toi-même.

Philippe ne répliqua rien; mais sa mère remarqua qu'il marchait un peu plus vite et qu'il l'entraînait. Alors, après une

minute de silence, du ton le plus naturel :

— Il y a longtemps que je n'ai écrit à ma vieille amie Jeanne. Je vais lui faire la leçon, pour qu'elle te la fasse à son tour ; tu l'écouteras mieux que moi.

— Garde-toi bien de cela, maman ! s'écria Philippe, en essayant de dégager son bras.

— Est-ce que tu t'imagines que madame de Grémilly garde assez rancune au mariage pour ne pas se prêter à celui des autres ?

— Non, je ne crois pas cela...

— Est-ce qu'elle ne t'aime pas bien ?

Philippe regarda sa mère, étonné, effaré ; mais le ton simple, sans malice aucune, avec lequel l'excellente femme avait dit cela empêchait tout soupçon. Elle insista pour avoir une réponse.

— Tu as l'air de douter de son affection...

— Non, je n'en doute pas !

Philippe avait de la peine à garder une voix calme, et, au fond du cœur, la mère se réjouissait de cette contrainte.

— Eh bien, reprit-elle, Jeanne te prouvera son amitié en te mariant. Si tu nous résistes, je croirai, mauvais sujet, que tu as quelque lien

inavouable et difficile à rompre ; car je ne puis supposer une absence de vocation. Il faudra que je demande un rapport à ma vieille amie.

Était-ce le commencement du plan convenu qui faisait projeter ainsi par madame de Luzay la démarche qu'elle venait de faire? Ou bien était-ce de son propre mouvement que cette excellente femme, impatiente d'agir, tourmentait ainsi son fils?

Philippe gardait le silence, tout en marchant dans une allée de tilleuls. Il n'osait plus protester, et sa mère, qui n'avait pas ébauché pour rien, ni par hasard, le croquis de Louise de Courlieu, en parlant de la bru qu'elle souhaitait, se garda bien de le tirer de sa mélancolie.

En lui confessant le projet d'écrire à madame de Grémilly, elle savait bien qu'elle l'alarmait ; elle savait bien qu'elle l'amenait insensiblement à l'idée d'entrer en lutte contre Jeanne, pour se dégager sans forfaiture, et elle se réjouissait de le provoquer.

Les vraies mères ont leurs férocités. C'est la coquetterie féminine de leur tendresse.

Si elle eût osé, elle eût forcé Philippe à s'as-

seoir sur un des bancs de pierre de l'allée, et lui ouvrant son cœur, trahissant son amie, pour ne pas lui laisser le beau rôle, elle eût forcé Philippe à avouer sa passion, son amour nouveau; elle eût voulu l'entendre pleurer, pour l'embrasser en pleurant aussi, et elle eût, pour l'honneur de son sexe et de son amie, expliqué à son enfant qu'il dépendait d'une femme vraiment forte et vraiment grande, consentant à le rendre libre, et à lui donner Louise.

Mais madame de Luzay avait peur de sa rhétorique. Elle n'avait jamais été mêlée à une stratégie sentimentale. Elle avait surtout rapporté de Paris cette conviction facilement suggérée par madame de Grémilly, à savoir que Philippe était un héros et qu'il n'accepterait jamais un rôle amoindri. Sans doute, il avait eu son heure de faiblesse en voulant fuir; mais, sommé d'accepter un sacrifice, il s'immolerait, plutôt que de paraître profiter d'une immolation.

Elle l'avait trouvé au retour, pendant le dîner, moins troublé qu'avant son départ. Il avait certainement le remords de sa brutalité et l'espèce de rancune, qu'il croyait ressentir encore

dé la démarche faite auprès du ministre, allait vraisemblablement se changer en admiration pour cette femme ardente, prête à tout faire pour le garder, capable de tout faire pour le délivrer.

Elle s'en tint donc à la consigne qu'elle avait reçue, et ne dit que tout juste ce qu'il fallait pour inquiéter Philippe.

Prétextant un ordre à donner pour le lendemain, elle le quitta brusquement, le laissant dans le parc. Philippe voulut la reconduire.

— Non, non, dit-elle, pense à ce que je t'ai dit. Je n'ai pas besoin d'un bâton de vieillesse. Ah ! si j'avais une fille, elle m'attendrait dans ma chambre; je la bénirais avant de m'endormir...

Elle n'acheva pas la phrase, dans la crainte d'être malhabile à l'achever ; elle l'entraîna décousue, en s'en allant.

Philippe resta longtemps dans la caresse de cette chaude et belle soirée d'été, qui était pleine pour lui d'aromes confus. La tendresse de sa mère lui pénétrait le cœur, et madame de Luzay avait ramené de Paris, avec elle, même sans les

avoir vues, Jeanne et Louise. Il croyait n'avoir plus à choisir entre elles. Il était bien sûr d'aimer uniquement la jeune fille; mais le dévouement de la femme si supérieure, qui lui avait semé tant de grandes idées dans l'âme, l'accusait d'ingratitude s'il se détournait d'elle. Il ne pouvait se reprocher de la duplicité. Mais la témérité même du changement qui s'opérait en lui l'obligeait à des précautions infinies. On est toujours plus à l'aise pour mettre sa conscience d'accord avec le repentir, que pour maintenir sa conscience entre le devoir et l'égoïsme. Elles lui apparaissaient toutes deux dans leur éclat et dans leur bonté : l'une avait fait fleurir sa jeunesse, l'autre la rendait pensive et lui montrait la vie avec ses charges pieuses et ses obligations viriles. Mais, s'il devait être un homme, pouvait-il oublier le génie qui avait allumé son cœur et épanoui sa raison ?

Il marcha longtemps entre ces deux fantômes. Il sentait que l'un se penchait sur lui pour l'effleurer d'un souffle chaud et caressant, que l'autre était prêt à s'envoler chaque fois qu'il voulait le saisir, en lui montrant

en pleurant l'ombre qu'il fallait repousser.

Avant de se coucher, il écrivit à son ami Moncamp. Il ne lui demandait pas de conseil ; c'était convenu entre eux ; il le priait simplement de lui envoyer des nouvelles de madame de Grémilly et de sa nièce, suppliant ce confident fidèle de ne rien lui dissimuler.

Georges Moncamp lui répondit :

« Mon ami, je n'avais pas attendu ta lettre, pour me présenter plusieurs fois chez madame de Grémilly. Pendant quelques jours, la porte a été fermée. Elle ne recevait pas. La porte est rouverte ; mais le jour officiel des réceptions est effacé du calendrier. L'été a dissipé les amis, et je suis arrivé, paraît-il, aux heures des promenades. Tantôt, un hasard très heureux m'a servi. On m'avait répondu que ces dames étaient sorties, et, comme j'allais dépenser ma quatrième ou cinquième carte, une voiture s'est arrêtée. Madame de Grémilly rentrait avec mademoiselle Louise, et m'a gracieusement obligé à lui faire ma visite. Elles-mêmes semblaient en visite ; car elles m'ont reçu avec leurs chapeaux

et leur toilette de visite. Était-ce cette tenue armée qui leur donnait un air tranquille? Je te parle en toute sincérité; on ne meurt pas de ton absence; rassure-toi. Jamais elles ne m'ont paru si charmantes. Je n'ai pas eu de précautions à prendre pour parler de toi. Madame de Grémilly la première m'a demandé de tes nouvelles, s'est informée de l'époque de ton retour. Devant sa nièce (tu comprends l'importance de ce détail), elle s'est expliquée sur l'histoire de la mission à Haïti. Elle s'est vantée d'avoir obtenu du ministère que l'on te retînt à Paris. Pendant ces explications, mademoiselle Louise souriait à sa tante, librement, semblait approuver ce qu'elle disait. Si je n'étais pas ton confident, si je ne savais pas ce qui s'est passé l'autre soir, dans la serre, je pourrais jurer qu'il y a seulement pour toi dans cette maison d'élite une grande et sincère amitié.

» Dissimulait-on ? Ces âmes fortes craignaient-elles un espionnage ? Voulaient-elles me défier? Sont-elles d'accord ? Elles ont été impénétrables et pourtant d'une franchise de maintien qui me stupéfiait.

» Mon ami, mon ami, ces deux femmes sont sublimes et se valent. J'ai cru un instant que j'allais percevoir une lueur. Madame de Grémilly s'est excusée d'avoir fermé la porte à ses meilleurs amis. « Louise, m'a-t-elle dit, a eu quelques » jours de fièvre ; j'étais moi-même un peu fa- » tiguée. Mais, maintenant, Louise est guérie ; » je suis reposée... peut-être irons-nous bientôt » à Trouville. » J'ai regardé Louise ; elle souriait à sa tante. J'ai cru remarquer alors un peu de pâleur sur ses joues ; mais cette pâleur-là n'était sans doute qu'une illusion de ma curiosité déçue.

» Voilà, mon cher ami, le rapport exact que tu me demandes. Je m'abstiens de tout commentaire. A vrai dire, que conjecturer ? Je suis toujours (sans savoir rien de ce qui a pu se passer entre la tante et la nièce) de ma première opinion. Ce que l'on dissimule n'a rien qui puisse t'inquiéter. L'orage peut agiter les eaux les plus limpides, mais il ne les trouble pas longtemps ; rappelle-toi comme, après la tempête, nous voyions toujours la profondeur bleue du lac Léman.

» Quand reviens-tu? Si j'avais eu de mauvaises nouvelles, je te les aurais portées. Vas-tu prendre celles-ci pour douteuses? Alors, si j'ai mal vu, viens voir par toi-même. Si l'on dissimule ici quelque souffrance, je te souhaite de souffrir de cette façon-là. Tu n'auras pas besoin de consolation, et tu me feras t'aimer dix fois plus encore si c'est possible.

» Ton caniche,

» GEORGES. MONCAMP. »

Cette lettre de Georges ne rassura pas Philippe, autant qu'on pourrait le croire.

Voulait-il être rassuré? Combien de fois ne demandons-nous pas à avoir confiance, pour être inquiétés?

L'intention de Georges, ce jeune diplomate d'instinct, plus rusé que M. Brazier le diplomate de profession, n'était peut-être pas d'ailleurs de rassurer Philippe. Celui-ci ne vit nettement qu'une chose dans cette lettre, c'est que Louise, d'après l'aveu même de madame de Grémilly, avait été malade; c'est que son ami l'avait trouvée

avec un reste de pâleur, c'est que Jeanne avait un aspect tranquille et triomphant.

De quoi triomphait-elle ?

L'idée qu'elle pût triompher de lui, d'elle et de Louise en son absence, lui devenait insupportable.

Par cette merveilleuse facilité que l'homme trouve à se contredire, Philippe, qui savait bien à quoi s'en tenir sur l'héroïsme de madame de Grémilly, n'eut pas la pensée que ce bel air triomphal de Jeanne était une première conquête d'elle sur elle-même. Lui, si généreux, si disposé à quelque entreprise chevaleresque, il céda son cœur à la morsure de son nouvel amour et d'un peu de dépit.

Il décida que Jeanne, qui n'avait jamais adopté sa nièce, tyrannisait celle-ci, en obtenant la résignation, la contraignant à sourire. Elle avait sans doute pénétré leur secret, ou elle le pressentait assez pour s'en armer. D'un autre côté, n'était-il pas singulier que cette femme emportée vers lui, la veille de son départ, qui avait répondu à sa fuite par une démarche hostile, eût recouvré subitement son sang-froid

et ne fût pas plus agitée de son absence !

Il oubliait, l'ingénu, que, pendant leur liaison orageuse, madame de Grémilly avait toujours gardé pour le monde ce masque impassible ; qu'il s'était émerveillé bien souvent avec reconnaissance de l'empire de cette femme sur elle-même, de son habileté magistrale à ne rien laisser soupçonner de leur passion, et le courage dont il était fier, il le méconnaissait tout à coup.

La misanthropie n'est qu'un abîme qui se creuse dans la conscience d'un observateur incomplet. La vérité absolue, celle qui préside à la vie universelle, c'est qu'il faut croire énergiquement à l'imperfection humaine, plus qu'à la méchanceté des hommes. Celui qui aurait, parmi nous, l'attribut divin de tout lire, de tout scruter dans nos sentiments, derrière nos intérêts, serait indulgent, n'aurait pas d'enfer pour y mettre ses ennemis, et aurait à peine un purgatoire pour ses amis.

Philippe, jugé en ce moment par un philosophe qui n'aurait pas mes raisons de le bien connaître, serait condamné comme un ingrat.

L'égoïsme charmant de sa jeunesse serait taxé de perfidie. N'aurait-on pas eu déjà des motifs apparents pour lui reprocher ces deux amours presque parallèles? Des gens moraux ne se scandaliseraient-ils pas de cette désertion, après s'être scandalisés d'une sorte d'inceste? Les gens du monde, si on en appelait à leur témoignage, ne déclareraient-ils pas que l'honneur condamnait Philippe à feindre d'aimer toujours, et à rester fidèle, au prix d'un mensonge, à l'amour disparu, en sacrifiant l'amour naissant? Les conventions sociales n'auraient-elles pas consacré l'infraction à la vertu usuelle en faveur de la belle tenue des coupables?

La nature physique et la nature intellectuelle ne subissent pas ces lois; elles n'ont pas de raisons pour obliger l'homme, devenu forçat, par sa faute ou par les circonstances, à la fidélité envers son boulet.

Ce dernier terme peut être doré, émaillé, il est l'expression fatale. L'homme que ne retient pas l'amour de sa chaîne ne voit rien de plus légitime que sa liberté. Il y aspire, comme la plante enfermée aspire au soleil et à la rosée.

Dans cette histoire vraie, je veux prouver que le monde le meilleur souffre, autant par le fait des honnêtes gens que par la malice des coquins.

Depuis madame de Luzay jusqu'à M. Brazier, dans ces êtres tous estimables, dont je raconte les souffrances, il y avait des dissimulations obligées, des maladresses fatales, des injustices passagères; il n'y avait pas une mauvaise intention. Chacun allait à la satisfaction d'un sentiment pur, par des moyens qu'il croyait irréprochables, les jugeant nécessaires, et qui brusquement dévoilés à un spectateur superficiel eussent semblé au moins équivoques.

Il y a toujours dans l'homme le plus fort, dans la femme la plus intelligente, une enfance de l'âme, devant la vétusté du monde, qui les rend subitement naïfs ou maladroitement roués avec une innocence qui les absout.

Quand nous prédisons aux petits enfants, surpris en faute, qu'ils seront un jour de grands mauvais sujets, nous les calomnions et nous nous oublions. Leurs passions primitives les rendent aussi malfaisants que nous le serons un jour, sans que leur pureté soit ternie.

Cela dit pour empêcher des préventions; et, cette petite lumière mise dans ma lanterne, je continue.

Philippe, à la réception de cette lettre, résolut de partir aussitôt pour Paris. Sa mère, sans l'interroger, eut un battement de cœur presque heureux à cette nouvelle; mais elle dissimula son espérance sous une petite feinte de chagrin.

Elle écrivit bien vite à madame de Grémilly pour la prévenir, pour se rendre utile de loin, par surcroît de précaution, redoutant l'effet, avec un peu de fatuité maternelle, de l'apparition subite de son fils.

Quand Philippe fut parti, elle regretta de n'avoir pas imaginé un moyen de partir avec lui, de l'accompagner. Il allait certainement se passer des choses belles et touchantes qu'elle ne verrait pas.

Elle eut, pendant toute la journée qui suivit ce départ, la tentation de mettre le curé dans la confidence; mais le brave homme était si maladroit aux cartes, qu'il devait l'être à cet autre jeu. A quoi bon le prendre pour vis-à-vis, s'il ne pouvait être un partenaire?

Elle se borna à lui demander de penser à Philippe, quand il dirait la messe, et à brûler un cierge à la chapelle de la Vierge.

Si contente qu'elle fût, au fond, de ce départ dont elle attendait de grands résultats, avec quelque bonheur qu'elle acceptât la solitude, elle eut pourtant une émotion qui paraissait traduire du chagrin et elle avait dit à Philippe avec une sensibilité qui ne lui était pas habituelle :

— Tu sais ce que j'attends de toi? J'ai moins d'ambition pour une belle place qui ne t'agrandira pas le cœur, que pour un mariage qui te rendra heureux!

Philippe, sans s'engager plus qu'il ne l'avait fait jusque-là, se résigna pourtant à répondre :

— Sois tranquille, maman, je n'oublie rien!

La bonne dame eut une vraie larme; mais, quand la voiture qui emportait Philippe eut disparu derrière la grange, elle essuya vite cette larme intempestive, et, rentrant gaiement au château, elle songea qu'il serait peut-être temps de faire arranger, pour chambre nuptiale, certaine belle chambre à trumeaux qui servai

aux hôtes notables, au préfet, par exemple, quand il faisait dans le pays les tournées de revision, ou bien à l'évêque, quand il venait pour les confirmations.

— Je caserai ces messieurs dans la bibliothèque, se dit-elle; ils auront de quoi lire.

Elle s'aperçut seulement alors, pour la première fois, qu'elle avait fait coucher M. le préfet et monseigneur en face d'un trumeau représentant un berger et une bergère se *confirmant* dans leur amour et passant la *revision* d'un régiment de *tourterelles*.

XII

Les femmes sont d'instinct des comédiennes sublimes; mais, quand il faut jouer les comédies au bénéfice de leur passion, elles gâtent souvent leur génie. Les plus fortes ont des maladresses d'ingénues. Le fond héroïque de leur nature qui tolère les diplomaties mondaines, se sent mal à l'aise devant la nécessité d'un mensonge qui doit lui profiter, c'est-à-dire l'aider au devoir.

Madame de Grémilly s'était tracé un plan admirable, qui se résumait à détacher d'elle Philippe doucement, à user son prestige, sans lui sacrifier ce qu'une femme de son rang ne doit jamais abandonner, sa dignité personnelle.

La théorie vulgaire des héroïnes qui se font mépriser et haïr ne pouvait pas convenir absolument à cette femme délicate, vivant d'estime. Ce procédé, si souvent exploité au théâtre, de feindre l'ivresse, pour dégoûter de soi les gens amoureux de l'eau claire, la révoltait.

Elle pousserait la science mondaine jusqu'au paroxysme. Elle se ferait admirer toujours pour son esprit; seulement elle aurait trop d'esprit; ce serait sa rouerie, et Philippe, criblé par elle, aspirerait forcément à la candeur.

C'était le complot d'une stratégie supérieure. Mais il y a des instants dans les combats les mieux préparés, où tout se résume et se réduit dans ce dilemme: vaincre ou mourir. Madame de Grémilly était de ces désespérées de courage qui choisissent de mourir, plutôt que vaincre à tort à et travers.

Elle avait bien repassé son rôle, en prévision de la visite de Philippe. Madame de Luzay s'était avisée trop tard de la prévenir. J'ai dit qu'elle écrivait peu, et elle remuait la plume longtemps entre les doigts, avant de lui dire sa pensée. Sa lettre n'arriva donc qu'une heure

avant Philippe. Mais Jeanne attendait intrépidement l'échappé repentant. Elle était sûre d'elle-même. Elle se disait qu'après tout, cet élève devenu trop cher, était encore bien provincial, et qu'elle était une des Parisiennes les plus renommées. Il était impossible qu'elle n'en eût pas raison en une heure de causerie, de félinerie.

Elle put se féliciter de ce résultat, au début de la visite.

Philippe n'avait pas fait de calculs si profonds. Sa jeunesse était toute son habileté. Son amour nouveau était tout son calcul; son admiration pour madame de Grémilly lui donnait l'assurance de la victoire; la lettre de son ami le rassurait encore. Ce qui le troublait, c'était surtout la pudeur de son égoïsme qui cherchait à se dévouer en se satisfaisant.

En sonnant à l'hôtel de madame de Grémilly Philippe ignorait qu'elle connût le secret de Louise et le sien. Il ne demandait pas mieux que de le révéler au plus tôt, à la première occasion, et peut-être espérait-il que cette occasion naîtrait dans la première visite. Si Louise était là, il la prendrait à témoin; si elle

était absente, il aurait plus de courage encore pour tout dire et pour tout souffrir.

Louise n'était pas là, et l'on verra si l'occasion s'offrit pour lui de parler librement.

Madame de Grémilly l'attendait, et, tous les jours, vers la même heure, sous un faible prétexte, même sans prétexte, elle éloignait sa nièce, qui avait promis d'obéir en toute chose, ne doutant pas de la parole de sa tante.

Philippe entra, rougissant, tant il avait peur d'être pâle. Il avait eu précisément cet incarnat sur les joues, la première fois qu'il s'était présenté avec la lettre de sa mère, et l'embarras de sa situation nouvelle lui donnait l'aspect naïf de son premier embarras de provincial.

Il avait été se retremper à la campagne, dans la grâce, dans la beauté. Les soucis d'amour étiolent les cœurs épanouis, mais épanouissent, sous la rosée ou sous les larmes les cœurs à peine entr'ouverts.

Jeanne ressentit, en le voyant, le choc qu'elle n'avait pas prévu, mais dont elle eût pu se souvenir. Elle le trouva plus superbe qu'à sa première apparition. La fierté de ce qu'elle avait

ajouté elle-même à cette puissance juvénile se mêlait, pour l'excuser, à l'admiration ravivée. Tout son amour, qui de bonne foi voulait se résigner, se concentra dans un élan secret, dans une tendresse suprême, pour le saluer et le bénir. Elle ne pouvait plus lui tendre les bras; secrètement, elle lui tendit le cœur.

— Je viens me faire gronder, dit le jeune homme en s'avançant.

Il ne chercha pas la main qu'il baisait d'habitude. Madame de Grémilly s'était doucement croisé les bras, dans une attitude ironique de vieille amie, de grande marraine qui va prononcer une semonce. Le siège bas, complice des ardents tête-à-tête d'autrefois, sur lequel il s'asseyait d'ordinaire pour que sa tête ne dépassât pas les genoux de son amie, n'était pas à sa place ordinaire.

— Pourquoi vous gronderais-je? répondit madame de Grémilly, qui avait prévu cette entrée en matière. Vous avez, au contraire, bien profité de mes leçons. Je vous avais recommandé à M. Brazier. C'est mon maître en diplomatie, mon répétiteur. Il vous a enseigné

que quand on avait un secret à bien cacher, il fallait aller l'enfouir très loin.

— Un secret!... Quel secret puis-je avoir? repartit étourdiment Philippe — qui passait par-dessus l'occasion attendue.

Mais elle venait trop tôt, selon son calcul. Il ne pouvait, sans ménagement, avouer ainsi son amour pour Louise.

Madame de Grémilly sourit de cette réserve, et l'accepta comme un hommage.

Le cher enfant voulait encore l'épargner. Elle le bénissait de mentir ainsi.

— Alors, si vous n'avez pas d'autre secret à me cacher, reprit-elle en aiguisant sa moquerie, que la fatigue de mon amitié, il était inutile de vouloir partir pour les antipodes. Nous pouvions, mon cher enfant, vivre séparés, à de moindres distances.

Elle avait, en disant cela, un ton si simple, si cordial, et si fier, que Philippe se sentit en lui-même abaissé jusqu'à l'agenouillement, et qu'il se trouva tout à coup lâche d'avoir voulu la fuir.

— Comme vous êtes bonne! lui dit-il avec admiration.

— Bonne ? parce que je vous donne votre liberté ?

Tout l'éclair de la femme mondaine jaillit dans cette réplique. Philippe fut digne d'elle.

— Ma liberté ! répliqua-t-il orgueilleusement, je l'ai toujours eue. Nous étions un couple d'âmes libres, et c'était la sainteté de notre... *liaison*.

Sa voix faiblit à la fin de la phrase, il allait dire, la fin de *notre amour*, et il s'était arrêté, trébuchant devant ce mot. Jeanne comprenait cette revendication généreuse et cette réticence. Il proclamait la noblesse de leur attachement, en proclamant sa rupture. Le pauvre enfant ! comme il la respectait toujours, en croyant ne plus l'aimer !

Elle démêlait, avec la sagacité d'un expert, ces manœuvres naïves d'un bon cœur, prêt à tout dire et s'obstinant dans le mensonge, par loyauté. Elle avait trop compté sur son sang-froid mondain ; elle le sentait s'échauffer, craqueler. Sa passion qui l'avait surprise, un jour, tout à coup, dans la double contemplation de ce beau jeune homme et de cette belle

âme, se tordait en elle, ne la mordant plus, mais la léchant âprement et refusant de la quitter.

— Oui, mon enfant, dit-elle avec un attendrissement plus fort que son courage, vous étiez libre; vous l'êtes; nous le sommes tous les deux. Voilà pourquoi, le jour où il vous semblerait bon de me réduire au rôle de confidente, il serait inutile d'aller à Haïti, ou à Madagascar... Une poignée de main m'apprendrait tout et une poignée de main vous remercierait.

Cette fois, l'occasion était très belle; mais si elle n'était qu'un piège! Pouvait-il deviner ce qui s'était passé entre la tante et la nièce? Pouvait-il savoir qu'elle voulait être prise au mot? N'avait-il pas le profond sentiment que, s'il la prenait au mot, il enfonçait, à travers son respect, une lame aiguë dans ce cœur qui s'offrait pour être refusé?

Il s'inclina sur la main tendue et y mit le baiser qu'il n'y avait pas déposé en entrant. Ce baiser d'ami donné par des lèvres d'amant chatouilla les sens, et troubla la femme.

— Hypocrite ! murmura-t-elle doucement, vous ne répondez pas ?

— Je croyais avoir répondu, dit-il avec un sourire de roué et d'ingénu.

Ce fut la plus grosse menterie, et presque un reniement de l'amour jeune et pur qui lui gonflait le cœur.

Madame de Grémilly se sentait, tout à la fois, outrée et ravie de cette félonie. Elle aussi se laissait insensiblement entraîner à ne pas servir les intérêts de sa nièce. Elle saurait bien les servir toujours. Elle voulait auparavant épuiser tout le parfum qu'elle trouvait encore dans leur amour, à demi séché.

Comme on le voit, son plan était un peu en déroute, ou du moins abandonné. Mais les stratégistes raffinés se plaisent aux épisodes, aux diversions, par forfanterie.

— Ainsi, rien n'est changé entre nous ? demanda-t-elle avec une flamme dans les yeux qui était l'ironie flamboyante, et que Philippe prit pour la passion offensée.

— Rien, balbutia-t-il en baissant la tête.

Jeanne n'eut pas la tentation de le confondre;

peut-être d'ailleurs ne mentait-il pas tout à fait autant. Il exagérait seulement un peu.

— C'est bien ! reprit madame de Grémilly avec son persiflage adorable, sous lequel tremblait une douleur sincère, voilà une explication tout à fait concluante ! Comme c'est bon de se dire la vérité. Je serais partie inquiète et, à notre retour...

— Vous partez ?

— Je voulais, et je veux encore partir. J'ai besoin d'aller aux eaux. Louise a été un peu souffrante...

— Ah !

— Ce n'était rien ; mais l'air des Pyrénées ne peut que lui faire du bien, et si, l'hiver prochain, je la marie, je veux qu'elle ajoute une bonne santé à une belle dot !

Cette fois, il fallait, ou sauter le pas, ou reculer.

Les grands yeux ardents de Jeanne, qui voulaient se faire attirants, effrayaient au contraire Philippe. Le cher ingrat, il ne la devinait plus ; il ne la comprenait plus. Elle s'attendait à ce que, se jetant à genoux, il lui criât :

— Si vous la mariez, je serai le mari !

Elle eut sans doute bien souffert de ce cri; mais, enfin, c'était la blessure attendue, le glaive glorieux dans le cœur embrasé.

Philippe recula. En jetant les yeux autour de lui, il aperçut pour la première fois, dans le salon, dans la serre elle-même, les préparatifs de cette toilette grise qu'on fait subir aux meubles, avant l'abandon. Les statuettes délicates avaient leur suaire; les dorures étaient prémunies; quelques housses avaient été posées aux fauteuils. Le travail n'était pas achevé; il était interrompu. Si Philippe pouvait empêcher qu'on ne le finît !

— Vous partez? répéta-t-il avec une stupeur qui eût été comique, sans l'embarras profond et touchant que cette question trahissait.

Jeanne se laissait aller aux délices de savourer cette confusion.

— Mais, oui, reprit-elle, en riant, je pars comme tous les ans, à la même époque à peu près; pourquoi cela vous étonne-t-il, vous qui alliez partir, pour plus longtemps?...

— Si je vous priais, si je vous conjurais de rester?

— Pourquoi?

— Oui, je sais bien, ce serait égoïste, dit Philippe s'embrouillant; mais, j'ai tant souffert de mon absence, je me suis tant reproché d'être parti!

Il devenait enfantin. Madame de Grémilly l'aimait ainsi, l'avait aimé pour cela. Elle se complaisait dans ces faiblesses de Philippe, qui étaient un hommage au passé, qui attestaient la force du sentiment contre lequel ils luttaient tous les deux.

Elle avait envie de lui dire : « Ce n'est pas à cause de moi que vous vous repentez d'être parti! » Mais, le voyant si délicat d'intention, plutôt que de lui faciliter un aveu presque féroce, elle l'eut obligé à ajourner sa confidence, et cette femme excellente, écoutant sa générosité, en même temps que l'éternelle coquetterie qui ne saurait se taire dans un cœur véritablement féminin, voulait ménager à la fois le rêve que Louise embellissait, le rêve de son propre amour, dont Philippe se détachait avec tant de précaution.

Une femme médiocre, dans ce combat qui l'eût flattée, dans cette anxiété irritante se fût jetée, pour une dernière fois, au cou de Philippe, eût essayé de lui reprendre dans un dernier baiser, toute l'âme qu'elle lui avait insufflée; une autre, se croyant aussi bonne, eût voulu se faire regretter davantage, tout en voulant se faire haïr par une dernière possession, par un adieu suprême. Leurs chairs n'avaient pas perdu l'accord du même feu : une étincelle, une pression de mains, un effleurement pouvait leur faire oublier le présent. Les passions se leurrent facilement. Combien de haines fondues tout à coup en amour! Il y avait entre leurs lèvres toute une atmosphère de baisers, d'effusions qui les rapprochait et qui s'échauffait. Le désir est une force qui s'éblouit et s'aveugle. Philippe désirait le conseil, le pardon, la tendresse enveloppante de cette femme, à laquelle il n'osait se confesser et qu'il s'imaginait adorer davantage, mais autrement, dans cette crise d'une rupture.

Jeanne devinait ce désir, retenait le sien avec effort. Tout ce qui vibrait encore de sen-

suel dans cette organisation complète, la tourmentait, la provoquait, contradictoirement. Elle voulait jouer au moins avec le péril, si elle ne voulait plus s'y exposer.

— Écoute-moi, mon cher enfant, dit-elle en se penchant sur Philippe, et sans s'apercevoir qu'elle reprenait le tutoiement de l'intimité, je ne partirai que quand tu m'auras tout avoué de ta souffrance. J'ai mérité que tu sois sincère avec moi. Si tu souffres par ma faute, tu me le diras, et j'arrangerai ton bonheur pour qu'il te donne le moins de remords possible. Ne cherche pas à me tromper ; ne proteste pas ; tu souffres, et tu souffres surtout de n'oser me dire ce que tu as dans le cœur. Tu as confiance en moi ; mais tu redoutes d'user de ma générosité ; tu crains qu'elle ne me coûte trop cher. Tout parti à prendre coûte cher, quand on a l'âme juste. Mais tu dois à mon affection, à mon amour de ne lui épargner aucun triomphe, et celui que j'attends, que je te demande de toutes mes forces, c'est celui de donner définitivement à ma tendresse le nom, le rang, l'âge qu'elle doit avoir. Je ne t'en voudrais de rien, et tu ne

t'en voudrais pas de profiter mieux de ta jeunesse. Dis-moi tout, entends-tu bien ? la seule façon pour moi, de ne pas avoir de rivale dans ton cœur, de ne sentir jamais aucune jalousie dans le mien, c'est que tu me préviennes, que tu ne me laisses pas découvrir ce que je serais fière de t'entendre dire. Allons, parle.

Madame de Grémilly subissait le vertige de sa bonne volonté. Elle ne se sentait plus entraînée.

Philippe, sans méfiance, la regardait à travers des larmes, et la trouvait si grande, si belle, si vraie, qu'il avait à la fois sur les lèvres le frémissement d'un double aveu d'amour. Rien ne se contredisait plus dans le ravissement de son admiration. Il allait tout lui dire; elle avait une curiosité si tendre.

Il s'agenouilla comme autrefois, et, le voyant ainsi dans l'attitude de ses contemplations passées, elle l'enveloppa par le cou, de son bras charmant, comme elle faisait jadis, et elle lui mit dans les cheveux un long baiser, qui n'était chaste que par l'intention, en murmurant :

— Mon enfant, mon cher enfant !

Il y avait encore bien de l'inceste dans cette caresse maternelle. En tout cas, elle était dangereuse.

Un cri l'interrompit. La porte du salon s'était ouverte et Louise de Courlieu s'arrêtait sur le seuil, épouvantée de ce qu'elle voyait.

Elle était en jolie toilette. Elle rentrait avec le pressentiment d'une grande joie. Elle aussi, attendait Philippe depuis longtemps; elle laissait faire sa tante, aveuglément, depuis le pacte conclu. Elle lui laissait le mérite de forcer Philippe à se déclarer. On l'avait avertie dans l'antichambre que M. de Luzay était au salon, et elle accourait avec la secrète pensée d'un rôle d'héroïne, entr'ouvrant la nuée et apparaissant au moment nécessaire.

Elle déchira la nuée, et ce qu'elle vit, ce qu'elle ne pouvait interpréter autrement que comme une double trahison la cloua stupéfaite, indignée sur le seuil.

Elle n'avait nulle peur de s'évanouir, comme à la lecture de la lettre de Philippe. Elle était forte, hardie, maintenant que son droit était reconnu par sa tante. Celle-ci lui avait dit d'ai-

mer librement Philippe, et elle l'aimait, lui absent, comme une future épouse. Sa tante lui avait demandé sa confiance ; elle l'avait donnée ; mais n'était-elle pas trompée ? Elle était devenue femme en devenant fiancée ; elle n'était pas vainement la pupille de la grande madame de Gremilly ; l'exemple, l'esprit aiguisé par de savantes leçons, la voix de la nature qui chantait en elle, tout avait mûri en peu de jours les idées de la jeune fille et la rendait intrépide.

Le rayonnement qu'elle apportait du dehors, celui de sa toilette se voilèrent subitement, mais un éclair qu'elle n'avait jamais eu s'alluma dans ses yeux.

Sa tante se reconnut et la reconnut à cette lueur de colère. Elle se rendit compte de ce que Louise éprouvait, de l'accusation qui se dressait en elle, et, tout en souffrant de ce que souffrait son enfant d'adoption, elle eut une secrète et subite fierté de la voir si passionnée, si digne d'elle. Toutefois cette admiration aidait la jalousie.

Les flagrants délits, même quand ils sont innocents, ont toujours un premier effet ridicule, quand ils ne sont pas odieux.

L'idée que Louise la croyait plus coupable qu'elle ne croyait l'être, peut-être tout autant qu'elle l'était, la révolta. Pour quelques instants, subitement, la grande madame de Grémilly, la mère, la tante, la femme sublime et résignée disparut; la femme seule, la femme surprise en donnant un baiser, apparut, irritée, jalouse.

Elle repoussa vivement Philippe, qui se releva d'un bond, et, lui montrant Louise debout, pâle, les mains crispées l'une dans l'autre, appuyée au chambranle de la porte :

— Tenez! menteur, voilà votre secret qui entre, sans frapper!

Philippe, abasourdi, mais suivant son cœur, voulut naïvement aller à Louise; celle-ci s'avança, et, l'écartant d'un geste, marcha droit à madame de Gremilly.

— Ma tante! lui dit-elle d'une voix brève, j'ai eu tort, n'est-ce pas? de n'avoir point frappé avant d'entrer.

Pour que Louise eût l'audace d'en dire autant à celle qui la dominait en toute chose, il fallait que l'amour fût déjà invincible en elle.

Jeanne n'était pas femme à supporter, même

justement, l'ironie de sa nièce; elle n'était pas femme non plus à subir une situation ridicule.

Elle se remit et, avec un sourire qui défendait qu'on tentât de la railler :

— Tu n'as eu qu'un tort, mon enfant, et c'est un peu de ma faute, c'est de n'avoir pas été là, pour recevoir avec moi la visite de Philippe. Je t'ai mal remplacée.

Cette réponse étonna Louise, sans l'apaiser. Elle la trouvait presque cynique. Relevant la tête avec noblesse et les joues teintées d'une rougeur pudique :

— Vous ne me remplaciez pas, ma tante. Est-ce vrai, monsieur Philippe?

Que pouvait dire Philippe? Sa contenance était difficile. Madame de Grémilly lui vint en aide et parla pour lui.

— Tu as raison, Louise, ce n'est pas toi que j'ai remplacée, c'est sa mère.

Elle ajouta :

— Maintenant, monsieur de Luzay, que vous n'avez plus rien à m'avouer, vous aurez à obtenir votre pardon de Louise, pour votre hésiation à me faire votre confidence...

Comme Philippe ébauchait un geste de protestation.

— Pas aujourd'hui, n'est-ce pas, ma fille? Louise ne serait pas assez juste avec vous, et j'ai à causer avec elle, à la gronder; mais, un autre jour, bientôt, demain, si vous voulez. Au revoir, et sans rancune !

Philippe comprit que madame de Grémilly se tirait provisoirement d'une situation équivoque. Il ne se demanda pas si la révélation de son amour pour Louise s'était faite instantanément par l'entrée et l'attitude de mademoiselle de Courlieu. Il ne pouvait songer ni à se défendre ni à profiter davantage de l'intervention de Jeanne.

Il accepta le congé qui lui était donné, fit sa retraite par quelques bonnes paroles, et, en acceptant avec simplicité ce congé, il empêcha qu'il ne fût une blessure pour personne, ni pour celles qui le lui infligeaient, ni pour lui qui croyait bien ne pas l'avoir mérité.

XIII

Ce qui se passa entre la tante et la nièce peut se supposer.

Madame de-Grémilly ne pouvait être absolument sincère, sans se diminuer. Il lui fallut trouver la justification de son attitude dans les idées qui fleurissaient au cœur de Louise et se faire envier pour se faire pardonner.

Philippe était le grand argument.

Louise, méfiante, incrédule, hésitante, partagée entre son amitié, sa gratitude pour sa tante et son amour, ne se rendit pas d'abord; mais elle finit en pleurant, par accepter comme une condition de son bonheur futur les faits accomplis.

Madame de Grémilly, qui n'avait jamais été soumise à pareille épreuve et qui s'excusait devant son écolière, conclut en lui disant avec un certain dépit :

— Eh bien, si tu as peur d'être trahie, fais-toi aimer à ta manière. Jette-toi dans ses bras ; il ne cherchera plus mes mains. Veux-tu que je disparaisse ?

Louise fut attendrie, mais effrayée. Elle sentait dans cette excuse même de sa tante une déclaration de guerre. En annonçant qu'elle la laissait libre, qu'elle ne voulait plus intervenir, madame de Grémilly l'obligeait à une tâche multiple de soumission et d'indépendance, de prudence dans l'abandon et dans le respect d'elle-même, de coquetterie dans son amour, et de plus d'amour que de coquetterie.

La situation était autrement pénible pour Philippe. Il était affranchi de l'obligation d'un aveu envers sa maîtresse ; mais il se croyait contraint à une justification presque impossible envers la jeune fille. Quand il revint le lendemain, il ne fut mis à l'aise par personne. Louise et sa tante craignaient de le trouver ombrageux, à la

moindre avance, et cependant ne voulaient pas l'humilier.

Il y avait entre ces trois âmes un embarras partagé également, qui ne pouvait se dissiper par une effusion des trois consciences.

Nous saurons au juste l'état d'esprit de madame de Grémilly par les fragments suivants d'une longue lettre qu'elle adressa à son amie madame de Luzay.

C'était la première fois que cette femme ordinairement si sûre d'elle-même, prenait une confidente, et, sans le demander, espérait un secours du dehors.

Peut-être, après tout, était-ce moins le besoin de ce secours que celui de raconter à une autre conscience le trouble de la sienne qui la tourmentait. Comme Philippe, dont nous avons publié la lettre à son meilleur ami, voulait-elle seulement montrer sa blessure, pour trouver la force de se guérir, quand son orgueil secret de martyre serait satisfait ?

Elle commençait par raconter, avec précaution, mais avec franchise, ce que nous savons de la scène entre elle et Philippe, interrompue

par l'entrée de Louise. Elle se déclarait toujours résolue à le rendre libre et à se délivrer elle-même; mais elle confessait à une femme de son âge, qui avait fait dériver dans le travail, dans l'amour de la terre ce qui lui restait de fièvre physique et intellectuelle, les vertiges de ses sens inoccupés. Elle calomniait volontiers son grand cœur, pour flageller ses chairs, elle invoquait une sorte de magnétisme d'arome flottant qui la rapprochait de Philippe, en dépit des résistances de sa loyauté, du devoir qu'elle s'était imposé, et son excuse était dans la même influence subie, quoique plus redoutée, par Philippe.

Cette femme savante se soumettait à une étude physiologique et exerçait sur elle-même la loyauté qui l'avait si longtemps servie dans le monde.

« Je crois, ma chère, écrivait-elle, entre autres choses, à la vicomtesse fermière, qu'à force de finesses, de précautions, de convenances jusque dans le dénouement d'intrigues inconvenantes, nous autres, les meilleures parmi les

Parisiennes, nous perdons la vue nette des difficultés et des solutions. J'ai trop dévidé d'écheveaux. Celui-ci se venge et ma vieille diplomatie embrouille ma logique.

» A chaque minute, quand je me crois montée dans une atmosphère supérieure, je suis reprise par le tourbillon. Quand tu étais enceinte de Philippe, as-tu ressenti ces envies dépravées de goûter à des pourritures qui sont la misère de cet état sublime? Eh bien, moi, au milieu du rêve le plus pur, j'ai tout à coup une envie qui me déprave, en dépit de moi. J'en suis honteuse; mais la honte ne suffit pas. Les romanciers, et surtout les romanciers du temps passé appelaient cela le *délire des sens*. Ils justifiaient leurs héroïnes par cet évanouissement de la volonté. Moi, je ne cherche pas de justification; je ne trouve dans ces faiblesses qu'une raison pour croire que la force de caractère, en pareil cas, est une mutilation de la nature. J'ai encore trop de poitrine pour porter le baudrier d'une amazone.

» Ah! ma chère, quelle bête haletante persiste dans la femme la plus raffinée! Nous muselons

avec des rubans nos instincts farouches; mais, à moins de l'anéantissement de nous-mêmes, dans le cloître ou dans la mort, au premier choc, ces roquets redeviennent des lions; ils rongent ces liens si fragiles et se reprennent à nous mordre, à nous dévorer.

» Je n'aurai jamais la tentation du couvent. J'y brûlerais aussi bien que je brûle dans la clôture de marbre dont je me suis fait une habitude. Qui se doute de mon brasier sous cette placidité d'épiderme ?

» Quant à mourir, je n'y songe pas. Si la mort finit tout, elle est bête; si elle n'est qu'une traversée, elle est perfide et dangereuse.

» Non, je suis peut-être une païenne, en acceptant de prolonger la lutte contre la nature ; mais je me mépriserais de me refaire chrétienne, pour aller demander à un prêtre, dans la confession, le remède et le salut qui ne seraient pas en moi.

» Les médecins ont peut-être des drogues ; quelle horreur !

» Je crois à la vie, à ses œuvres, à ses pompes, à sa gloire ; j'aurai vécu pleinement; je veux

éloigner la coupe ; je ne veux ni la jeter, ni la salir, et je l'accepte d'avance comme un calice d'amertume, bien persuadée que j'y retrouverai quelque jour des joies différentes et tranquilles.

» Seulement, aujourd'hui, je suis dans la crise, dans la tentation de blasphémer la vie, parce qu'elle me contortionne et menace de faire grimacer ma bouche inflexible devant les autres. Aujourd'hui, j'ai la tentation de la lassitude. Je suis étourdie ; j'ai besoin de me saigner à la conscience.

» Il y a deux ans, à Arcachon, dans une petite fête où l'on parfilait de l'esprit, un monsieur chargé de faire mon portrait en quelques lignes parlant de ma taille, de mon attitude, et aussi de ma jeunesse, me comparait à un de ces hauts sapins si droits, si verts, qui ne laissent pousser aucune herbe parasite à leur pied. On applaudit par moquerie ce madrigal champêtre. Pourquoi me revient-il à l'esprit? Pourquoi suis-je tentée d'ajouter à cette fadeur ce post-scriptum que la sève, que la gomme qu'on ne voyait pas, qui me gonflait les veines, s'échappe aujour-

d'hui par une plaie dans l'écorce, par cette plaie que tu m'as faite, quand ton regard maternel a percé ma fausse maternité.

» Tu es vraiment sa mère, à lui; tu dois avoir un secret de guérison, qui est le don de toutes les mères; soigne-le, prends-le, arrache-le pour toujours à mon influence; moi, je saurai bien me guérir, quand je n'aurai plus peur de ses scrupules, de ses remords.

» Oui, c'est là ce qui me torture: la crainte d'une flétrissure pour son esprit, si je le retiens, ou si je le laisse partir, en lui semblant méprisable. Est-ce l'orgueil seul qui me fait parler ainsi? Suis-je punie pour lui avoir inspiré trop d'estime, dans une liaison qui pouvait commencer par le mépris?

» Peut-être encore une fois suis-je trop subtile; peut-être, quand je me crois délicate, ne suis-je qu'une malheureuse créature à qui la raison conseille un divorce que ses sens lui refusent. Tu connais ma vie de femme mariée; elle a été une résignation constante que je ne voulais pas trahir, en prenant un amant quelconque; mais, quand Philippe m'est apparu

après dix années de veuvage qui avaient fait fermenter ma solitude continuée dans la liberté de mes actions, je n'ai pas regardé mon miroir, j'ai vu ma jeunesse dans la sienne, j'ai fait le roman que j'avais rêvé, et il était si naïf, qu'avec tous les motifs de le renier, de le trouver odieux, criminel, incestueux, je ne puis m'en détacher, sans penser que je trahis quelque chose de sacré.

» Il ne m'aime plus ! Peut-être ne m'a-t-il jamais aimée ; j'ai été une conquête de son innocence, le prélude de l'amour, et c'est Louise qui a son amour. Mais, si je la lui donne sans qu'il la demande, il croira difficilement à mon sacrifice, et, si j'attends sa demande, il faut le laisser trop souffrir et trop s'irriter contre ma dignité. Nous sommes dans un labyrinthe.

» Croirais-tu qu'il y a des moments où je voudrais que ma nièce, la chaste enfant, fût moins chaste et moins enfant ; qu'elle eût profité mieux des leçons qu'elle a dû prendre de moi, à mon insu et qu'elle lui fît assez d'avances pour mettre aussi entre eux le point d'honneur d'une faute.

» C'est de la folie, tu vas me trouver bien immorale. Mais j'ai peur d'oublier une petitesse dans ma conscience.

» Ce que je t'ai dit, quand tu as fait jaillir l'aveu de mon cœur et de ma bouche, je te le répète. Je voudrais être reniée par lui, et je ne puis le rendre, à moi seule, assez amoureux de ma nièce pour que son égoïsme me sacrifie, et ma nièce a trop de pudeur, peut-être au fond trop de dédain envers moi, pour me le disputer de la façon que je l'ai pris.

» Je n'attends pas de toi un conseil. Ta pharmacie de village ne peut me suggérer un remède, à moins que tes connaissances en animaux ne t'aient révélé des lois pour soumettre l'amour des hommes et des femmes, comme l'amour des bêtes, à la loi des saisons.

» Je veux que tu saches bien tout mon repentir, tout mon désespoir, toute ma souffrance. Je veux, quand il sera délivré de moi, que tu puisses attester combien j'ai ardemment souhaité cette délivrance.

» J'ai pensé à M. Brazier, non pas pour l'épouser, ce qui serait une lâcheté, mais pour qu'il con-

seille et qu'il entraîne Philippe. Ce grand diplomate n'a pas mon secret; il l'effleure par instinct de doute; mais j'aurais peur de le lui livrer; il s'en autoriserait pour me plaindre, m'admirer et m'aimer davantage.

» Pourquoi Philippe s'est-il avisé d'aimer Louise? Avec une fiancée inconnue la solution serait un peu moins difficile. Mais quel moyen employer pour bénir ces deux enfants, pour lui faire accepter, à lui, cette bénédiction. Tu l'as enfanté trop généreux, et, dans ma maternité infâme, je ne l'ai pas assez dépravé. Les trois quarts des jeunes gens de son âge l'envieraient d'avoir eu pour maîtresse une femme comme moi et d'avoir tant de bonnes raisons pour la quitter; mais peut-être, s'il était moins noble, en se débarrassant plus aisément de moi, se débarrasserait-il aussi de ma nièce ! Depuis que je la vois sincèrement éprise, cette enfant que j'aimais par charité, je l'aime comme une floraison de moi. Je la sens devenir femme avec toutes les grâces et les forces féminines, comme je l'ai été. Je rêve qu'elle soit son épouse, comme

j'aurais voulu l'être, d'un mari jeune, ardent, qui la rendra mère.

» Elle me tient tête, et je suis ravie de cette rébellion qui est la fierté de son amour pur. Faut-il souhaiter qu'elle me haïsse et qu'elle lui fasse partager cette haine ?

» Ce serait injuste et ce serait odieux. Une harpie ne doit pas toucher à ces fruits pour les mettre en pourriture. Qu'ils soient ingrats ! je le veux, je le demande, mais d'une ingratitude qui ne m'avilisse pas, qui ne les abaisse pas au-dessous de l'ingratitude des enfants, avec un peu de pitié pour la vieille femme qui les a initiés et qui veut seulement être comprise.

» Me comprends-tu bien, toi, sa mère ? Vois-tu bien que j'ai la volonté sincère de me sacrifier, sous la seule réserve que leur reconnaissance ne prévale pas sur l'égoïsme ingénu de leur jeunesse et de leur amour. Si j'assemblais un conseil de femmes du monde, ayant toutes passé par une phase analogue, elles me répondraient à l'unanimité : « Où voyez-vous » donc un problème difficile ? Vous aviez un » jeune amant qui ne veut plus de vous, et que

» vous ne pouvez garder malgré lui. Eh bien,
» laissez-le partir ! »

» J'espérais qu'il consulterait son ami Georges Moncamp; celui-là est un grand esprit. J'ai cru d'abord que c'était lui qui aimait Louise et qui voulait l'épouser. Je m'aperçois, même maintenant, que, quand j'attirais cet ami de Philippe, c'était par une rouerie inconsciente, pour qu'il s'occupât de Louise et pour que j'eusse toute ma liberté et toute ma sécurité. Mais Philippe, j'en suis sûr, est comme moi : il a peut-être un confident, il ne veut pas d'un conseil, d'une aide.

» Je bavarde, comme une muette qui rattrape de longues années de silence; je ne sais si je souffre moins, depuis que j'ai commencé cette lettre, ce mémoire, mais je me complais dans cette dissection de moi. Je ne veux pas relire ce griffonnage. Je le déchirerais. Je te dispense même de me répondre, toi surtout qui écris si peu, à moins que tu n'aies une recette prompte, topique, infaillible. Surtout ne me console pas et ne me reproche rien.

» J'ai eu tort de l'empêcher de partir pour sa mission. Mais, sais-tu, parmi toutes mes an-

goisses, emmêlées comme un nœud de vipère, celle que je voudrais écraser et qui se redresse? Peut-être n'aimait-il pas assez Louise, puisqu'il la sacrifiait dans son désir de se débarrasser de moi? Lui étais-je donc plus odieuse qu'elle ne lui était désirable? si je croyais cela! si je pouvais penser que cet amour juvénile était un effort, un parti pris, une diversion pour se donner le courage de rompre avec sa vieille maîtresse! si je pensais que, dans son horreur pour l'amour d'une vieille femme, il s'aventurait à tuer une jeune fille, je sens que je ne lui en voudrais pas assez. Quelque chose d'infâme et de naturel pourtant, me rendrait fière de cette férocité!

» Non, c'est trop pour mon orgueil qu'il ait voulu ce sacrifice; mais j'ai bien fait de ne pas le permettre; il est impossible maintenant.

» Seulement, comment faire?

» Ah! ma chère amie, quelle chose merveilleuse et atroce que l'amour, puisqu'il invente des tortures pareilles, dans des cœurs grands et purs, qui ne peuvent tomber d'accord sur l'arrangement de la vie, même au prix d'un

peu de mensonge, par entêtement de délicatesse et qui, pourtant, aspirent tous au même but ! »

. . . . . .

La lettre revenait dans sa prolixité douloureuse sur toute sorte de détails. Jeanne avait eu peine à quitter la plume; elle n'en finissait pas de se raconter, pour être plus certaine d'en finir une bonne fois avec sa confession.

Elle se trouva satisfaite quand la lettre fut mise à la poste. Il semble qu'on ne soit plus autant responsable de son embarras, dès qu'on l'a confié. L'irrévocable est pour les forts une sommation d'apaisement.

Madame de Grémilly n'attendait pas de réponse, n'en voulait pas, et pourtant elle en reçut une, courte, décisive, qui la ravit.

— Elle a raison ! dit-elle, elle a raison !

Quel était le moyen de salut proposé par madame de Luzay ? Nous l'apprendrons bientôt, puisqu'il sera le dénouement de la crise.

Sans le communiquer explicitement à sa nièce, par prudence, elle lui laissa entrevoir que l'épreuve ne durerait pas longtemps encore et

Louise embrassa avec effusion sa tante, renouvelant la promesse (qui avait besoin d'être renouvelée) de lui obéir en toute chose.

Philippe revenait mais ne s'était pas enhardi à parler; il acceptait timidement ce qu'il croyait être une découverte spontanée de sa maîtresse et il n'osait parler plus librement de son amour à celle qui n'était pas encore sa fiancée.

Par un accord tacite, sans que madame de Grémilly lui eût rien dit de plus, il était accepté comme prétendant. Tous les jours, sans qu'aucune permission explicite lui eût été octroyée, il arrivait à la même heure, trouvait presque toujours mademoiselle de Courlieu seule, et, avec une honte d'enfant, il lui murmurait des paroles suppliantes.

Louise se faisait maternelle, en attendant que l'égalité d'esprit les rendît frère et sœur, amant et amante, et c'était un petit duo qui commençait, comme celui de deux inconnus, entre ces enfants qui se connaissaient si bien.

Philippe avait informé son ami Moncamp des derniers incidents. Ce prudent ami s'était con-

tenté de sourire, se gardant bien d'exprimer son opinion.

M. Brazier, qu'il était impossible d'éviter, qui s'intéressait avec partialité à tous les événements de la maison de madame de Grémilly, trouva, sans la moindre difficulté, le moyen d'être mis au courant de ce qui n'était que l'apparence des choses. Philippe expliqua au diplomate son embarras par son amour inquiet, et madame de Grémilly, elle-même, alla au-devant de la curiosité de son vieil ami, en lui demandant sur un ton de raillerie, comment il fallait s'y prendre pour rendre Philippe plus amoureux qu'il n'était.

— Je sais par expérience, dit-elle, que le mariage, quand il n'est pas une retraite, exige des conditions délicates et j'ai mis au premier rang de celles-là l'amour... Je veux que Louise ait cette belle dot avec l'autre. Philippe est mon enfant; j'en ai fait, je crois, un homme du monde charmant; je voudrais en faire un mari modèle : mais il y a, dans cet achèvement d'éducation, des leçons à donner qui dépassent ma compétence féminine.

Cette déclaration était, de toute façon, un chef-d'œuvre. Elle ravit le diplomate, qui n'en pouvait saisir la diplomatie ironique. Il voyait une sorte d'appel indirect fait à son profit, dans l'appel fait au profit de Philippe. Enseigner comment on peut se faire accepter pour mari, c'était une leçon séduisante qui ne se démontrait bien que par l'exemple.

D'un autre côté, si jamais l'ombre d'un soupçon avait pu effleurer l'esprit de M. Brazier, au sujet du très vif intérêt porté par madame de Grémilly à Philippe, cette demande d'intervention, dont il ne sentait que le charme, sans en sentir la malice, le rassurait complètement et était fait pour dissiper tous les doutes.

Ayant pris ces précautions, Jeanne se reculant dans l'ombre d'une mélancolie qu'elle s'efforçait de ne pas rendre boudeuse, se retirait maintenant, quand Philippe rendait sa visite, et c'était lui qui, par une excuse, tentait à chaque fois, de la retenir.

Elle ne semblait pas se préoccuper des intentions de Philippe. Elle voulait ainsi le mettre à l'aise ; mais lui, en usant de cette liberté, était

toujours sous la menace imprévue d'une mise en demeure, et il tremblait qu'en le laissant faire à sa guise, elle ne lui dît un jour :

— Que faites-vous ici ?

En attendant, avec une émotion croissante, il découvrait tous les jours dans l'esprit de Louise des trésors qui l'enchantaient. Il se reprochait de ne pas les avoir découverts plus tôt ; mais il était pourtant obligé d'en reporter le mérite, l'invention à celle qui avait laissé filtrer sa grâce, sa science, sa bonté à travers l'âme de sa nièce, et, tout aussitôt, la reconnaissance de Philippe empêchait de décroître son admiration enthousiaste envers madame de Grémilly, qu'il croyait avoir prise longtemps pour son amour.

Sa fierté se reculait toujours, quand la passion naissante l'exhortait à l'égoïsme.

Les préparatifs de départ n'avaient été suspendus que pendant un jour, à l'hôtel, mais ils s'achevaient pourtant peu à peu. Louise ne les laissait pas ignorer à Philippe, qui s'en impatientait et ne pouvait se décider à en finir, sous la sommation des emballeurs.

Un jour que M. Brazier le trouvait fiévreux, triste, et le questionnait, Philippe lui fit sous forme d'interrogation, la réponse la plus étrange, la plus extravagante, la plus dangereuse pour le passé.

— Croyez-vous que madame de Grémilly consente vraiment à me donner sa nièce?

— Je n'en doute pas.

— Moi, je crains toujours qu'elle ne me la refuse.

— Pourquoi?

Philippe n'étant pas sollicité par un désir de trahison, ne voulut pas dire son secret.

— Je ne sais trop, murmura-t-il en rougissant. Elle me soupçonne peut-être d'une ambition d'argent et doute de mon amour.

M. Brazier vit bien qu'il mentait, mais c'était par inquiétude amoureuse.

— Il y a un moyen, reprit-il, de prouver votre amour, prenez la nièce sans dot!

— Comment la prendre?

— Enlevez-la!

Philippe tressaillit. M. Brazier riait de belle humeur.

— Vous vous moquez de moi, monsieur.

— Qu'importe ! si le conseil est bon. Les femmes les meilleures et qui se croient le mieux garanties contre les séductions romanesques leur accordent toujours une amnistie. Notre amie est une femme calme, froide, mais qui a l'intelligence trop vaste pour ne pas tout comprendre.

Philippe pensait tout bas qu'il y avait eu comme un rapt, comme une violence, dans sa liaison avec madame de Grémilly et que cette femme, jugée si froide et si calme par les autres, s'était révélée à lui, si passionnée, qu'un enlèvement, en effet, ne pourrait pas l'étonner, si absurde qu'il parût.

M. Brazier ajouta .

— Vous faites votre cour, avec la placidité d'un notaire. Encore une fois, enlevez votre fiancée, si vous l'aimez autant que vous le dites.

— Et si elle y consent, ajouta Philippe en souriant malgré lui.

— Oh ! si vous en êtes encore à cette incertitude !

— D'ailleurs, reprit le jeune homme, je n'ai pas à affranchir mademoiselle de Courlieu d'une tutelle tyrannique, à préparer une évasion.

— Alors, monsieur, restez dans votre prose. Vous y resterez longtemps.

— Un enlèvement ! quelle folie ! répétait Philippe alléché, de la part d'un homme sage comme vous !

— Bien obligé pour mon conseil, reprit M. Brazier. Mais, puisque vous vous destinez à la diplomatie, apprenez donc, mon cher enfant, que l'enlèvement est un moyen qui ne répugne pas toujours aux diplomates, et que les politiques le mettent volontiers en œuvre. Quand le consul Bonaparte eut besoin d'un ennemi à frapper, il l'enleva dans la personne du duc d'Enghien, et, quand Napoléon Ier eut besoin de se faire bénir par le pape, il le fit enlever.

— Oui, mais il n'enleva pas de femme.

— Parce qu'il n'eut jamais l'occasion d'en enlever.

Philippe affecta de s'amuser de cette plaisanterie ; mais, au fond, il se disait invinciblement : « Pourquoi pas ? » Ce moyen scabreux, chimé-

rique, s'il pouvait l'employer, serait l'expédient décisif, pour sortir d'une situation excessive.

Ah! partir au loin, avec Louise, s'affranchir de ces ménagements envers sa vieille maîtresse qui allaient devenir une hypocrisie! Étonner, éblouir, désarmer madame de Grémilly par un acte d'audace héroïque, c'était l'unique moyen! Mais était-ce le moyen compatible avec les mœurs, les habitudes du XIXe siècle? l'empire des convenances lui barrait encore la route, au delà de la routine. C'était peut-être honorer sa passion; c'était déshonorer sa fiancée.

Pourtant, cette folie absurde lui avait pris le cœur et le mordait.

M. Brazier rapporta en riant à son amie le conseil théâtral qu'il avait donné à son jeune ami, et Philippe, en revoyant Louise, lui dit, d'un ton moitié plaisant, moitié dramatique :

— Si je vous enlevais!

Louise éclata d'un rire naïf, et très féminin.

— De force? demanda-t-elle.

— Oh! non, riposta l'amoureux avec respect.

— Alors, ce ne serait pas un enlèvement, ce serait une fuite.

— Vous avez raison, repartit Philippe avec gravité. Je ne peux pas fuir. Mon devoir est ici, avec mon amour.

Louise, sans trahir les mystères décents de ses entrevues avec Philippe, encouragée par sa tante, lui rapportait les incidents principaux de ses tête-à-tête, et, lorsque, le soir même, elle raconta que M. de Luzay avait parlé de l'enlever, madame de Grémilly, qui avait reçu dejà la visite de M. Brazier, dit avec un rire de triomphe qui n'était pas sans tristesse :

— Ce n'est pas lui qui t'enlèvera! Va fermer ta malle.

Quand, le lendemain, à l'heure habituelle, Philippe se présenta à l'hôtel de madame de Grémilly, le concierge surpris qu'un intime ne fût pas plus au courant de ce qui s'était passé, lui demanda :

— Monsieur vient de la part de ces dames? ont-elles oublié quelque chose?

Il s'arrêta stupéfait.

— Ces dames, est-ce qu'elles sont sorties?

— Sorties? Elles sont parties.

— Parties! Depuis quand? Savez-vous pour quel pays?

— Madame n'a rien dit. Demandez aux domestiques restés à l'hôtel.

Les domestiques ne savaient rien. Madame devait écrire pour donner son adresse.

Philippe courut, haletant, chez son ami Moncamp.

— Elles sont parties! lui cria-t-il en entrant.

— Enfin! dit Moncamp.

— Tu le prévoyais donc?

— Je l'espérais.

— C'est ainsi que tu me consoles?

— C'est ainsi que je te félicite.

Étaient-elles parties pour les eaux des Pyrénées?

Philippe alla s'informer auprès de M. Brazier. Celui-ci ne joua pas l'étonnement. Il était sincèrement stupéfait, réellement vexé. Ce départ annoncé, préparé, puis ajourné, était, somme toute, un échec pour la diplomatie.

— *Fugit ad salices*, dit-il en se remettant, avec ce pédantisme classique qui est la ressource des diplomates déçus. Eh bien, monsieur,

votre devoir est bien simple : courez après elles!

Cette fois, Philippe suivit le conseil. Il entrevoyait l'éclat d'une solution rapide.

Madame de Grémilly le provoquait, le conseillait, l'affranchissait elle-même de certains égards, par cette fuite. En le voyant arriver à Bagnères-de-Bigorre, elle lui saurait gré de cette poursuite. Louise n'avait sans doute été qu'à moitié la complice de sa tante. De toute façon, le courage, l'honneur, l'amour dictaient à Philippe sa conduite. Il était hors de toute contrainte, de toute convention. Il n'avait plus qu'à s'élancer, et, le cœur battant de joie, de colère juvénile, il se mit en route.

XIV

Philippe alla tout droit à la station des Pyrénées où il savait que madame de Grémilly s'était rendue plusieurs fois. Il fouilla les hôtels et ne trouva aucune trace de ces dames : avaient-elles changé de but, d'itinéraire?

Il comprit tout de suite que ses recherches seraient vaines, là et ailleurs. C'est un sentiment absolument humain, pour bien constater l'injustice de la destinée, pour mettre plus avant dans leur tort ceux que l'on accuse de vous faire peine, de ne se priver d'aucun des moyens de recours qu'on sait d'avance être inutiles.

Sachant bien qu'il ne les trouverait nulle part, à moins d'un défaut de précaution de leur fait, il les chercha partout, dans la moindre bourgade des Pyrénées, où un peu d'eau attire tant de soifs. Puis, des Pyrénées, il alla en Auvergne. Pendant un mois, il fut constamment en wagon, en voiture, à cheval, à pied.

Il avait une correspondance télégraphique avec son ami Moncamp, qui de Paris, après une lecture quotidienne des gazettes thermales mondaines, après l'emploi de tous les moyens connus ou inconnus d'information, lui envoyait la même note monotone.

— Rien.

Les domestiques de madame de Grémilly avaient été fréquemment, subtilement interrogés. Pendant la première semaine, ils ne savaient rien, et, dès la seconde, il leur fut impossible de répondre même à l'interrogation. Ils avaient été congédiés et n'habitaient plus l'hôtel. M. Brazier se perdait en conjectures. Le notaire, discret par profession, le fut si parfaitement, qu'on le soupçonna de ne rien savoir.

Un jour, Georges envoya à son ami Philippe, à Trouville, une dépêche plus longue que les autres.

« Bon espoir, fenêtres ouvertes dans l'hôtel; remue-ménage comme pour réinstallation. »

Philippe revint en toute hâte de Trouville. Georges prévenu l'attendait à la gare.

— Eh bien? demanda le voyageur anxieux.

— Décidément, on s'entête. Ce que je prenais pour les préparatifs d'une réinstallation est au contraire un déménagement définitif : les meubles ont été enlevés et déposés dans un garde-meuble. L'hôtel est en vente. Il est probable que madame de Grémilly voyage avec sa nièce à l'étranger.

— On vend l'hôtel?

— A la chambre des notaires.

— Alors, elles ne reviendront jamais en France. Je suis perdu!

Georges, qui était un philosophe patient et confiant, répliqua :

— Je pense au contraire que c'est pour revenir

avec moins d'appréhensions dans Paris que madame de Grémilly vend sont hôtel, sa *petite maison*, comme on brûle sa correspondance, afin d'anéantir le passé.

— Mais cette absence de nouvelles!

— Mérites-tu d'en avoir?

— Qu'ai-je à faire?

— A te bien tenir, comme si on te voyait... mais il est convenu que je ne te donne aucun conseil...

— Il est certain, reprit Philippe en se frappant le front, que la tante est jalouse de la nièce, qu'elle n'a pas eu la force d'accomplir l'acte de pardon généreux que j'attendais d'elle. Prévoyant que j'allais lui demander Louise, elle l'emmène au loin... Oh! je la retrouverai.

— Commence, mon cher Philippe, par la retrouver dans ton cœur, telle qu'elle doit y être, bonne, maternelle, supérieure aux petitesses féminines.

— Sans doute, elle est tout cela; mais tu oublies combien je dois lui sembler égoïste et ingrat.

— Peut-être ne trouve-t-elle pas que tu

le sois assez? Peut-être veut-elle que tu la calomnies davantage, afin de mieux rompre. Déjoue son calcul, en faisant un large crédit à sa grandeur d'âme. Rien de mesquin, de méchant, ne peut séjourner dans cet esprit. Elle souffre et ne veut pas te faire souffrir, plus que par un peu d'attente. Voilà tout ce que je veux te dire. Encore une fois, je ne te donne pas de conseils; je te tends mon amitié : attendons et espérons!

Philippe se sentait gêné pour contredire Georges. Il lui avait fait concevoir une si grande estime de madame de Grémilly, qu'il n'osait la diminuer, en lui confiant ses colères, et lui-même, frappé des remarques de son ami, redoutait de devenir injuste.

— Tu as raison, toujours raison! lui dit-il, j'attendrai et je veux espérer.

Ces propos s'échangeaient dans la voiture qui les emmenait de la gare. Georges était malgré tout, alarmé de la pâleur et de l'état de fatigue dans lequel il retrouvait son ami. L'attente serait douloureuse et l'espérance difficile. S'il eût pu soupçonner la retraite de madame de Grémilly, au risque de paraître initié au passé,

Georges l'eût suppliée d'abréger l'épreuve.

Une vie sérieuse, austère, commença pour Philippe. Il la partagea en études, en visites au ministère, puis en une sorte d'enquête silencieuse, ardente, en une chasse autour de l'hôtel fermé, vendu.

M. Brazier ne pouvait lui donner aucun renseignement et s'efforçait de dissimuler la déconvenue de sa diplomatie, sous des airs profonds, accompagnés de clignements d'yeux.

— On veut que vous desséchiez d'amour, disait-il.

En effet Philippe desséchait. Il se brûlait au feu d'une inquiétude qu'il dissimulait le jour et qui s'assouvissait pendant la nuit.

L'amitié constante et discrète de Georges le soutenait dans la journée; les nuits se passaient dans des larmes d'enfant.

Il ne parlait plus à son ami de ses doutes; mais il ne pouvait s'empêcher de douter, et, malgré l'admiration qu'il gardait encore pour son ancienne maîtresse, il se disait qu'elle était femme pour ressentir les tourments de la jalousie. Il se souvenait des reprises passionnées

d'autrefois. Sans croire qu'elle se vengeât, il pensait que madame de Grémilly luttait encore contre elle-même. Alors, en dépit de son estime, il lui en voulait, il l'accusait, ou plutôt il accusait la nature féminine.

Sa vanité masculine qui eût pu s'enorgueillir de cette obstination de sa maîtresse, souffrait du silence de celle qu'il considérait comme sa fiancée.

Pourquoi Louise, par un mot, ne lui disait-elle pas d'avoir courage? Quel besoin avait-elle de le maintenir dans cet exil? Pourquoi, sur ce point, obéissait-elle si cruellement à sa tante? la liberté, que celle-ci lui avait toujours laissée pouvait-elle s'exercer plus justement?

Il avait des alternatives de colère et de résignation qui l'épuisaient. Il se souvenait des paroles de Georges : *Elle veut peut-être que tu la calomnies pour mieux rompre*, et il se défendait de médire. Il remuait tous les souvenirs du passé; il accumulait toutes les preuves de la bonté de madame de Grémilly. Mais une bourrasque de jeunesse, de nouvel amour renversait tout cet échafaudage, et alors il ressentait une colère, âpre comme la haine.

Ces velléités furieuses l'accablaient autant que ses résignations. Il voulait se hausser, se dominer. Il accepta un travail régulier au ministère.

La douleur dans les hommes de bonne volonté leur est utile. L'effort pour se surmonter aide à démêler les efforts et les roueries des autres. Ce que l'un dissimule sert à découvrir ce que les autres cachent, et Philippe, en deux mois d'épreuves, fit plus de progrès en diplomatie, qu'il n'en avait ébauché en trois ans, sous l'influence de la plus fine, de la plus intelligente des femmes de Paris. Georges s'émerveillait intérieurement de ce perfectionnement de son ami, par l'angoisse, et, dans son admiration impartiale pour madame de Grémilly, il voyait encore un effet de son génie, dans cette transfiguration de Philippe. Elle avait voulu sans doute qu'il eût ce feu sans aliment extérieur, pour consumer jusqu'à la fumée même de sa passion d'autrefois, afin qu'il ne restât aucune scorie dans ce cœur purifié.

Ce fut bien, en effet, non une transformation, du moins un achèvement superbe du caractère de Philippe.

L'amour qui l'avait initié avait été une ivresse dont il était sorti avec un peu d'écœurement. L'amour qui avait fleuri, à côté de celui-là, naïf, timide, hésitant ne se trouvant jamais assez pur, redoutant les réminiscences du passé, souvent le poussait à l'ingratitude.

Je le répète, ses forces physiques pliaient sous cette expiation. Georges faisait de son mieux pour le soutenir, mais se décourageait par moments.

Un jour, ce dernier trouva Philippe en train de faire ranger ses vêtements dans une valise de voyage.

— Ou vas-tu ? lui demanda-t-il.

— Chez ma mère.

— Tu fais bien ! Tu l'avais trop oubliée.

— Oh ! je ne l'oubliais pas, mais, le croirais-tu ? j'avais peur de me trouver en face d'elle. Elle ne sait rien de ma liaison avec madame de Grémilly. Il m'eût fallu la lui raconter. Elle aspire à me voir marié. Je redoutais, en lui avouant mon amour pour mademoiselle de Courlieu, d'avoir à lui parler de la conduite de son amie. Ma mère est une femme de province

qui n'a jamais eu de compromis avec la morale usuelle. Elle m'eut parlé sévèrement, malgré sa charité, de l'amie qui s'était faite ma protectrice. Aujourd'hui, ce danger est conjuré. Mon cœur est trop las pour se plaindre. Je ne crains plus de m'aller reposer près d'elle. Je n'aurais plus de confidences à lui faire; car je sens que, dans ce milieu-là, je n'aurai du ressentiment petit ou grand, contre personne. Si je veux pleurer, j'ai de grands arbres pour abriter ma tristesse; si je veux me fortifier contre la douleur et la lassitude, j'ai à ma disposition une saine gymnastique, et, pour aimer activement, j'aurai ma mère. Elle se fera grand'mère, devant les enfantillages de ma faiblesse, sans en chercher les causes. Elle sera plus qu'une mère, avec sa simplicité robuste et virile, pour susciter ma force. Croirais-tu qu'il nous est arrivé d'aller ensemble à la chasse? Et puis, enfin, je t'écrirai, non mes impressions champêtres, mais mes doléances d'amoureux civilisé que je jugerai mieux à la campagne.

Georges Moncamp trouva que son ami

n'avait jamais si bien raisonné, malgré certains paradoxes, et pensa intérieurement qu'il était juste à point pour mériter et obtenir le bonheur.

XV

LETTRE DE PHILIPPE DE LUZAY
A SON AMI GEORGES DE MONCAMP

« Voici, mon ami, la seconde lettre que je t'écris depuis ce matin. J'ai déchiré la première, parce qu'elle était trop courte. Serai-je tenté de déchirer celle-ci, parce qu'elle sera trop longue?

» Je te disais, à la hâte, en suffoquant, ce que je veux te dire, toute réflexion faite, avec précaution pour moi-même, en me racontant pour me juger.

» Quelles péripéties! Je voudrais être impas-

sible et jamais mon cœur n'a battu si fort. Je voudrais m'exalter, espérer et pourtant une angoisse me retient, en m'épouvantant de mon égoïsme qui s'affole. Mon épreuve se complique. J'ai peur d'y perdre de mon honneur, en sacrifiant trop mon passé à l'avenir, s'il y a un avenir! Et, malgré tout, la vie palpite en moi, a une sève d'espérance...

» Je deviens bien solennel, n'est-ce pas? C'est pour me calmer. Sais-tu que, dans cette crise, je suis heureux de t'avoir, avec tes vertus de patience, de reflet, de crédit? Un ami vulgaire me donnerait toutes sortes de conseils, et, si je n'étais pas digne de toi, je t'en demanderais. Mais cette confession qui te pénètre, et qui se perfectionne en moi par la pensée que je t'ai pour confesseur, augmente notre amitié, me donne le sentiment d'une solidarité silencieuse et invisible qui suffit à me soutenir et à me fortifier.

» Jamais le bon Dieu n'a répondu à une seule prière, et ceux qui croient naïvement ont du bonheur à le prier. Le soupir de détresse qu'ils lancent vers le ciel n'étant repoussé par

aucun écho, leur semble percer l'infini et arriver sûrement à son adresse. De là la sécurité fière des bons dévots, et leur humilité brave devant la souffrance.

» Mon bon ami, je t'écris comme les dévots écriraient au bon Dieu, pour me rendre fort en t'invoquant, sans vouloir de réponse. Je te sens mieux en moi, quand je t'ai tout confié, et j'ai la certitude d'être plus intimement en toi. Tu me regardes, tu me lis, au delà des lignes, et je suis sûr que tu ne peux pas te laisser influencer par des théories préconçues, ou par les opinions des autres sur moi.

» L'amour est aveugle, soit : l'amitié ne l'est pas ; mais elle est sourde : ce qui vaut mieux, sourde aux calomnies, aux vains sentiments du dehors, sourde souvent aux propos mêmes de l'ami, quand il cherche à mentir pour rester digne de l'amitié. Elle lit, elle commente, elle devine, elle regarde incessamment l'ami, et cette surdité qui la débarrasse des mots oiseux, donne à son regard fixe la lumière utile.

» N'est-ce pas, mon bon chien, que l'amitié canine serait un moindre modèle pour les

hommes, si les chiens pouvaient comprendre et répondre? Ce qui les rend sublimes, c'est que tout est dans le regard ; ils sont muets par surcroît, c'est la perfection.

» Lis donc ma lettre, mon ami, de tes yeux fixes, lis mon cœur de toute ton âme, et, si tu me réponds, pour me donner des nouvelles de Paris et de ta santé, cela me suffira pour sentir en moi la joie délicieuse de t'avoir tout confié et d'être compris de toi sur toute chose. Je sais trop que tu ne m'avertirais que si ton amitié diminuait. Tu es de bon conseil pour les relations ordinaires; je souhaite de n'en arriver jamais à être conseillé par toi.

» Voilà, mon cher, bien des précautions oratoires, pour me donner un prétexte de narration détaillée.

» A peine étais-je en wagon que je regrettais d'être parti. J'aurais voulu que ta main qui avait eu tant de peine à se détacher de la mienne, la reprît, la tirât, pour m'enlever du wagon et arrêter le train.

» N'eut-il pas mieux valu en finir avec cette maladie, dans l'atmosphère même où elle avait

été conçue ? Je déplaçais le malade, au risque de retarder la guérison ! Que demanderais-je à la province, pour cette morsure parisienne ? A ma mère ? Suis-je un enfant qui crie pour un bobo ? Que demanderais-je à la nature ? suis-je un énervé qui n'a plus de sève humaine ?

» Ma mère ! je la connaissais mieux, à mesure que je me rapprochais d'elle, et cette connaissance m'intimidait.

» C'est une intelligence saine et forte, dont la pitié est redoutable ; car elle n'agit pas sans un peu de mépris.

» Elle s'est mariée par devoir, elle a rempli son devoir envers mon père. Elle a une énergie qu'elle applique à se soumettre à la vie, ne voulant s'affranchir de rien, mais ne cédant à aucune convention. Elle n'a pas de préjugés ; mais sans s'offusquer de rien pour les autres, elle veut chez elle que tout aboutisse à la correction, à la rectitude qu'elle met dans ses comptes. Tu sais de quels soins vigilants et tendres elle m'a entouré ; mais elle me caressait le cœur plus que les joues, et, quand, tout enfant, je voulais l'embrasser, elle se débarras-

sait en riant d'un troisième baiser, en me disant : « Qu'est-ce que tu as à te faire par- » donner, pour être si poltron ? » Stoïque dans sa douceur, ayant eu la vanité de mes succès d'écolier, sans me griser d'éloges, de peur de se griser elle-même, contente de ma tournure, ambitieuse à coup sûr, elle a toujours eu la crainte de me flatter. Elle croit à l'infaillibilité de la race, autant qu'elle croit à sa raison. Elle me fait crédit ; elle continuera cette confiance, jusqu'où il me plaira de la pousser ; mais elle n'a jamais eu pour moi, cette *fémi-nité*, cette sensualité de nourrice que les mères, relativement jeunes, ont pour leurs grands fils.

» C'est peut-être cette dignité constante qui m'a rendu si douce l'autre maternité...

» Je ne veux pas manquer de reconnaissance, de respect, d'amour, envers ma mère. Si j'étais marié, père de famille, elle serait la grand'-mère la plus adorable. Mais elle appartient à cette génération (moins par son âge que par les traditions) qui craint d'accorder trop de prestige à la jeunesse en lui décernant avec abandon l'approbation qu'elle mérite.

» Je me demandais, en allant à toute vapeur vers elle, et en me souvenant de certains traits singuliers, si elle comprendrait ce duel qui se livre en moi. L'amour ne la choquerait pas; la passion la blesserait. Elle a des idées du XVIII^e^ siècle qui la rendraient indulgente pour une peccadille galante, même pour une grosse aventure avec une femme du monde, veuve ou mariée, pourvu que l'héroïne fût du vrai monde; mais son esprit exact n'admettrait ni le partage ni le combat de mon cœur et s'étonnerait de me voir faible devant une rupture fatale. Elle me laisse toute liberté. Son amour maternel agit comme ton amitié; mais il y a cette différence qu'elle me réserve la sanction ou le blâme du fait accompli, et que, si elle a envers moi une bonté inusable, ce n'est pas parce que je pense, en toute chose, comme elle.

» Si ma mère avait été mon âme doublée, est-ce que je l'aurais jamais quittée? Est-ce qu'elle-même, qui a été si longtemps ma seule institutrice, m'eût dit un jour : « Je n'en sais pas davantage. Va apprendre le reste à Paris! » Ce que j'ai été apprendre à Paris, comment le lui

révéler ? Ces scrupules m'assaillirent pendant le voyage, ils m'étranglaient quand je fus arrivé.

» Je sentais bien que j'offensais ma mère, en redoutant d'aller lui dire : « Maman ! » et de pleurer dans ses genoux, comme un petit enfant. Mais je sentais aussi que je m'exposais à voir offenser quelque chose de délicat et de pur, dans ma conscience, si je soumettais cette question à cette autorité, dont je ne récusais pas le droit, mais dont je n'acceptais le verdict que s'il m'était favorable en tous points.

» Tu sais combien de fois parmi les questions que nous avons remuées ensemble, nous avons parlé de cette heure décisive dans la vie, où les enfants s'affranchissent d'une soumission intellectuelle absolue, à l'égard de leurs parents, pour ne conserver que le respect, la reconnaissance et l'amour. C'est une grande épreuve pour les parents, comme pour les enfants. Elle exige des uns et des autres des précautions infinies. Il s'agit pour la famille de laisser partir ceux que la science nouvelle a émancipés de la science dépassée. Il s'agit pour les enfants de

mériter la liberté, en la faisant bénir par ceux dont elle les sépare.

» Eh bien, j'étais dans cette épreuve et je me demandais s'il fallait, pour m'épargner quelques douleurs de plus, ou pour m'en vanter comme de blessures héroïques, exposer ma mère à me méconnaître, à me sembler dans sa bonté inférieure à sa justice...

» Je remplirais deux pages, dix pages de toutes les réflexions que je fis en chemin de fer. J'en avais supprimé la confidence dans la lettre que j'ai déchirée ce matin. Je l'abrège; mais je veux que tu aies une idée, au moins de ce prélude de mes sensations nouvelles...

» Je laissai mon bagage à la station. Par une sorte de pressentiment, je n'avais pas envoyé de télégramme annonçant mon arrivée. A quoi bon avertir ma mère ? Est-ce que j'ai jamais eu peur de la surprendre ? Est-ce qu'elle ne m'attend pas toujours? Est-ce qu'elle n'est pas prête au retour, comme au départ?

» Le chef de gare (tu le connais ? c'est mon père qui l'a fait nommer) me demanda familièrement si je venais pour la chasse, si je res-

terais longtemps. Il avait entendu dire, par quelqu'un du château, par ma mère, ma foi, que j'allais partir en mission du gouvernement. Je venais faire mes adieux. Il comprenait cela, et il profitait de ce thème pour me raconter les bienfaits maternels.

» Ce vieux soldat était une première ronce s'attachant à moi, pour me retenir, et m'empêcher de retourner en arrière. Je lui laissai croire que je pouvais être obligé de repartir le jour même, dans quelques heures, et je le quittai, allant lentement par ce chemin creux que tu connais, qui contourne le domaine, et l'entoure, comme un chemin normand.

» Pourquoi s'imagine-t-on que l'automne est une saison antipathique à la jeunesse? Pourquoi nous réserve-t-on le printemps aux gaietés aiguës, l'été aux appels sonores? Je n'aime ni ce fifre ni cette trompette. N'est-on plus jeune dès qu'on souffre ? Avais-je dans l'âme la mélancolie des malades et, parce que j'allais à pas lents, étais-je un néophite de Millevoye?

» Non, mon ami, mais le cœur me battait fort. J'avais dans les veines un bouillonnement

qui défiait ma force. Seulement, ces irrésolutions viriles me donnaient une timidité que les grâces engageantes de l'automne semblaient vouloir dissiper. La nature était bonne femme, bonne mère, pour me conduire à mon excellente mère. Elle avait cette physionomie sans coquetterie, pleine d'expérience et de douceur qui fait la jonchée des feuilles mortes, des illusions tombées, au-devant de ceux qui hésitent devant leurs premiers chagrins.

» L'hiver eût été un conseil âpre, l'été un appel à la passion, le printemps une idylle superflue; l'automne avait le sourire silencieux des tendresses, comme celle de ma mère, comme la tienne.

» Quand j'aperçus les grands arbres du parc, je les trouvai grandis, et je les aimai d'avoir ces couleurs sans fanfares. Le château semblait recueilli, mais attentif; aucun volet n'était fermé. Ma mère, quand elle est seule, veut que la vie entre par toutes les fenêtres et apporte des messagers à toutes les chambres vides.

» Il était à peine trois heures de l'après-midi. Une petite brume à peine sensible s'amassait

au loin. C'était le moment de la journée où, après sa sieste traditionnelle, ma mère fait sa promenade, son inspection. J'entendis précisément sa petite chienne Dora, qui attend toujours cette heure de liberté et qui jappait, en attirant sa maîtresse.

» Les chiens sont les satellites de l'amitié. Ils la gardent, l'élargissent, en prolongent l'électricité. J'eus tout à coup une envie de gamin, de courir, de m'amuser à appeler Dora par-dessus le mur, pour qu'elle m'entendît, me répondît, m'appelât de ses aboiements, m'attirât forcément. Elle trouverait le moyen de s'échapper, par une petite porte, si ma mère ne sortait pas elle-même, de courir à moi, à travers champs : ma mère s'amuserait de cette façon de rentrer. Il faudrait s'interrompre de l'embrasser, pour commander à Dora de japper moins fort et de moins sauter après moi.

» N'est-ce pas qu'il est doux de jouer ainsi et de soumettre sa volonté indécise à un hasard charmant, comme celui-là ? Je n'avais plus d'hésitation. Je semblais n'avoir fait le voyage que pour être introduit par Dora.

» Je hâtai le pas. Mais, à mesure que j'approchais du château, la voix de Dora semblait s'éloigner, et, quand je ne fus plus qu'à dix mètres, je n'entendis plus rien. Fallait-il reculer et fuir ma mère, parce que son chien ne m'invitait plus? Ma mère était-elle rentrée chez elle? Avait-elle devancé l'heure de la promenade? Arrivais-je à la fin, quand je croyais arriver au début? Peut-être ma mère souffrante ne pouvait-elle pas sortir? Dora l'avait vainement appelée et allait la rejoindre dans sa chambre.

» Je voulus m'assurer vivement que ma mère n'était pas dans le parc.

» Tu sais combien celui-ci s'est agrandi depuis quelques années.

» Tu te rappelles aussi qu'en annexant les restes de l'ancienne propriété de M. Talabert, ma mère n'a pas voulu remplacer la haie qui enclôt cette porte nouvelle du parc, par un mur pareil à celui dont mon père était si fier. Les arbres de mes aïeux sont beaux; mais ceux de M. Talabert sont bien jolis; les allées sont moins sombres que celle du vieux parc,

moins fraîches, mais elles ont plus d'horizon. On voit jusqu'au village de Tenailles, par la haie coupée tout exprès.

» J'allai vers la haie. Si j'apercevais ma mère la surprise serait plus gaie de part et d'autre. J'entrerais par cette petite porte à claire-voie, peinte en vert, qui nous servait, t'en souviens-tu? à rentrer et à sortir à cheval.

» La haie est restée plus verte que les arbres, ils sont roux et elle les enserre de loin, comme un ruban vif et clair. Je trouvai que ce fond de paysage ressemblait à une tapisserie dont madame de Grémilly a garni le mur de sa bibliothèque. C'est toi qui me l'as fait regarder et admirer. Seulement, dans la tapisserie d'art, entre le gazon vert et les arbres blonds, on voit une ligne rose et blanche, formée par un cortège de belles dames en promenade.

» Maman n'aurait pas de robe rose, ni d'ombrelle blanche, et rien n'allait trancher sur cette tapisserie naturelle.

» Mais (voilà la surprise que je te ménage) précisément ce point, — non pas une ligne, mais un point seulement — apparaît comme

je l'aurais évoqué, de l'autre côté de la haie.

» Maman serait-elle devenue coquette, pour les oiseaux du parc, quand je ne suis pas là? La robe n'est pas tout à fait rose, mais elle s'approche tant du rose, et l'ombrelle est réellement blanche.

» Ma mère avec une ombrelle, quand elle ne prend pas même un parapluie lorsqu'il pleut! Qu'est devenu son grand chapeau de fermière? Est-elle si majestueuse dans ce costume, que Dora n'ose pas aboyer quand elle accompagne une si grande parure? La promeneuse va lentement; ce n'est pas ma mère; c'est une visite; mais pourquoi la visiteuse est-elle seule?

» Mon cœur sursauta. Je me mis à courir après ce rose violacé et ce parasol blanc. J'arrive à la haie, j'étends les bras, je veux crier et je reste stupéfait, arrêté, enraciné, comme dans une métamorphose d'Ovide, devant l'apparition inouïe, invraisemblable, touchante, sublime.

» C'était Louise de Courlieu qui se promenait dans le parc maternel, comme chez elle. Louise, comprends-tu? Louise, que j'aurais

cherchée dans l'univers entier, excepté là. Je n'eus pas le souvenir de la fable de cet imbécile qui court après la fortune, pour la trouver, au retour, devant sa porte! Je me dis que Louise était là, chez moi, chez elle, comme ma sœur, ma fiancée, ma femme, et qu'elle n'en sortirait plus, quand je serais entré.

» Avais-tu pressenti cela?... Comprends-tu maintenant pourquoi, en dépit de l'incertitude qui me torture encore, j'ai un commencement de gaieté qui entrecoupe mes alarmes et qui m'a permis de t'écrire cette longue lettre, de prendre des attitudes pédantes, de disserter sur ce prodige, de le savourer en t'en préparant la surprise, de jouer à l'écrivain, de te faire attendre la révélation, en t'agaçant, n'est-ce pas, d'une rhétorique inutile entre nous? C'est que j'avais cet effet final, ce coup de théâtre, ce bout de feuilleton à t'envoyer.

» La question, tu le verras, n'est pas simplifiée; mais c'est quelque chose, n'est-ce pas? que d'avoir avec soi, sous le regard de sa mère, celle qu'on croyait perdue et dont on veut faire sa femme? Elle ne me rend pas le dé-

nouement aussi facile qu'on le supposerait; mais elle m'inspire pour le trouver...

» Là-dessus, mon ami, comme ma main est lasse, comme on va bientôt sonner la cloche du dîner, comme je manquerais l'heure de la poste, comme je suis un peu fou, je renvoie la suite au prochain numéro, c'est-à-dire à demain? Vas-tu tout savoir par toi-même, sans que je t'en apprenne davantage? Ne te dois-je pas, même si je ne t'apprends rien, une confession aussi minutieuse? »

XVI

DU MÊME AU MÊME

« J'étais près de la porte à claire-voie, dont je t'ai parlé. L'ai-je franchie d'un bond? l'ai-je ouverte? Je n'en sais plus rien. Je l'ai traversée et, tout à coup, j'ai été sur le chemin de Louise.

» Elle tressaillit, pâlit, laissa tomber son ombrelle, et je crois qu'elle serait tombée elle-même, si je ne l'avais reçue, soutenue, enfermée dans mes bras.

» De quoi avait-elle peur? lui avait-on défendu de me revoir jamais? Ce fut un soupçon atroce, mais qui ne dura pas plus d'une se-

conde; car, aussitôt ses yeux s'emplirent d'une douce lumière; ses joues devinrent plus roses, et, se dégageant de mon étreinte, pour laisser seulement ses mains dans les miennes, elle me sourit, cherchant un premier mot d'accueil, en me le faisant attendre, par un embarras, par une pudeur délicieuse.

» Quoi qu'il m'arrive, dussé-je ne l'avoir jamais pour femme, j'ai vécu mille ans d'amour dans l'enchantement de cette minute, et je vivrais désormais avec un rêve adorable.

» Tu sais, que jusqu'ici, notre amour a été surtout un duo des yeux; un duo muet de nos âmes, et qu'à peine nous avons effleuré les confidences décisives; mais, pendant cette séparation, notre amour a mûri, et tout à coup, nous nous en disions plus, sans parler davantage. C'étaient nos mains unies, pressées, moites de la même fièvre qui parlaient entre elles.

» — Vous ici ! lui dis-je enfin, avec le bonheur de manquer d'esprit et de ne trouver rien de mieux.

» — Est-il plus étonnant de me voir ici que de ne pas vous y avoir trouvé, quand j'y suis

arrivée ? me répondit-elle avec une gaieté forcée ?

» — Depuis quand êtes-vous arrivée ?

» — Mais depuis notre départ de Paris ?

» — Pourquoi partir, sans un mot, brusquement ?

« — C'est précisément ce que vous avez fait, il y a quelques mois.

» — Ah ! vous vous êtes vengées !

» — Non. Fallait-il vous inviter à venir chez votre mère ?

» — Méchante !

» — Peut-être auriez-vous tardé encore à arriver, si on vous avait averti !

» Elle dit cela, ingénuement, à coup sûr ; mais ses paroles m'atteignaient. Je regardai au loin dans la direction du château, pensant à celle qui l'avait amenée, qui pouvait surprendre notre entretien, à celle que je n'oserais pas fuir, mais que je voulais éviter d'abord.

» — Je vous ai bien cherchée ! dis-je avec un soupir d'allègement et de reproche.

» — Vous m'avez cherchée ?

» — Pourquoi êtes-vous ici ?

» La question avait une apparence sotte, brutale; elle avait un sens pourtant qui la rendait excusable, Louise ne s'en étonna pas.

» — Je suis ici, parce qu'on nous a invitées. Ma tante, qui est la plus ancienne amie de votre mère, presque sa sœur, après avoir refusé longtemps, n'avait plus de prétexte pour prolonger ce refus.

» Est-ce une illusion ? Il me sembla que l'intention de Louise était plus sérieuse que ses paroles. Elle avait beau sourire; il y avait un reproche involontaire dans sa réponse. Il y avait, en tout cas, un acte décisif. Elle détachait avec sa candeur, sans y prendre garde le lien sacrilège qui m'attachait à l'amie, à la sœur de ma mère.

» Je fus si touché, mais en même temps si provoqué, dans le secret de ma fidélité à un amour éteint, que je répondis avec une ironie maladroite :

» — On vous a amenée ici, parce qu'on espérait que je n'y viendrais pas, pendant votre séjour.

» Elle me regarda de ses yeux sincères et répliqua :

» — Pourquoi supposez-vous cela ?

» J'eus honte de la pensée qui m'avait traversé l'esprit. Je voulus rentrer en grâce.

» — En tout cas, repris-je timidement, vous ne m'attendiez pas?

» — Si !

» — Vraiment ?

» — Je comptais les jours; je les trouvais longs; mais je vous attendais, puisque votre mère vous attendait.

» Avec quelle douceur et quelle intégrité elle dit cela. *Vaincre ou mourir!* voilà ce que je devais lire dans ses yeux.

» J'eus une tentation folle de tomber à ses genoux. Sais-tu ce qui m'arrêta ? Ce ne fut pas la crainte d'une pose romanesque ou ridicule; ce fut le souvenir subit de mes agenouillements devant une autre. Elle-même devinant cette folie me retint par la main, et je restai debout en face d'elle, à la hauteur de sa dignité, lui tenant toujours la main et sentant que je lui tenais le cœur.

» Je me penchai sur elle, et voulus lui mettre un baiser sur le front. Elle recula avec sim-

plicité et d'un signe de tête parut me montrer le château derrière elle.

» Une sorte de colère absurde, indigne de moi, me mordit au cœur et, follement, je dis :

» — Je comprends, vous avez peur de votre tante !

» Elle eut un éclair, et me répliqua :

» — Je n'ai peur de personne. Ma tante a eu confiance en moi et en vous, puisqu'elle m'a laissée seule ici, sous la tutelle de votre mère.

» Je sentis un frisson glacial me parcourir le corps des pieds à la tête, frisson de stupeur et de remords, sans doute.

» — Quoi ! madame de Grémilly, n'est pas ici ?

» — Non, elle m'a conduite et est partie pour l'Italie où elle passera l'hiver.

» — Ainsi vous resterez ici?

» — Aussi longtemps qu'il me plaira... je veux dire qu'il plaira à votre mère de me garder.

» J'étais abasourdi, et ce qui devait m'encourager me décourageait au contraire. Madame de Grémilly était-elle certaine que je ne viendrais pas, par hasard, ou par un instinct de

l'amour, rejoindre sa nièce? Avait-elle tout avoué à ma mère? S'était-elle décidée à un renoncement héroïque? Souffrait-elle et voulait-elle cacher sa douleur?

» Je fus humilié de ce bonheur qui était sous ma main. Je n'osais pas me l'assurer par un effort de plus. Je me dis que, si cette immolation de Jeanne était réelle, ce qui pouvait flatter l'orgueil d'un autre me punissait, me châtiait.

» J'ouvris ma main qui tenait la main de Louise enfermée et ne sachant que dire, j'osai solte-ment demander, ce que je croyais impossible à savoir :

» — Est-ce que madame de Grémilly est souffrante?

» — Oui, me répondit Louise gravement, et ce n'est pas ma faute, si je ne l'ai pas accompagnée. Elle m'a défendu de partir avec elle. Mais rassurez-vous: si elle était malade, je serais partie quand même et madame votre mère m'eût conduite. Elle a mis en vente son hôtel de Paris; elle se fixera à l'étranger. C'est pour être plus libre de ses recherches qu'elle m'a déposée ici; quand elle aura trouvé une résidence, je serai

bien forcée de la rejoindre, à moins que...

» J'eus un spasme.

» Louise, interrompue par un geste, continua:

» — A moins que votre mère, moi et vous, nous n'obtenions qu'elle revienne!

» Louise dit cela ingénuement, sans coquetterie, sans arrière-pensée. Pourquoi madame de Grémilly reviendrait-elle? Elle ne pourrait plus revenir, si elle me laissait le champ libre pendant l'automne. Louise ne savait rien du passé, ni ma mère non plus; moi, je restais seul en présence de ce bonheur offert, laissé à ma discrétion, et un remords, un point d'honneur exigeant.

» Je ne savais plus que dire.

» Les paroles d'amour que le premier moment de surprise et d'émotion avait glacées sur mes lèvres et qui s'étaient réchauffées pour les tourmenter, me semblaient monstrueuses devant ce secret qui surgissait en moi. Nous fîmes quelques pas en silence. Mon ravissement s'aigrissait, une douleur poignante se substituait à ma joie primitive.

» Tout à coup Louise, qui ne comprenait pas

ma tristesse et qui ne pouvait s'y associer, dit assez gaiement :

» — Ah ! voilà la baronne !

» Elle avait entendu avant moi, la voix de Dora, et elle savait sans doute que ma mère devait la rejoindre. Nous hâtâmes le pas et nous nous trouvâmes bientôt dans le rond-point qui a été fait à la jonction des deux propriétés. En effet, ma mère s'avançait, une main remplie de fleurs montées en graine, avec son imperturbable chapeau de paille d'hiver et d'été, son espèce de veste féminine, qui a des poches comme une veste d'homme, sa figure hâlée, mais placide, rayonnante.

» Elle a une vue de propriétaire. Elle m'aperçut de très loin, venant par une allée droite, et elle avait poussé un cri. Elle mit la poignée de plantes dans sa poche pour avoir les deux mains libres, et, m'attendant, en laissant Dora se précipiter, elle cria à Louise :

» — Où l'avez-vous donc trouvé ?

» — Dans le bois !

» Ma mère m'embrassa sur les deux joues. Elle aimait mieux cela que de se laisser em-

brasser ; puis, continuant son interrogation et s'adressant à moi :

» — Tu savais donc que Louise était dans le bois ?

» — Non, maman.

» — Pourquoi n'es-tu pas rentré par la grande porte ?

» — J'espérais vous surprendre?

» — Et c'est toi qui as été surpris ! Tu ne te doutais pas de l'aimable compagnie que ma bonne Jeanne m'a donnée, pour me dédommager de l'abandon de mon fils !

» — Non, ma mère.

» — Serais-tu venu plus tôt, si tu l'avais su ?

» J'hésitais à répondre.

» — Tu ne veux pas me dire oui, et tu n'oses pas dire non. Je m'étais juré de ne pas t'écrire. J'aurais été blessée dans ma dignité de te voir accourir pour elle et non pour moi... Eh bien, non, ce n'est pas vrai. J'aurais voulu que tu te rappelasses plus tôt que la maison maternelle est la maison des douceurs. Cela me fait penser, Louise, qu'il faut ajouter un plat à notre dîner. Nous vivons en cénobites, Louise et moi, n'est-

ce pas, ma fille? Mais pour un Parisien!...

» Elle n'insista pas sur ces mots « Ma fille »; mais elle les prononça avec une ouverture de cœur qui me fit trembler de joie, et, bien que je n'osasse répliquer, ni prendre de nouveau la main de Louise, ces paroles me parurent une bénédiction de fiançailles.

» Nous rentrâmes au château. J'envoyai chercher ma valise et je m'installai. Ma chambre était prête. Oui, on m'attendait tous les jours. Que c'est bon d'être attendu!

» Jusqu'au dîner, le temps se passa en propos indifférents.

» Tu sais que la vieille salle à manger, avec ses boiseries grises, ses longs buffets couverts de marbre rouge, son baromètre gigantesque, les carreaux blancs et noirs du sol, son lustre, toujours enveloppé, a un air solennel, presque ascétique de sacristie de couvent. En y entrant avec Louise et ma mère, je lui trouvai tout à coup un air de douairière, gaie et parée pour une fête.

» Rien pourtant n'était changé. Seulement le gros poêle avait deux vases de fleurs dans des

mousses entassées, et cette urne formidable qui le surmonte et qui ressemble, par ses enroulements de serpents, à une enseigne de pharmacie, avait des façons de corbeille de mariage, festonné qu'il était de pampres et de chrysanthèmes.

» Louise avait veillé au plat de gourmandise; ma mère me le répéta, pour faire valoir les qualités de ménagère de cette Parisienne, prévoyante et provinciale.

» Nous étions tous les trois émus d'une gaieté hésitante qui nous donnait de l'embarras. Louise à chaque instant se levait de table, sans attendre que le domestique rentrât de l'office pour nous servir. Elle savait où chaque chose utile avait sa place dans les buffets. Elle manœuvrait avec les vieux meubles comme avec des amis familiers, et ma mère, pour me taquiner ou pour me mettre à l'aise, n'entamait aucune conversation intime ayant trait à mon retour, ou au séjour de mademoiselle de Courlieu au château. Elle passait son temps à commander doucement à Louise, à prouver que celle-ci était déjà au courant, et à la suivre d'un hochement

de tête de remerciement, quand elle la voyait aller, venir, légère, traînant de la lumière dans la salle.

» Il devait sembler naturel que je parlasse de madame de Grémilly, que je demandasse de ses nouvelles, et pour rien au monde je n'aurais prononcé son nom. Par discrétion, elles ne m'en parlaient pas. Il y eut de longs silences, et des intervalles de regards baissés sur les assiettes; chacun se demandant sans doute, tout bas, comment il était possible de diriger la conversation, pour me laisser l'initiative de prononcer le nom de la grande absente. Il était certain que nous avions tous les trois la même préoccupation, combien différente de la mienne dans ces cœurs naïfs!

» — J'aurais dû inviter le curé! dit ma mère, au moment de l'entremets; voilà la crème qu'il préfère.

» — Est-ce qu'il est toujours ton partenaire? demandai-je.

» — Moins souvent; depuis que Louise est là, nous essayons de jouer le whist avec un mort; mais l'abbé n'y entend rien. Tu le verras

ce soir, et, comme nous serons quatre, nous pourrons jouer.

» Le dîner s'acheva sans allusion à la voyageuse. Voyageait-elle réellement? N'était-elle pas fixée quelque part, triste, offensée, voulant se guérir de mon ingratitude, apprenant peut-être à me mépriser, pour achever de me flétrir dans sa mémoire, et préparant cette revanche, sur elle et sur moi, de me dépasser en sacrifice. Quand je me levai de table, j'étais furieux de ma lâcheté. Je me jurai alors d'aborder, le soir même, ce sujet scabreux avec Louise. Mais le curé fit son entrée, juste au moment où j'allais risquer ma demande.

» Ce curé-là ne sera jamais mon confesseur. Habitué aux peccadilles, il distribue l'absolution, avant d'entendre les pénitents, et, en dehors de son apostolat officiel, il n'est pas un assez grand esprit pour amener les effusions.

» Contrairement au programme de ma mère, bien que la table de jeu fût prête, on ne joua pas. L'abbé ne se trouvait pas digne de faire sa partie avec moi. Louise prit une tapisserie, la même que je lui ai vue si souvent broder à Paris

Il paraît qu'elle a entrepris tout un mobilier. C'est le même dessin, sur une autre pièce. Ma mère a retrouvé un vieux métier, et j'eus tout à la fois la vision qui m'avait charmé, détourné à Paris, en même temps que le tableau d'un intérieur de famille. Elle maniait avec la même agilité son aiguille, en osant me regarder de temps en temps, pour me sourire. Je me souvenais, ou plutôt, je prolongeais le rêve. Ma mère était dans le fauteuil analogue à celui que prenait l'autre. Il manquait le siège bas sur lequel je m'asseyais, et, fort heureusement, il n'y en a pas de semblable au château. Ma mère, plus tendre, plus maternelle que ne m'avait paru l'être, pendant si longtemps, madame de Grémilly pour Louise, disait à chaque instant : « Ma fille » à mademoiselle de Courlieu. Elle regardait, chaque fois, l'abbé qui riait à son rabat et qui prisait avec un reniflement, joyeux comme une fanfare.

» Sous le prétexte que je devais être fatigué du voyage, ma mère, qui d'ailleurs a gardé ses habitudes de se coucher tôt et de se lever avant tout le monde, rompit la veillée douce et silen-

cieuse. Avant de se retirer, le curé trouva le moyen de me tirer à part, et me dit à demi-voix :

» — Vous savez, monsieur Philippe, si j'ai prié souvent pour vous. Dieu m'a exaucé. Je vous fais mon compliment.

» Ma mère, pour me ménager sans doute un dernier tête-à-tête avec Louise fit plus d'honneur au curé qu'elle ne lui en accordait d'ordinaire. Elle le reconduisit jusque sur le perron.

» Louise rangeait son métier de tapisserie. Je m'approchai d'elle avec un battement de cœur, qu'on pouvait voir :

» — Vous avez de bonnes nouvelles de votre tante? lui demandai-je enfin, d'un air nigaud que je croyais simple et fort.

» — Oui, me répondit-elle.

» — Quand vous lui écrirez...

» — Je ne lui ai pas encore écrit.

» — Ah!

» — C'est avec votre mère qu'elle correspond.

» — Elle vous en veut donc?

» — A moi! pourquoi? Au contraire, elle n'a

jamais été si bonne pour moi et ne m'a jamais tant aimée.

» Louise épandait son regard autour d'elle, pour associer le salon, le château, moi aussi, à cette reconnaissance; puis, me tendant la main et détournant la conversation :

» — Votre mère est bien heureuse ce soir.

» — Qui donc n'est pas heureux de nous trois?

» — C'est vrai ! répliqua-t-elle.

» Et, avec une grâce enfantine, avec une confiance de sœur, Louise, que je n'avais pas embrassée jusque-là, me tendit son front. Mesure, si tu peux, le baiser que je mis sur ce front pur.

» Voilà mon ami, le récit exact de ma première jonrnée.

» J'ai mal dormi dans cette chambre qui me semblait la chambre nuptiale prédestinée.

» On dirait que ce qui m'agite est moins encore le scrupule de profiter égoïstement d'un bonheur si bien préparé, qu'une grande et âcre curiosité. Je voudrais savoir ce que fait, ce que pense vraiment, celle dont nous avons tant de difficulté à parler. Je voudrais connaître le

secret de son départ. Est-il bien vrai qu'elle aime tout à fait Louise, comme Louise paraît le croire? Ce silence convenu entre elles est-il un indice de méfiance, de rancune, de précaution de la part de la tante? Elle ne veut rien savoir de sa nièce. Elle l'a abandonnée à ma mère. Elle s'isole; elle ne redoute pas ce que ma mère lui dit de moi! Elle souffrirait ou s'irriterait de ce que Louise lui en dirait.

» Ce qu'il y a de pénible et de honteux dans ce que j'éprouve, c'est que je ne puis supposer une douleur dans celle qui s'est imposé la solitude, sans une sorte de retour sur moi plein de fatuité hideuse. Je crois imbécilement, mais fortement, qu'on ne peut se détacher de moi avec facilité. Et moi, avec quelle facilité j'ai trahi cette admirable amie! Comme je me débats, pour reprendre toute ma liberté! comme je suis sollicité par l'innocence, l'affection, la beauté de Louise et poussé à accepter mon bonheur!

» Quoi! je deviendrais le mari, l'éternel amant de sa fille d'adoption et elle pourrait languir, mourir du sacrifice qu'elle me fait! quoi! je la tuerais pour être heureux! Je suis dans cette

alternative odieuse, ou de lui garder mon admiration, la fidélité de mes remords, en sacrifiant Louise, ou de la déshonorer dans mon souvenir, en la croyant capable d'un oubli facile.

» Je voudrais la voir, lui écrire. Je voudrais surtout lire ce qu'elle écrit. J'ai rêvé, tout éveillé, que j'allais fouiller dans le secrétaire de ma mère, que je prenais les lettres, que je les emportais, que je les dévorais. Quel rêve abominable ! Ce serait la profanation des deux âmes que j'ai le plus vénérées.

» Comment faire ? dois-je immoler à la vertu de Louise ma vertu d'homme d'honneur, et, pour toi qui comprends les choses, j'ajoute ma vertu de gentilhomme.

» Renoncer à Louise serait de la démence, la prendre pour femme, sans avoir ménagé le consentement sans amertume de madame de Grémilly, serait une cruauté lâche. Arriverai-je à concilier ces deux devoirs, l'un selon la nature, l'autre selon les conventions plus fortes que les lois naturelles ? Lequel des deux est le plus grand ? Sans doute celui qui serait le plus douloureux. »

XVII

DU MÊME AU MÊME

« Ce matin, de bon matin, avant que je fusse levé, ma mère est entrée dans ma chambre, ouvrir mes fenêtres, pour que le plein jour et le plein air entrassent avec elle; puis elle vint s'asseoir au pied de mon lit.

» Elle avait la même vaillance que tout le monde connaît à la ferme, quand elle ne veut pas qu'on badine avec son autorité, ce qui ne l'empêche pas d'être gaie.

» — Causons, mon enfant, me dit-elle. Nous avons des comptes à régler.

» — Je suis à tes ordres, ma chère maman.

» — D'abord, ce matin, je ne suis pas ta maman ; je suis la vicomtesse de Luzay qui vieillit, qui veut une fermière à côté d'elle ou qui désire vendre ses terres, pour aller achever de vivre à Paris. Je t'ai donné le temps de choisir un état et une femme. Je fais bon marché d'un état, mais j'entends savoir si tu veux te marier. Je suppose que tu aurais bien des histoires à me raconter, si je t'obligeais à te confesser. Tu me raconteras cela plus tard, quand je serai grand'mère ; arrivons vite au fait. Louise me convient pour bru ; te convient-elle pour femme ?... Il y a quelque temps que j'ai formé ce projet. Sa tante l'approuve ; j'ai pris ma fille à l'essai ; elle est parfaite. Elle ne se connaît pas beaucoup en agriculture ; elle se connaît bien en ménage, en cuisine et je réponds du reste. Je la trouve jolie. Elle a tout juste de Paris ce qu'il faut en garder. Dis-moi ton sentiment. Tu ne la connais pas d'aujourd'hui. Si tu hésites, demain je renvoie la chère enfant à sa tante, qui trouvera facilement à la marier, et, toi, je te renvoie à tes amours parisiennes.

J'attendrai que tu sois lassé de la vie factice, pour te voir accepter la vie vraie.

» — J'aime Louise de toute mon âme ! repartis-je avec entraînement.

» — C'est bien, c'est peut-être trop. Alors je fais la demande ; j'assure les choses, je fixe la date du contrat et tout est dit.

» — Comme tu y vas, ma chère maman !

» — Mon enfant le mariage est une chance à courir, qui augmente de périls à mesure qu'on délibère.

» — Pourtant... si je te demandais de différer de quelque temps cette demande, d'où dépend mon bonheur?...

» — Tu as une liaison à liquider, une Ariane à ménager?

» Ma mère affectait un ton brutal.

» — Si cela était ? demandai-je intrépidement.

» — Voilà ma réponse, mon enfant. Ou ta maîtresse est une femme qu'on indemnise (tu es assez riche pour te racheter), ou c'est une femme du monde que l'esprit a compromise et que l'esprit consolera... Dans les deux cas,

romps [poliment, mais romps sans hésiter.

» — Ne crois-tu pas, chère mère, qu'il y a des ménagements à garder?

» — Lesquels? Si cette femme est libre et mérite le mariage, tu aurais songé à l'épouser et je ne te contredirais pas : si elle n'est pas libre, tant pis pour elle. Malheur aux prisonniers qui jouent à l'évasion !

» Les raisonnements de ma mère étaient surtout irréfutables, parce qu'elle ne laissait pas le temps de les réfuter. Pressé, je me hasardai à dire :

» — La tante de Louise aurait plus de scrupules !

» Pourquoi disais-je cela ? Pour éprouver ma mère, pour me retenir à la pensée de madame de Grémilly. Ma mère ne broncha pas.

» — Jeanne pense comme moi.

» — Vous vous êtes expliquées ?

» — Parfaitement.

» — De vive voix ?

» — D'abord, et aussi par lettres.

» — Par lettres ! ah ! maman...

» — Tu voudrais lire ces lettres-là ?

» — Oui.

» — Tu les liras, mon enfant, toutes, sans que j'en garde une seule; mais le jour où tu viendras me dire : « Maman je suis décidé, fais la » demande. » Ce jour-là, tu seras à la hauteur de tes deux mères, et je te donnerai cette correspondance, qui sera résumée dans l'acceptation de madame de Grémilly. Tu verras alors, mon enfant, combien tu as été aimé et estimé.

» L'autorité que prenait ma mère me faisait soupçonner qu'elle était du parti de madame Grémilly, encore plus que de mon parti et de celui de Louise ; mais pourtant quelle vraisemblance que Jeanne lui eût tout avoué, et eût transfiguré le bon sens pratique de la fermière, jusqu'à la rendre complice des règlements de conscience d'une Parisienne aussi raffinée!

» — Ainsi, il y a un complot ? balbutiai-je le cœur rétréci dans la poitrine et en essayant de plaisanter.

» — Appelle cela un complot, mauvais sujet; c'est le roman des mères. Tu en as deux qui ne sont pas jalouses.

» Décidément ma mère ne savait rien.

» J'eus un instant de réflexion et, m'armant d'audace :

— Où se trouve, en ce moment, madame de Grémilly?

» — Tu veux faire ta demande en personne?

» — Je veux lui écrire.

» — Je ne suis autorisée à donner son adresse qu'à une seule personne, et je viens de l'envoyer.

» — A qui?

» — A M. Brazier. Il est probable qu'il sera arrivé, pour lire ta lettre, que Jeanne lui montrera.

» — M. Brazier!

» Ce nom jeté me pénétra comme une lance. Je ne pouvais être jaloux de ce diplomate. Je ne pouvais croire que madame de Grémilly, si plein de respectabilité qu'il fût, au regard du monde et des emplois, le choisît pour mari. Cependant, puisqu'il était tourmenté du désir de la voir, et puisqu'elle rompait pour lui un vœu qu'elle ne voulait pas rompre pour moi, il fallait bien qu'elle eût ses desseins sur lui. J'étais consterné.

» Ma mère appuya sur la blessure.

» — Est-ce qu'il te répugnerait d'avoir M. Brazier comme oncle?

» Je fus tenté de m'écrier : « Veux-tu donc me » le rendre odieux ? »

» Ma mère continua :

» — C'est un homme d'esprit, délicat de manières, qui serait depuis longtemps le mari de Jeanne, si elle avait voulu. Veut-elle maintenant ? Je t'assure bien que ce n'est pas moi qui la détournerais de ce projet.

» — T'a-t-elle laissé comprendre qu'elle l'accepterait ?

» Il paraît que je mis beaucoup de chaleur dans ma question.

» Ma mère sourit :

» — Quelle prévention as-tu contre lui?

» — Je n'en ai aucune.

» — Alors pourquoi t'effarouches-tu ? Jeanne n'a pas besoin d'être avertie. Elle fait ce qu'elle veut, et elle veut ce qui est bien. Je ne connais pas toute sa vie. Depuis le couvent, nous avons été bien séparées; mais je suis convaincue qu'elle est incapable d'une maladresse par

ennui, ou si elle avait jamais un grand chagrin, par désespoir.

» Il était étrange pour moi d'entendre ma mère faire ainsi l'éloge de celle qui était encore ma *maîtresse*, selon la noble acception qu'avait ce mot dans le langage de la galanterie d'autrefois.

» Je songeais obstinément à M. Brazier. C'était un homme prêt à tout pardonner; mais il me paraissait impossible, malgré tout, qu'il fût le compagnon d'une femme qui ne pourrait lui donner la main, sans lui confesser sa vie, et je connaissais trop madame de Grémilly pour supposer qu'elle livrerait son secret à personne, à M. Brazier moins qu'à un autre.

» Pourtant, puisqu'elle lui permettait de la rejoindre, que pouvais-je conclure? un grand doute était né, qui devait servir ma foi nouvelle.

» Ma mère n'admet pas les longues conversations sur un même objet. Son activité l'appelle toujours. Sa volonté précise, quand elle s'est affirmée, dédaigne les arguments secondaires. Elle se leva.

» — Ainsi, c'est entendu. Philippe, mets ordre à ta conscience de Parisien. Envoie tes pleins pouvoirs à ton ami de Paris, avant qu'il soit ton garçon d'honneur, et, quand tu seras habillé, viens avec moi à la ferme des Matheaux. Louise y est déjà, tu mangeras au déjeuner du beurre qu'elle aura fait. Et je sais que, si tu n'as pas assez de tête, mon pauvre enfant, tu as un bon estomac, nous te prendrons par là.

» Ma mère remit sa chaise en place, s'assura que le domestique avait tout préparé pour ma toilette et descendit de son pas égal que ses forts souliers rythmaient dans l'escalier.

» Je m'habillai en toute hâte, avec un frémissement de colère. Ce Brazier me troublait, et cependant il élucidait la question, et, s'il blessait mon amour-propre, il allégeait mes scrupules. Je ne voulais pas que ce fût lui qui réglât ma destinée et je ne voyais pas comment je pouvais me soustraire à l'action qu'il allait exercer sur l'état de cette femme d'esprit, se réfugiant dans l'esprit. L'avoir pour successeur, c'était

comme si je l'avais eu pour rival, et la rivalité de cet homme refroidi, sceptique, me semblait injurieuse pour mon amour enthousiaste, bien qu'elle fût incontestablement salutaire à ma raison.

» Comme j'avais besoin de l'admirer encore, toujours même quand je cherchais le moyen de me séparer définitivement d'elle, cette femme supérieure à tout ! Je voulais bien passer pour un misérable ingrat à son égard ; mais je ne voulais pas qu'elle descendît, dans sa guérison de moi, jusqu'à cet ami sans illusion.

» Si M. Brazier avait été à ma portée, je lui aurais cherché querelle.

» Louise était bien jolie, quand je la trouvai à la ferme, où je la rejoignis avec ma mère. Elle était habillée plus coquettement que la veille et je lui sus gré, comme d'une avance, de ce soin, de sa robe si simple et si parfaite, de l'arrangement de ses cheveux, de toute cette harmonie de sa personne.

» C'est à l'automne, dans la pénombre d'une salle de ferme, avec un tranquille rayon matinal, qui remue les cuivres sans les faire tinter,

qui réchauffe les vieux meubles de noyer sans les incendier qu'il faut voir les blondes. Elle avait les manches retroussées; ses jolis bras étaient en exercice; elle battait le beurre et quelques petites éclaboussures de crème tachetaient délicieusement ses mains fines. Ma mère lui mit un baiser sur le front, dans la raie de ses cheveux d'or pâle.

» — C'est pour deux, lui dis-je en riant.

» Quand elle eut fini, elle arrangea son beurre dans une grande assiette à coq; elle but et nous fit boire de la crème qu'elle avait mise de côté; elle fit sa provision d'œufs frais, arrangea tout dans le panier qu'elle me mit au bras, et nous repartîmes pour le château, sans que, avec son babillage, jusqu'à l'entrée du parc, elle me laissât une minute pour un propos, non sérieux, mais seulement raisonnable.

» Quand enfin nous pûmes nous asseoir, dans la grande allée des châtaigniers, ma mère me débarrassa du panier, et voulut le porter elle-même à la cuisine. Louise tenta de la suivre; je la retins par la main, et, sans que je lui eusse

donné une raison pour la retenir, elle obéit et s'assit à côté de moi.

» — Qu'est-ce que vous pensez de M. Brazier ? lui demandai-je brusquement.

» Je n'aurais sans doute pas été plus sot, si je lui avais demandé : « Avez-vous lu Baruch? »

» Elle me regarda surprise, tentée de rire ; mais une rougeur lui couvrit le visage, comme si elle eût deviné tout à coup que cette question intéressait sa tante et notre bonheur.

» — Je pense, dit-elle, qu'il est un excellent homme, et que, pour ma part, je lui dois beaucoup.

» — Que lui devez-vous donc ?

» — Mais il a parlé de vous, de moi, à ma tante.

» C'est vrai, ce bon M. Brazier a été un intermédiaire sans mandat, mais utile.

» — Savez-vous ce qu'en pense votre tante? ajoutai-je.

» — Elle l'estime beaucoup. Elle m'a dit souvent que c'est un des hommes rares, avec lesquels on peut causer de tout ou se taire, avec la certitude d'être compris.

» — Ma mère m'a dit qu'il avait demandé l'adresse de votre tante et qu'elle la lui avait donnée.

» — Avec le consentement de ma tante, n'est-ce pas ?

» — Sans doute.

» — Eh bien, j'espérais cela.

» — Pour lui ?

» — Pour lui et pour tout le monde.

» — Vous croyez ?...

» — Je crois que c'est l'ami le plus sûr, le plus discret que ma tante puisse avoir, et, si vous devenez jamais ambassadeur, vous lui devrez l'ambassade.

» — Oh ! si je ne lui devais que cela !

» — Eh bien, monsieur, si vous avez une autre ambition, si vous faites un autre rêve, vous lui en devrez encore la réalisation.

» Je la regardai. Ah ! mon ami, quelle beauté ! quelle bonté ! Tout son amour, tout le mien rayonnaient sur son visage. Elle m'indiquait que cette intervention de M. Brazier devait être la solution décisive. Elle palpitait d'espérance et de foi, et la langueur d'une âme qui

voudrait se reposer se répandit dans ses yeux. Elle se pencha involontairement vers moi. Je l'enlaçai de mon bras. Elle ne se raidit pas; elle ne chercha pas à se défendre contre mon respect; je la serrai sur ma poitrine, je posai mes lèvres sur son front, plus bas qu'à l'endroit où ma mère avait posé les siennes, et, puisque je te dois toute la vérité, de son front ma bouche descendit à la sienne.

» Ce fut l'ardeur la plus chaste. Oh ! la jeunesse est la raison suprême, la volupté et la décence! J'ai été bien vieux; je jouais un rôle d'homme. Je me retrouvai jeune, aimant d'un premier amour, éperdument ! Toutes les sources de la vie s'ouvraient, une ivresse pure et une lumière surhumaine m'inondèrent. Elle balbutia mon nom que j'entrecoupais sur sa bouche, et, pendant une seconde, ses yeux se fermèrent, pour se rouvrir pleins de larmes.

» Cette fois, je ne fus retenu par aucun souvenir : je m'agenouillai devant elle, sur le sable de l'allée, et je la contemplai. Nous ne savions que dire. Je lui disais : « Louise ! » Elle répondait : « Philippe ! » C'était le dialogue

sublime; c'était l'hymne de nos deux cœurs à l'unisson.

» Un jappement lointain de Dora nous éveilla à demi, nous laissant nous lever, marcher dans cette même atmosphère enveloppante. Je la tenais toujours enlacée, serrée contre moi, et ce fut ainsi que nous rejoignîmes maman, qui revenait à nous.

» C'était la seconde surprise que je lui causais; celle-ci dépassait l'autre.

» Elle eut un sourire muet qui s'élargit dans un bâillement d'extase, en nous apercevant ainsi; puis elle me dit d'une voix que jamais de la vie je n'entendis aussi tremelante :

» — Je puis écrire là-bas, n'est-ce pas?

» — Oui, oui, lui dis-je.

» Alors elle nous attira tous les deux contre elle, nous enveloppa, nous mangea de ses gros baisers. Ces natures stoïques sont effrayantes, comme les fleuves de peu de tirant d'eau, quand ils grossissent et débordent. Je craignis qu'elle ne se trouvât mal. Mais elle est forte, et, dans un élan, elle nous souleva avec

une fureur de possession définitive, comme si elle eût soulevé, pour l'emporter, un sac enfermant sa fortune.

» Je t'ai ménagé cet effet. J'ai eu de la peine à ne pas te crier tout dans ma première ligne. Ainsi c'est fini ! Ce que je croyais si difficile s'est accompli en quelques instants. L'abîme est franchi, comblé, s'il existait, et ce qu'il y a de piquant dans notre idylle, dans notre joie, c'est que M. Brazier, sans le savoir, a été le talisman qui a fait le prodige.

» Au déjeuner, ma mère se moqua doucement de moi.

» — Allons, dit-elle, je crois que tu es plus obéissant que je ne le croyais, que tu ne le croyais toi-même. Je t'avais fait crédit huit jours, et vous, Louise?

» — Moi, dès hier, je n'avais plus de crédit à faire.

» La demande est partie. Je suis impatient de lire la réponse. Je n'ose plus demander à lire les autres lettres. »

XVIII

L'amour seul entame l'amour; comme le diamant seul peut mordre sur le diamant. L'amour naïf de Philippe devait vaincre l'amour subtil et raffiné. Il n'y avait de combat que sur la décence du renoncement, et c'est une lutte qu'il m'a paru intéressant de raconter.

Maintenant, le dénouement se presse et je n'ai plus à l'attarder par des commentaires.

Philippe aimait Louise avec une fraîcheur de sentiments avivée par une sorte de repentir de la passion. Il ne voulait rien désavouer de sa vie, devant lui-même, parce que c'était une âme loyale, et un esprit généreux. Mais il était

ravi de concilier sa reconnaissance secrète avec son espérance. L'image de madame de Grémilly serait enfermée dans un tabernacle, qu'il n'ouvrirait plus, mais qu'il garderait, et dont un oracle sortirait aux heures difficiles de la vie. Le monde ne savait rien et ne saurait jamais rien du passé. Sa mère l'ignorait, croyait-il, et, si Louise avait eu des soupçons, si elle avait souffert, si elle avait triomphé de la jalousie de sa tante, à l'aide même de ces soupçons, il aurait toujours le temps, à force de tendresse et avec l'empressement candide de mademoiselle de Courlieu à se laisser persuader, d'effacer cette impression et de faire croire à sa femme, sans mentir, qu'elle avait eu un mauvais rêve, aujourd'hui dissipé.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle était simple et courte. Madame de Grémilly envoyait son consentement et des notes pour le contrat. Elle s'excusait de ne pas assister au mariage, se sentant un peu fatiguée; d'ailleurs, elle attendait à Florence, où elle avait loué un petit palais pour l'hiver, quelques vieux amis de Paris.

Elle ne nommait pas *I*. Brazier; mais il était

certain qu'elle faisait allusion à sa démarche, à sa visite, et cette allusion, toute vague qu'elle était, mit un sceau définitif sur la dernière page du roman d'elle et de Philippe.

La réponse de madame de Grémilly était prévue, mais n'empêcha pas la brume d'une mélancolie sur ces trois cœurs enflammés. Madame de Luzay, qui était la confidente, savait seule avec quelle magnanimité son amie prenait ce parti de ne pas triompher héroïquement. Philippe était très soulagé, mais un peu humilié par cette absence qui reculait l'heure d'une épreuve. Louise en savait assez, pour comprendre l'infinie bonté de sa tante. Tous les trois acceptaient sa réserve, la trouvant juste et prudente; mais tous les trois en ressentaient une tristesse, qui s'épancha dans un même soupir, et ces trois cœurs sincères eurent le même mensonge : « C'est dommage! » se dirent-ils, avec un sourire de regret.

Le mariage se fit à la campagne. Georges Moncamp vint de Paris pour être un des témoins de Philippe. Il n'y eut entre les deux amis qu'une de ces chaudes embrassades empruntées

par la virilité de l'amitié, à l'amour, pour tout dire, sans parler.

Les yeux brillants de Georges Moncamp semblaient exprimer :

— Je le savais bien qu'elle l'aiderait à sortir de l'abîme !

Les yeux fulgurants de Philippe répondaient :

— Je le savais bien que j'en sortirais sans félonie.

Georges tenait compte de l'appoint apporté par M. Brazier.

Philippe était trop heureux, pour n'être pas légèrement infatué; il se sentait si à l'aise, qu'il s'imaginait de bonne foi ne devoir rien au hasard.

Sa noce eut des somptuosités champêtres. La vicomtesse de Luzay réalisa des tableaux de Watteau, et aussi des kermesses flamandes, moins le trop plein. Les fermiers, les voisins des autres fermes eurent des repas sous les arbres; un dîner réunit les autorités et les amis du voisinage. La châtelaine pleura au dessert, quand le curé lut des vers remplis de pieuses inten-

tions, dans lesquels le dieu de l'Hymen, selon la mythologie, figurait avec le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu des longues postérités.

Madame de Luzay avait pourtant trop d'esprit et de raison pour ne pas faire comme tous les convives, et pour ne pas rire en dessous de ces vers burlesques, cueillis comme un bouquet de fleurs sur tous les discours en pot que M. le curé exhibait, avec des fleurs en papier, à chaque mariage de ses paroissiens. Mais à quoi servirait l'esprit, sinon à avoir des excès de simplicité et des besoins de bêtise qui délassent? Il est si bon de se sentir naïf et sensible, quand on a vécu déjà longtemps!

Trois jours après le mariage, quand la pudeur recueillie des jeunes époux commençait à moins s'isoler de l'observation maternelle, madame de Luzay attira son fils, un matin, dans la chambre, s'y enferma au verrou avec lui et lui dit d'une voix grave :

— Tu ne m'as pas demandé à lire la correspondance que je t'avais promise, et dont tu étais si curieux!

— Je n'ai plus de curiosité, ma chère mère,

— Soit; mais, moi, j'ai un devoir à remplir, un devoir d'honneur.

Philippe, frappé de l'accent de sa mère, et tremblant, inquiet, lui prit les mains.

— Quel devoir? En as-tu un à me rappeler que j'oublie?

Madame de Luzay, toujours sérieuse, avec un attendrissement solennel dans la voix :

— Non, mon enfant, tu as été ce que tu devais être, tu as eu les scrupules que tu devais ressentir, tu as été loyal envers ta conscience, tbvers ta jeunesse. Je n'ai pas de reproches à adresser, mais j'ai à compléter ton effort et à assurer encore plus votre bonheur.

Philippe, qui s'était assis, se leva, pâle, agité et interrogeant sa mère :

— Est-ce que...?

— Oui, mon enfant, je savais tout. Mon amie Jeanne m'avait fait ses confidences, lors de mon voyage à Paris. J'ai eu, j'en conviens, à ma dominer, pour rendre raisonnable, selon le monde, ma vertu campagnarde. Mais la douleur et la grandeur de Jeanne m'ont rendue plus fière encore de l'aimer. Ce complot que tu crois

né de quelques semaines, nous l'avons arrêté, tricoté, arrangé depuis cette visite que je t'ai cachée. Je t'ai menti relativement à ce voyage. Il le fallait bien. Ce n'est pas un péché pour les mères. J'avais été à Paris, soupçonnant une influence féminine, funeste. Hélas! c'était la meilleure des femmes qui te rendait malheureux, en souffrant elle-même. Elle m'a tout confessé et j'ai tout pardonné. Sois donc tranquille, désormais, mon fils. Ce que tu faisais, pour sortir honorablement de votre amour disproportionné et clandestin, Jeanne le faisait avec plus de courage, plus de fierté inconnue, plus de désintéressement que toi. Elle te donnait sa nièce, qu'elle a mieux aimée, du jour où Louise lui a avoué votre amour, et votre bonheur est la seule récompense qu'elle ait espérée. N'aie plus peur pour toi. Mais, je ne veux pas que tu puisses, dans ta joie, méconnaître, calomnier involontairement celle qui a bravement agi; la meilleure garantie que je puisse prendre pour préserver votre ménage, c'est de vous unir dans l'admiration d'un grand caractère qui pouvait nous perdre, qui n'y a pas

pensé et qui s'est immolé en détail, pour notre sécurité. Lis ces lettres qui n'ont pas été écrites pour être lues par toi, mais que je te confie, du droit de mon affection maternelle et de mon amitié. Elles t'apprendront que tu n'as ni souillure à craindre, ni vanité à garder du passé. Je ne te dis pas qu'il y ait au début de ces confidences, de la morale, comme M. le curé en débite. Si j'étais une dévote, autant que je suis une campagnarde, je me serais révoltée contre les droits revendiqués par cette passion parisienne. Mais j'ai été élevée à Paris. Je sens bien que toutes les femmes de mon âge, restées belles, n'ont pas facilement mon âge, et puis ton père m'en a raconté bien d'autres !.... Enfin, j'avais commencé par comprendre, et, dans la vie humaine, mon enfant, tout comprendre, c'est se préparer à tout pardonner.

Madame de Luzay se leva, alla au meuble qui contenait la correspondance échangée entre elle et madame de Grémilly; puis, la déposant sur un guéridon :

— Lis, dit-elle à son fils. Je vais empêcher Louise de te déranger. Je reviens dans une heure.

Philippe, très troublé, demanda encore :

— Est-ce que Louise?...

— Cela, mon enfant, cela te regarde. Louise a eu de la jalousie. Elle a souffert. J'espère bien que tu lui apprendras que la passion dans le ménage est aussi belle que la passion en visite. Elle ignore le contenu de ces lettres. Il y a eu comme un pacte indirect, conclu entre sa tante, elle et moi. Elle a eu confiance, et elle sera bien heureuse quand vous pourrez, à vous deux, aimer comme deux enfants soumis vos deux mères. Lis, et imprègne-toi des parfums de cette belle âme ; car je ne reviendrai que pour brûler avec toi ce paquet de lettres qui ne doit pas être exposé aux hasards.

Madame de Luzay sortit et Philippe dévora ces lettres qui l'initiaient au sacrifice le plus difficile et le plus émouvant.

Il pleura d'admiration à chaque lettre ; il la baisa avec une dévotion tendre, avec un amour qui n'avait plus rien de charnel, puisque chacun de ces épanchements déracinait l'ancien amour, et le dépassait dans ses élans vers la liberté.

Quelle femme il avait connue et méconnue !

quelle femme il avait à vénérer ! Oui, elle avait été réellement sa maîtresse, puisqu'elle lui enseignait, par-dessus tout, l'abnégation et le devoir dans la tendresse !

Cette lecture acheva sa guérison et lui mit dans le cœur la sérénité des spectacles infinis. Craindre encore pour madame de Grémilly, c'était l'outrager, et, débarrassé de cette ombre d'inquiétude, il ne lui restait plus rien à faire pour que son ancien amour se transformât en adoration filiale.

Quand madame de Luzay revint dans sa chambre, elle trouva Philippe en larmes et souriant.

— Eh bien ?

— Ah ! ma mère, l'aimerai-je jamais assez ?

Cette profession de foi d'amour était une abjuration que madame de Luzay comprit. Elle jeta toutes les lettres dans la cheminée et en fit une flambée.

— Mais, dit Philippe pendant que ces feuilles se consumaient, dans tout ce que j'ai lu, il n'est pas question de M. Brazier.

— C'est que je ne t'ai pas faire lire tout, ré-

pondit madame de Luzay en souriant. Je gardais l'épilogue pour la récompense.

Elle tira de sa poche trois lettres, — dont l'une était arrivée le matin même.

Dans la première, madame de Grémilly répondait à son amie, lui permettait de donner son adresse à M. Brazier, bien qu'elle redoutât un peu la perspicacité de son ami.

Dans la seconde, elle expliquait que, si elle pouvait guérir ce vieil admirateur de sa petite ambition conjugale, elle serait ravie de le garder comme un compagnon de route.

Dans la troisième, enfin, elle racontait un entretien décisif. M. Brazier s'était déclaré, avait fait sa demande et madame de Grémilly lui avait répondu :

« Vous venez trop tard, mon ami, pour rompre un veuvage qui ne me pèse plus. Ne gâtons pas notre amitié par une parodie d'amour. Je n'ai plus rien dans le cœur; toute ma lumière est dans la tête. Réservons-nous pour les longues causeries; les silences éloquents ne sont plus de notre âge. »

M. Brazier avait pris son parti. Il croyait

qu'on lui reprochait d'être venu trop tard. Jeanne lui laissait entendre qu'elle l'avait attendu, et cette idée, qui caressait l'amour-propre du diplomate, était une compresse pour ce qu'il appelait son amour.

Madame de Grémilly ajoutait dans sa lettre, non sans malice :

« Qu'est-ce que la diplomatie des hommes auprès de la simple prudence de la femme? Voilà un diplomate, esprit infaillible, qui a été mon hôte, et qui, regardant tout, dans ma maison, n'a jamais vu ce qui s'y passait. Il croit que c'est lui qui m'a retenue, et empêchée de faire le voyage, pour aller au mariage. Je lui laisse cette dernière illusion de sa fatuité diplomatique... C'est égal, maintenant qu'ils sont mariés, je voudrais bien avoir le spectacle de leur bonheur, fût-ce pour un jour! Crois-tu que je mérite ce prix-là? »

Philippe était radieux, après la lecture de cette lettre.

— Que vas-tu répondre? demanda-t-il.

— Qu'il est encore trop tôt pour venir, mais que, dans neuf ou dix mois...

Philippe embrassa sa mère et courut embrasser sa femme.

— Sais-tu, ma Louise bien-aimée, lui dit-il, ce que nous venons de décider? C'est que nous demanderons à *notre tante* de venir ?

— Je veux bien, répondit Louise, en noyant son regard confiant dans celui de son mari.

— Seulement, ajouta Philippe, comme elle tient à passer son hiver à Florence, nous ne la ferons revenir que...

Il hésitait et riait.

Ce fut Louise qui acheva la phrase :

— Que pour être marraine, n'est-ce pas? Je veux bien.

Quand ce propos fut répété à madame de Luzay, elle s'en amusa et ajouta cette condition, qui ne fut pas contestée.

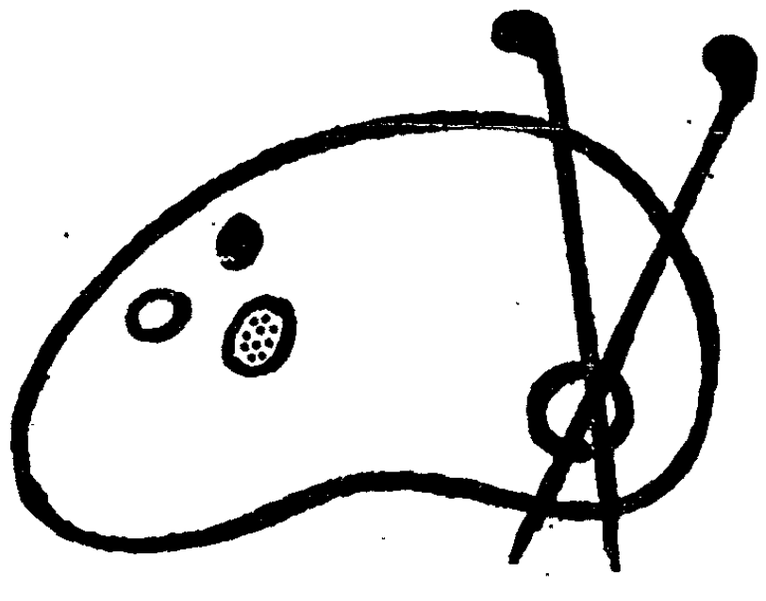
— Il sera juste que M. Brazier soit le parrain.

Madame de Grémilly ratifia, par lettre, la condition.

FIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.



Original en couleur

NF Z 43-120-8